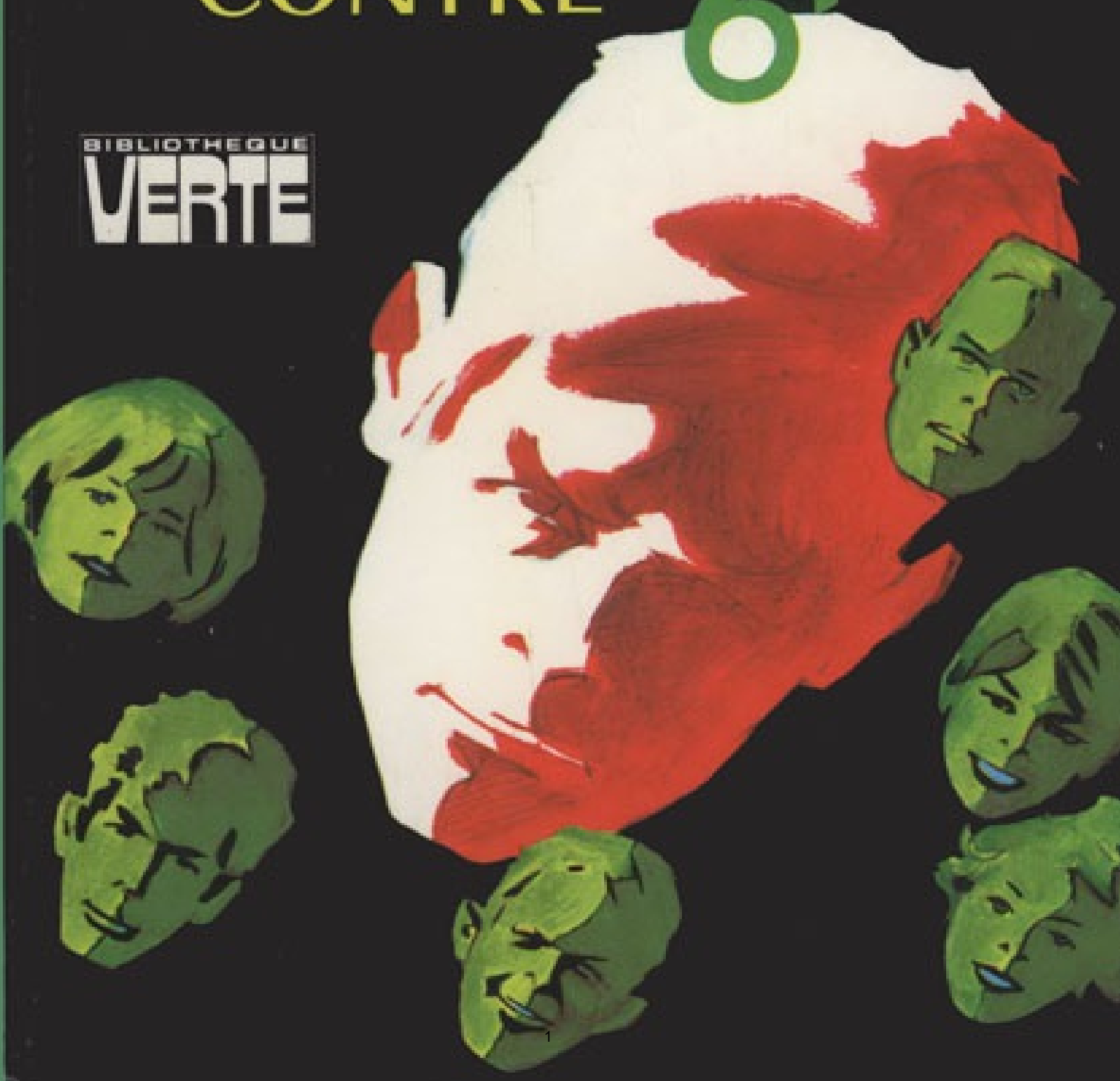
LIEUTENANT X

LANGELOT CONTRE 6

BIBLIOTHEQUE VERTE



LIEUTENANT X

LANGELOT
CONTRE SIX

ILLUSTRATIONS DE MAURICE PAULIN

HACHETTE

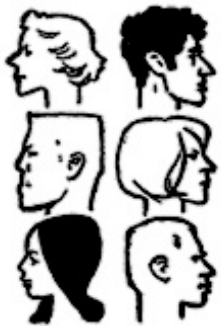
DU MÊME AUTEUR

dans la Bibliothèque Verte

LANGELOT AGENT SECRET
LANGELOT ET LES ESPIONS
LANGELOT ET LE SATELLITE
LANGELOT ET LES SABOTEURS
LANGELOT ET LE GRATTE-CIEL
LANGELOT CONTRE MONSIEUR T
LANGELOT PICKPOCKET
UNE OFFENSIVE SIGNÉE LANGELOT
LANGELOT ET L'INCONNUE
LANGELOT ET LES CROCODILES
LANGELOT CHEZ LES PA-POUS
LANGELOT SUSPECT
LANGELOT ET LES COSMONAUTES
LANGELOT ET LE SOUS-MARIN JAUNE
LANGELOT MÈNE LA VIE DE CHATEAU
LANGELOT ET LA DANSEUSE
LANGELOT ET L'AVION DÉTOURNÉ
LANGELOT FAIT LE MALIN
LANGELOT ET LES EXTERMINATEURS
LANGELOT ET LE FILS DU ROI
LANGELOT FAIT LE SINGE
LANGELOT KIDNAPPÉ
LANGELOT ET LA VOYANTE
LANGELOT SUR LA CÔTE D'AZUR
LANGELOT A LA MAISON-BLANCHE
LANGELOT SUR L'ÎLE DÉSERTE
LANGELOT ET LE PLAN RUBIS
LANGELOT PASSE A L'ENNEMI

© *Librairie Hachette, 1968.*
Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.

PREMIÈRE PARTIE



S.N.I.F.
SOLITAIRES MAIS SOLIDAIRES
S.N.I.F
SERVICE NATIONAL D'INFORMATION FONCTIONNELLE
Agent N° ..222.....
sous-lieutenant LANGELOT.
Obligation est faite à toutes les autorités civiles et militaires de faciliter l'exécution des missions du titulaire.
le chef du S.N.I.F.
SIGNATURE DU TITULAIRE

1

LA SUISSE, majestueuse et hygiénique, comme d'habitude. Le lac de Genève, lisse et luisant tel un miroir. Au bord du lac, l'exposition internationale *Avenir du monde*.

Au centre de l'Expo, son pavillon le plus élevé et le plus curieux à voir, le pavillon *Jeunesse*, gigantesque fusée interplanétaire construite en béton armé et dressée verticalement sur trois pilotis en forme de tuyères.

Au sommet du pavillon, dans la salle circulaire aux murs de plexiglas figurant la cabine de pilotage, assis devant une table en fer à cheval, les sept membres du Comité des Sept. En face d'eux, un large bureau présidentiel auquel personne n'avait encore pris place. Sur le côté, une table plus modeste derrière laquelle s'était assise une dame en tailleur bleu marine, souriante, mais l'air pratique et réaliste : la secrétaire du président qu'on attendait.

Devant chacun des sept membres, était posé un panneau portant le nom du pays représenté : ESPAGNE, ETATS-UNIS, FRANCE, GRANDE-BRETAGNE, ITALIE, RÉPUBLIQUE FÉDÉRALE ALLEMANDE, U.R.S.S. Le représentant de la France était un garçon de quelque dix-huit ans, la taille petite, les cheveux blonds et l'air incroyablement naïf. Sur ce dernier point d'ailleurs il ne différait nullement de ses six collègues, dont la plupart étaient un peu plus âgés que lui sans avoir pour autant l'expression moins innocente. On aurait pu croire qu'ils participaient tous à un concours d'ingénuité.

« Pas étonnant, pensa Langelot, le représentant français, que le

nom code de ma mission soit : *Sainte-Nitouche*. »

Le représentant américain, énorme gaillard blond et rose, se leva et dit, dans un français presque impeccable :

« Mes chers amis, c'est la première fois que nous nous voyons. Mais nous sommes réunis ici pour servir la même cause. C'est si agréable de faire votre connaissance ! Mon nom est Butch Rodgers.

— Le mien est Virginia Reynolds », fit un peu sèchement la représentante anglaise.

Après réflexion, elle sourit à la cantonade.

« Oleg Kabanov, se présenta le Russe.

— Edeltraut Wolflocher », annonça l'Allemande.

Ils regardèrent les autres jeunes gens en découvrant toutes leurs dents.

« Je me nomme Lina Canova, dit l'Italienne.

— Je m'appelle Ramon Herrera », fit l'Espagnol.

Tout le monde souriait à qui mieux mieux lorsque Langelot déclara à son tour, souriant aussi jusqu'aux oreilles :

« Moi, c'est Pichenet. Auguste pour les intimes. »

En même temps, il pensait :

« Jamais je n'ai entendu sept personnes mentir autant en prononçant si peu de mots. C'est un record. »

En effet, il était persuadé que Herrera, Canova, Wolflocher, Kabanov, Reynolds et Rodgers étaient des noms aussi fantaisistes que Pichenet. Ce qui n'était pas peu dire !

Un bourdonnement retentit. La secrétaire décrocha le téléphone. Après avoir écouté un instant, elle se tourna vers les jeunes gens.

« Le président a été retenu. Il vous demande de l'excuser. Il arrive », annonça-t-elle.

Quelques secondes plus tard, Monsieur le Président de *l'Association mondiale des jeunes de bonne volonté* fit son entrée en trottinant. Il traînait un porte-documents plus gros que lui. Tout haletant, il courut s'asseoir derrière son immense bureau et adressa un sourire collectif au Comité des Sept.

« Et voilà ! C'est moi », balbutia-t-il, essayant de reprendre son souffle.

Monsieur le président avait cinquante ans passés, mais il portait le short vert foncé et la chemisette vert clair qui constituaient l'uniforme

de l'Association. Il portait en outre une barbiche, qui, elle, ne faisait pas partie de l'uniforme ; en revanche, elle contribuait à donner au personnage un aspect d'innocente loufoquerie.

« Amis, commença le président en fouillant des deux mains dans son porte-documents, amis, je vous souhaite la bienvenue non seulement au Comité des Sept, mais aussi dans le sein de notre Association mondiale des jeunes de bonne volonté, dont vous êtes des ornements récents, mais pleins, je n'en doute pas, de dynamisme et de confiance dans les buts magnifiques de l'organisation.

« Vous retracerai-je les événements qui ont amené la création du comité que vous formez ? C'est inutile. Vous savez aussi bien que moi que de regrettables sabotages ont causé des dégâts mineurs à plusieurs pavillons de l'exposition *Avenir du monde* où nous nous trouvons. J'ai alors eu une idée lumineuse. Au nom de l'Association mondiale des jeunes de bonne volonté, j'ai proposé de mettre à la disposition des autorités un groupe de garçons et de filles faisant partie de notre organisation et bien décidés à empêcher les saboteurs, trouble-fête, et autres empêcheurs de danser en rond de recommencer leurs forfaits. Ce groupe, ai-je annoncé, ne brillerait peut-être pas par les compétences policières, mais sa vigilance, son dynamisme, son idéalisme, le rendraient redoutable aux malfaiteurs !

« Vous raconterai-je ce que les autorités suisses chargées de la sécurité m'ont répondu ? C'est inutile. Vous savez aussi bien que moi quelle a été leur altitude : elles acceptaient le principe d'un comité international formé de jeunes amateurs, mais elles exigeaient que ces filles et ces garçons reçussent l'assentiment de leurs gouvernements respectifs. Je me suis donc adressé directement aux gouvernements.

Certains, comme Israël, la Chine, l'Egypte, n'ont pas cru devoir nommer de représentants au comité. D'autres ont accepté, mais ils ont tous insisté pour que ces représentants fussent choisis par eux parmi la jeunesse de leur pays tout entière et non pas parmi ceux de leurs jeunes qui étaient déjà membres de notre association.

« C'est ainsi – vous l'expliquerai-je ? non, c'est inutile, vous le savez aussi bien que moi – que vous avez été désignés par vos gouvernements pour faire partie de ce comité et que vous êtes devenus *ipso facto* membres de l'Association mondiale des jeunes de bonne volonté, ce que vous demeurerez, je n'en doute pas, même lorsque vos fonctions particulières auront pris fin.

« Amis, je me réjouis de vous voir des nôtres, et je vous propose de commencer par chanter l'hymne de l'association. »

Tiré d'une opérette célèbre pour la musique, rédigé pour les paroles par le président lui-même, l'hymne de l'association fut chanté debout et à tue-tête par les sept membres du comité qui l'avaient appris la veille, si bien qu'ils s'embrouillaient encore dans les vers et la mélodie.

Avec le sourire,
Avec le sourire,
Avec un sourire vainqueur,
La main sur le cœur !

chantaient les uns, tandis que les autres en étaient déjà à la strophe suivante :

Avec le sourire,
Avec le sourire,
Nous verrons le genre humain
La main dans la main.

Langelot fredonnait même tout bas :

Avec le sourire,
Avec le sourire,
Avec un sourire en coin,
Moi, j'irai plus loin.

Mais le président ne parut pas sensible à ces divergences. A la fin de l'hymne, il donna le signal des applaudissements.

« Parfait, déclara-t-il, parfait. Maintenant vous instruirai-je de votre mission ? Non, c'est inutile, vous la connaissez aussi bien que moi. Vous vivrez dans un bloc résidentiel situé derrière le pavillon *Jeunesse*. Le matin, un officier de la police helvétique viendra vous instruire dans votre nouveau métier : celui de protecteur de la sécurité publique. L'après-midi, vous vous déplacerez de-ci, de-là à travers l'exposition, en ouvrant bien grands vos yeux et vos oreilles. Le soir, vous serez libres. Est-ce bien compris ? Oui ? »

Le président se leva et fit un geste solennel qui lui eût mieux convenu s'il avait porté une robe d'avocat plutôt qu'un short de scout.

« Amis, vous n'avez pas idée du prestige qui rejaillira de votre mission sur cette organisation si chère à notre cœur. La sécurité de l'exposition *Avenir du monde* assurée par l'Association mondiale des jeunes de bonne volonté, c'est tout un symbole ! Ne manquons pas cette occasion d'adresser un message d'espérance à l'humanité. »

2

LE capitaine Montferrand, du S.N.I.F. (Service national d'information fonctionnelle), chef direct de Langelot, lui avait dit quarante-huit heures plus tôt en suçotant sa pipe :

« Chevrette, le président de l'association, est un inoffensif illuminé. L'association elle-même groupe de sympathiques jeunes gens pleins de bonnes intentions. Elle n'a aucune attache politique ou confessionnelle. L'idée d'assurer la sécurité de l'exposition par le moyen d'un comité de jeunes amateurs est évidemment absurde, mais elle nous offre une occasion qu'il serait encore plus absurde de négliger. Les autres pays sauteront dessus, nous en sommes persuadé, et enverront un de leurs agents de renseignements déguisé en bon petit jeune homme ou en bonne petite jeune fille. Ces agents auront peut-être des missions offensives, pénétrer dans les coulisses des pavillons étrangers, se renseigner sur les méthodes de fabrication, etc., mais ils auront certainement des missions défensives : veiller à la protection du matériel exposé dans leurs pavillons respectifs. Après tout, des sabotages ont bel et bien eu lieu, et tous les gouvernements sont un peu inquiets.

— Que pensez-vous de ces sabotages, mon capitaine ? avait demandé Langelot.

— Je n'en pense rien, faute d'information. Je constate simplement qu'il s'agit de petits incendies sans conséquence, montés dans des pavillons choisis presque au hasard (Bolivie, Siam, Albanie, Côte-d'Ebène) et n'ayant pas causé de destructions irréparables. Ce sera à

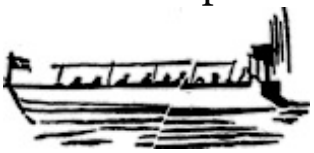
vous de vous renseigner plus précisément, dans la mesure où vous le pourrez. L'essentiel de votre mission consiste cependant dans la protection du laser exposé dans le pavillon français. C'est un modèle unique au monde, et sa destruction causerait un dommage très sérieux à la France. Ce serait pire encore bien entendu, si un pays étranger parvenait à voler ce laser pour en construire de pareils…

— Les lasers, ça me connaît, mon capitaine », avait répondu Langelot en souriant.

Il faisait allusion aux diverses missions[1] au cours desquelles il avait déjà eu maille à partir avec les lasers.

« La police suisse, avait repris Montferrand, assure la sécurité de l'exposition, et nous avons entière confiance en elle. Néanmoins, nous sommes enchanté de pouvoir mettre en place un agent à nous. Je vous ai choisi d'une part pour votre expérience des lasers, encore que, dans le cas présent, je doute que vous trouviez à l'utiliser, d'autre part, il me fallait un agent qui pourrait se faire facilement passer pour adhérent à l'Association des jeunes de bonne volonté et j'ai trouvé que vous aviez le physique de l'emploi. »

Avec ses traits durs mais menus, son teint rose, la mèche blonde qui lui barrait le front en diagonale, Langelot avait en effet un air de candeur auquel il était facile de se tromper.



3

CE fut la secrétaire de M. Chevrette qui emmena les sept délégués dans le bloc résidentiel du pavillon *Jeunesse*. C'était une sorte de petit hôtel où résidait tout le personnel du pavillon. L'élégance y avait été systématiquement sacrifiée au confort : ce cylindre de béton armé placé au pied de la fusée figurait un réservoir de carburant, mais, à l'intérieur, toutes les chambres étaient équipées de postes de télévision, de conditionneurs d'air, de thermostats, et possédaient naturellement des salles de bain du dernier modèle. En revanche, il n'y avait pas de fenêtres : les réservoirs de carburant n'ayant nul besoin d'aération.

« Voilà votre chambre, dit la secrétaire, en ouvrant la porte du studio réservé à Langelot. J'espère que vous y trouverez tout ce qu'il vous faut.

— Tant que j'ai un lit et une douche, je n'en demande pas plus, répondit le Français.

— Eh bien, vous n'êtes pas comme votre voisine ! Je n'ai jamais rencontré de personne plus exigeante. Savez-vous ce qu'elle m'a réclamé, entre autres ? Une fenêtre !

— Moi aussi, j'aime bien les fenêtres. Cependant, quand il n'y en a pas je m'en passe.

— Justement. Mlle Canova, elle, quand il n'y a pas de fenêtre, elle fait une scène. Ah ! ces Italiens !

— Nous avons tous nos petits défauts, dit Langelot pacificateur.

— Des petits, c'est certain. Mais il y a des peuples qui en ont de

gros. Les Italiens, en particulier. Sournois, méchants, poltrons…

— Madame, vous m'étonnez ! Je croyais que l'Association mondiale des jeunes de bonne volonté nous enseignait à nous aimer les uns les autres, sans tenir compte des différences nationales… »

La secrétaire jeta un regard méfiant à Langelot qui avait pris son air le plus naïf. Puis elle soupira.

« Je le sais bien, fit-elle. Mais il y a des choses qu'on oublie difficilement. »

Langelot laissa peser un silence, dans l'espoir qu'elle s'expliquerait, mais elle lui demanda simplement :

« Vous avez autant de serviettes que vous en voulez ? »

Il alla vérifier le nombre des serviettes dans la salle de bain, et revint rassurer l'aimable secrétaire.

« Vous êtes tout un service d'intendance à vous toute seule ! »

Elle sourit.

Elle était déjà sur le pas de la porte lorsque, soudain, sans se retourner, elle laissa tomber :

« Je suis veuve, vous savez.

— Je ne le savais pas, fit Langelot surpris. Je… je suis désolé.

— Mon mari a été tué il y a vingt-sept ans. Il était chasseur alpin.

— Ah !…

— Tué par les Italiens.

— En ce cas, je comprends, madame, vos sentiments pour l'Italie, mais…

— On dit que nos ennemis héréditaires sont les Allemands. Ou les Anglais. Pensez-vous ! Ce sont les Italiens.

— Héréditaires est peut-être un grand mot… »

La secrétaire haussa les épaules :

« Vercingétorix, ça ne vous dit rien ? Et François Ier ? Et Napoléon ?… »

Elle n'attendit pas de réponse et sortit, laissant Langelot quelque peu perplexe.

Sans attacher plus d'importance qu'il ne convenait aux sentiments de la secrétaire de M. Chevrette, il commença à déballer sa valise et à s'installer.

Il suspendit sa veste dans la penderie, rangea ses chemises dans la commode, et disposa sur le bureau les photos des six sœurs qu'était

censé avoir Auguste Pichenet.

Puis il alla dîner dans une des nombreuses cafétérias de l'Expo et revint se coucher.

Jamais une mission ne lui avait paru aussi simple que celle-ci. Protéger un laser sur lequel veillait une des polices les mieux organisées du monde, s'informer sur de petits incendies qui n'avaient fait de mal à personne…

« C'est presque trop facile », se dit Langelot en s'endormant.

Il allait bientôt changer d'avis.

4

M. Duchesne, officier de police helvétique, était un vieux monsieur tiré à quatre épingles, portant faux col, parapluie et pistolet 7,65 dissimulé dans la ceinture.

Il se montra plein de bienveillance envers le Comité des Sept.

« La Suisse, dit-il, ne saurait considérer qu'avec sympathie une entreprise idéaliste comme la vôtre. Même si vous n'avez pas obtenu, mes jeunes amis, de résultats pratiques, vous aurez tout de même montré qu'il est possible à des représentants de pays divers de s'unir dans une action commune. Je me réjouis de penser que votre expérience, la première dans son genre, aura eu lieu dans la patrie de l'amitié internationale et de la paix. » Sur quoi, M. Duchesne dégaina son 7,65 et, en six coups, abattit les six silhouettes qui venaient d'apparaître au fond du stand de tir de Genève dans lequel les délégués et leur mentor se trouvaient réunis.

« Tir instinctif, commenta-t-il froidement. Maintenant, vous allez essayer de faire pareil.

— Monsieur, objecta Oleg Kabanov, nous allons certainement faire de notre mieux, mais la majorité d'entre nous n'a jamais tenu un pistolet dans les mains. Pour ma part, je suis étudiant chimiste. Les armes, ce n'est pas du tout mon rayon. »

Il prit maladroitement le 5,5 que M. Duchesne lui tendait, se plaça en face d'une cible et ferma les deux yeux.

« Maintenant, je ne vois plus rien, annonça-t-il. Comment puis-je viser ? »

Le policier sourit, paternel.

« Premièrement, vous devriez ouvrir les yeux. Deuxièmement, au tir instinctif, on ne vise pas. On dirige son arme vers l'objectif et… le désir conduit la balle. »

A toute vitesse, Oleg vida son chargeur. On entendait les balles ricocher contre les murs.

« Eh là ! faites attention ! cria l'employé du stand. C'est dangereux, les ricochets. »

Les délégués se poussèrent du coude, en voyant que pas une balle n'avait touché la cible. Oleg, visiblement déconfit, passa le pistolet à Ramon Herrera.

« Moi, dit Ramon, j'ai déjà tiré dans les fêtes foraines. Généralement, je réussis assez bien. Mais ça fait longtemps que je n'ai pas tiré. »

La cible était placée à quinze mètres. Elle avait vingt-cinq centimètres de rayon. L'Espagnol tira lentement, méthodiquement, sans viser puisque M. Duchesne l'avait interdit, mais en y mettant foute son application. La cible resta intacte.

« C'est parce que vous ne m'avez pas laissé viser, protesta Ramon. Autrement j'aurais tout mis dans le noir. Vous voulez que je recommence ?

— Il est rare, répondit le policier, que, lorsqu'on poursuit un malfaiteur, on ait l'occasion de viser. Viser est un préjugé. C'est au tir instinctif que vous devez vous exercer. A votre tour, monsieur Rodgers. »

L'Américain paraissait ennuyé d'avoir à se produire.

« Je vous préviens que j'ai mal au doigt, marmonna-t-il. D'ailleurs, moi, je suis footballeur professionnel. Je ne touche jamais aux armes, quand j'en vois. Et puis d'abord, je suis pacifiste.

— Quand vous verrez un saboteur mettre le feu au pavillon américain, serez-vous toujours aussi pacifiste ? lui demanda Oleg Kabanov.

— Qu'il essaie un peu, le saboteur : il verra bien ! grommela-t-il. Ça se charge par quel bout, ce machin-là ? »

Lorsque l'employé du stand, qui paraissait de plus en plus mal à l'aise, lui eut chargé son pistolet, il le déchargea à toute allure et dans tous les azimuts.

« Eh, Monsieur, ce n'est pas comme ça qu'on tire ! protesta l'employé.

— Dans les westerns, c'est comme ça ! répliqua le gros Américain.

— Seulement, dans les westerns, on touche ! » remarqua à haute voix Virginia Reynolds.

La déléguée britannique, petite, mince, délicate, avait des airs de porcelaine précieuse. L'Américain, énorme et rouge, la toisa avec mépris.

« Montrez-nous donc ce que vous savez faire ! »

Il lui tendit le pistolet.

« Moi, je suis pleine de bonne volonté. Seulement les dessinatrices de mode ont très rarement l'occasion de pratiquer le tir », répondit la blonde Virginia.

Elle prit l'arme sans se troubler et la vida froidement en direction de la cible qu'elle ne toucha pas plus que ses prédécesseurs.

M. Duchesne souriait avec bénignité.

« Ah ! mesdemoiselles, messieurs, le tir instinctif. C'est tout un art ! mademoiselle Canova ? »

L'Italienne poussa de petits cris, battit des paupières, déclara qu'elle perdait connaissance dès qu'elle voyait une arme à feu, saisit le pistolet par le canon et en braqua la crosse vers le but.

« Arrêtez-la, elle va se tuer ! commanda le policier.

— Elle pourrait nous tuer nous : ce serait plus grave ! » répliqua l'employé.

Le tir de Mlle Canova fut aussi inefficace que celui des autres délégués.

Edeltraut Wolflocher empoigna l'arme d'une grande main ferme dans laquelle la crosse disparaissait. L'employé parut respirer plus librement. M. Duchesne fixa son regard sur la cible. L'Allemande se tenait les pieds écartés, le torse légèrement penché en avant, comme si elle n'avait rien fait d'autre de sa vie que du tir instinctif.

« Quelle est votre profession, mademoiselle Wolflocher ? lui demanda Oleg d'un air soupçonneux.

— Chanteuse », répondit-elle tout en tirant avec méthode et conviction… à côté de la cible.

L'employé leva les bras au ciel ; M. Duchesne aspira l'air entre ses dents, non sans quelque agacement.

Langelot, qui s'était arrangé pour passer dernier, jeta un regard rapide aux autres délégués. Se pouvait-il vraiment qu'ils eussent tous manqué l'objectif ? Comment expliquer qu'une balle perdue ne fût pas allée déchirer la feuille de carton ?

« Ils ont tous fait exprès, pensa Langelot. Ils ont reçu pour mission de se faire prendre pour des imbéciles complets et ils s'y emploient. Eh bien, je trouve, moi, qu'ils manquent un peu de subtilité. »

Les sept délégués de l'Association des jeunes de bonne volonté échangeaient des coups d'œil résolument hostiles. Ils avaient tous voulu paraître plus maladroits les uns que les autres ; maintenant, ils craignaient d'avoir exagéré.

« A vous, monsieur Pichenet, fit le policier suisse. Les Français sont généralement bons tireurs. Voyons si vous réussirez à mettre au moins une balle dans la… »

Langelot le prit par surprise. Sans se mettre en position, sans rien perdre de son air ingénu, il ouvrit le feu.

« Attention ! » cria l'employé.

Le Français avait déjà terminé : les sept balles étaient dans le noir, ce qui, à cette distance, ne représentait nullement un exploit, mais trahissait tout de même un tireur entraîné.

Il y eut un silence de stupéfaction.

Puis l'Allemande demanda sévèrement :

« Qu'est-ce que vous faites dans le civil, vous ? »

Langelot lui sourit avec gentillesse.

« Dans le civil ? Je suis militaire. »

Sans paraître remarquer l'impression que ses paroles avaient produite, il se tourna vers les autres délégués :

« Oui, je suis sergent au Deuxième Bureau, à Paris. Vous savez, le bureau qui fait du renseignement. Alors, quand il s'est agi d'envoyer un gars à l'Expo, les patrons ont décidé que le petit Pichenet ferait l'affaire. Bon tireur, pas plus bête qu'un autre, et connaissant le métier, quoi. Vos gouvernements auraient dû faire pareil. Pour lutter contre des saboteurs, il y a mieux que des dessinatrices de mode et des footballeurs professionnels sans vouloir vous vexer. »

Il souffla dans le canon de son arme de l'air d'un spécialiste et la tendit à l'employé rasséréné.

« Voilà ce que je sais faire, ajouta-t-il d'un air niais. Evidemment,

avec mon pistolet à moi, je n’aurais fait qu’un trou au lieu de sept. »

5

L'APRÈS-MIDI, M. Chevrette pilota les délégués dans l'exposition, essentiellement consacrée aux sciences d'avenir.

« Il y a aussi, dit-il, une fête foraine de style science-fiction, mais elle est prévue pour les jeunes de vingt ans comme vous, pas pour ceux de cinquante, comme moi. »

La barbiche au vent et les mollets à l'air, il marchait d'un bon pas entre les pavillons, escorté des Sept, qui avaient tous revêtu l'uniforme vert de l'Association et qui portaient en outre un brassard indiquant qu'ils appartenaient au comité de sécurité.

« Les polices secrètes, je suis contre ! » avait déclaré M. Chevrette.

Les jeunes gens le suivaient, examinant avec intérêt les objets exposés, mais sans guère bavarder entre eux. S'ils adressaient une remarque, c'était presque toujours à Langelot.

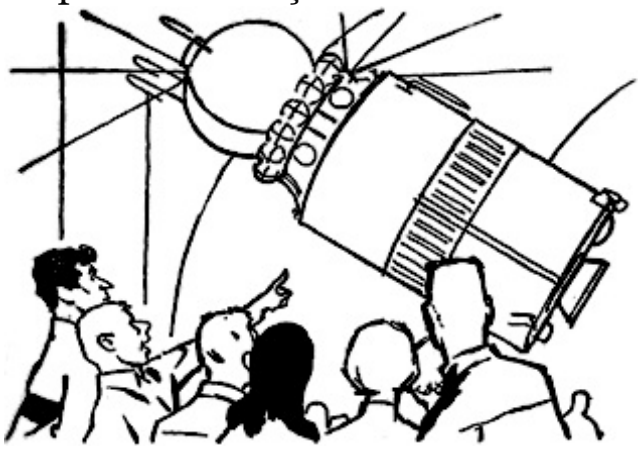
Dans la section électronique du pavillon allemand construit en forme de casque à pointe, Mlle Wolflocher tomba en admiration devant les circuits miniaturisés Mann[2] :

« Regardez, monsieur Pichenet, s'écria-t-elle. Comme c'est conçu ! Comme c'est construit ! On a beau ne pas être de la partie, on comprend immédiatement l'idée directrice. »

Dans le pavillon soviétique, Oleg fit admirer au Français la capsule spatiale, et dans le pavillon espagnol, Ramon lui fit une conférence sur l'organisation planifiée du tourisme. Butch Rodgers ne cessait de lui taper sur l'épaule en lui offrant du chewing-gum. De son côté, Langelot partageait plutôt ses attentions entre la blonde Virginia Reynolds et la

brune Lina Canova qui ne lui marquaient nullement la méfiance dont elles faisaient preuve à l'égard des autres délégués.

« Mais dans la vie pratique, monsieur Pichenet, à quoi sert un laser ? » demanda Lina en contemplant le canon de verre qui formait le principal attrait du pavillon français.



Langelot lui montra le rayon intermittent qui se focalisait en divers points de l'espace, transperçant à volonté des plaques de métal.

« Ce serait très commode pour découper un gigot », remarqua-t-il.

Elle pouffa de rire.

« Alors vous êtes sergent au Deuxième Bureau ? le questionna l'Anglaise. Ce travail vous intéresse-t-il ? Que faites-vous exactement ?

— Je rencontre de jolies Anglaises dans les expositions internationales », répondit Langelot.

Intérieurement, il se félicitait d'avoir remporté une première victoire :

« Dans notre course à l'idiotie congénitale, j'ai remporté le pompon. Je suis définitivement classé comme benêt. Pour un agent secret, c'est le meilleur commencement possible. »

Au pavillon chinois la délégation fut accueillie par un jeune Oriental vêtu de la chemisette et du short verts de l'association.

« Ah ! monsieur Sou, lui dit M. Chevrette, je regrette bien que votre gouvernement ne vous ait pas permis de vous joindre à nous. Vous auriez fait profiter le comité de vos capacités multiples. »

Le Chinois s'inclina respectueusement.

« Je suis persuadé, répondit-il, que le Comité n'a nul besoin de mes lumières. »

Ses yeux noirs et luisants coururent d'un délégué à l'autre et les photographièrent tous. Puis il précéda le Comité dans cette pagode

qu'était le pavillon chinois et fit admirer à chacun les plus belles réalisations techniques de son pays.

Lorsqu'on eut visité les principaux pavillons, – les architectes internationaux avaient donné libre carrière à leur imagination, et la foule circulait entre des bâtiments qui ressemblaient à des automobiles, à des œufs, à des épuisettes, à des crânes, à des ballons, à des fromages – tous les délégués étaient complètement fourbus.

« Le seul avantage de faire partie du Comité, remarqua Langelot, c'est qu'on entre dans les pavillons sans faire la queue à la porte, comme tous ces pauvres gens. A cela près, on est obligé de voir autant de machines, de microscopes, de graphiques, d'instruments divers, et il faut encore qu'on paraisse intéressé, parce qu'il y a toujours quelqu'un pour nous expliquer le tout.

— Les Français rouspètent toujours », murmura aigrement Mlle Wolflocher.

Langelot lui adressa un sourire désarmant :

« C'est que nous aimons nous entendre parler, et il n'y a pas toujours de quoi se réjouir. »

M. Chevrette, aussi allègre à la fin de l'après-midi qu'au début, malgré le soleil, la poussière, la foule et les merveilles de l'exposition, leva la main pour parler.

« Amis, dit-il, maintenant, je vous donne une heure pour vous préparer. Je vous emmène dîner aux Bergues. Rendez-vous à sept heures au pavillon *Jeunesse.* »

Les délégués regagnèrent précipitamment leur résidence, où ils commencèrent à s'astiquer et à s'habiller pour la circonstance. Sous sa douche, Langelot grognait :

« Je parie qu'il va falloir mettre une cravate. La grande vie, quoi ! Ah ! ce n'est pas pour moi, ce genre de mission. »

Il était en train de la nouer, cette cravate, pour la huitième fois espérant encore obtenir deux bouts de longueur égale lorsque son téléphone sonna. Il courut, décrocha. Une voix étrange – il ne parvint même pas à déterminer si elle appartenait à un homme ou à une femme – demanda :

« M. Pichenet ?

— C'est moi-même.

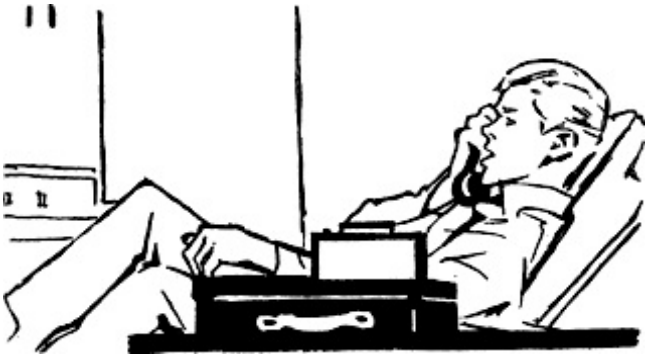
— Ha ha ! M. Pichenet ! ricana la voix. Mon-sieur-Pi-chenet !... Eh

bien, monsieur Pichenet, puisque monsieur Pichenet il y a, nous aurions une petite proposition à vous faire.

— Faites toujours, répondit Langelot, mais vous avez tort de vous moquer de mon nom. Il n'est pas plus bête qu'un autre. Je l'ai reçu de mon père et j'ai la faiblesse d'y tenir. Ah ! tiens, je sens que vous allez me mettre de mauvaise humeur… »

Tout en parlant, il avait ouvert sa valise et mis en marche son magnétophone à piles. Alors :

« Je vous écoute ! » annonça-t-il en s'installant confortablement dans un fauteuil.



6

« MON cher confrère, reprit la voix, je suis comme vous, spécialiste du renseignement. Seulement, entre vous et moi, il y a une petite différence. C'est que vous êtes bien jeunet, tandis que j'ai vingt ans d'expérience derrière moi.

— Je ne comprends pas de quoi vous parlez.

— Taratata ! Pas la peine de faire ton malin avec moi, mon bonhomme. Je sais parfaitement qui tu es : un agent français envoyé ici pour enquêter sur les sabotages de la quinzaine passée. Et je sais aussi qui est le responsable des sabotages. Ou plutôt la responsable. Ce serait gentil de rentrer en France, d'aller voir tes chefs, et de leur rapporter immédiatement l'information qu'ils t'ont envoyé chercher, hein ? Ça te poserait à leurs yeux, tu ne crois pas ? Je pourrais même te dire qu'il y a d'autres sabotages prévus, et, si tu es bien sage, je te préciserai lesquels. Ça t'intéresse ?

— M'sieur dame, répondit Langelot, vous devriez vous faire soigner. Le complexe James Bond, ça se traite fort bien par la psychanalyse.

— Ne te fatigue donc pas : tu ne me donneras pas le change, répliqua la voix. Nos tarifs sont parfaitement étudiés. Tu n'auras pas à te plaindre de nous. Mille francs suisses dans une enveloppe, à déposer à la poste centrale, boîte 817 et le tour est joué. Demain tu sauras qui est le saboteur. Il te touche de très près ce saboteur : tu devrais faire attention.

— Si vous voulez que je vous parle franchement, dit Langelot, vous

me dégoûtez profondément. Je suis un jeune de bonne volonté et je trouve répugnant d'acheter des renseignements. Si je vous comprends bien, ces renseignements que vous voulez me vendre concernent un de mes camarades du Comité. Alors vous croyez que moi, Auguste Pichenet, je vais moucharder un camarade ? Vous me connaissez mal. Vous feriez mieux d'aller au cinéma, tiens : ça vous ferait passer le temps. »

Langelot avait parlé d'un ton boudeur d'enfant gâté. Il raccrocha brutalement et recommença à nouer sa cravate tout en réfléchissant.

« Premièrement, si cette agence de renseignements X tient à me vendre son information, elle me rappellera. Je n'ai donc pas perdu le contact, mais eux, de leur côté ils doivent être en train de se demander si je suis vraiment un idiot de village ou simplement un acheteur qui entend marchander ferme.

« Deuxièmement, qui me prouve qu'ils m'auraient donné des renseignements au cas où je leur aurais déposé l'argent, et même s'ils l'avaient fait, comment aurais-je su que ces renseignements étaient sérieux ?

« Troisièmement, comment savent-ils que je ne m'appelle pas Pichenet et que je suis un agent français ? Mes aveux de ce matin ont-ils déjà fait le tour de Genève ?

« Quatrièmement, sans s'en rendre compte mon interlocuteur a laissé échapper quelques détails qui peuvent se révéler utiles. Réécoutons ce qu'il m'a raconté. »

Ayant finalement réussi à faire son nœud, Langelot repassa l'enregistrement. Au passage, il nota les faits suivants :

« 1° Le saboteur serait une saboteuse ;

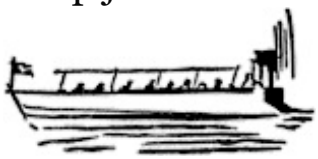
« 2° Cette saboteuse me touche de près ;

« 3° Je suis menacé par elle, puisque « je dois faire attention ».

« Que puis-je en conclure ? Que, probablement, cette saboteuse sait, elle aussi, que je suis un agent français ; sinon qu'aurais-je à craindre d'elle ? Rien. Or, qui peut savoir que je suis un agent français, ici, à Genève ? Les autres délégués. Du reste, lorsque j'ai refusé de « moucharder un camarade du Comité », mon interlocuteur ne m'a pas répliqué qu'il ne s'agissait pas de cela. En d'autres termes, la saboteuse serait une des déléguées. Tiens, tiens, nous progressons. Elles ont toutes fait semblant de tirer aussi mal, ce qui semblerait

indiquer qu'elles ont toutes quelque chose à cacher.

« Alors, laquelle est-ce ? Virginia Reynolds ? Edeltraut Wolflocher ? Ou Lina Canova ? Ah ! non, pas Lina Canova. Je ne veux pas que ce soit Lina : elle est trop jolie. »



7

ELLE était bien jolie, en effet, avec sa taille svelte, sa longue chevelure noire aux reflets bleus, son teint olivâtre et sa robe de dîner, couleur bronze, oui, bien jolie, telle qu'elle se tenait à l'entrée du bloc résidentiel. Les cinq autres délégués étaient réunis autour d'elle. M. Chevrette piaffait : on attendait Langelot.

« J'ai changé d'avis. Je ne vous emmène plus aux Bergues, annonça le président. Le plus grand restaurant de l'exposition, *La Planète Lucullus,* vient de nous inviter. Mais ce n'est pas une raison pour que l'ami Pichenet nous fasse attendre ! »

L'ami Pichenet, pendant ce temps, était en train de fouiller rapidement la chambre de sa voisine, la belle Lina Canova.

« Rien ne me prouve, raisonnait-il, que l'agence X possède effectivement des renseignements sur qui que ce soit. Tout cela peut n'être que du bluff pur. Néanmoins, étant donné la petite comédie qu'ont jouée mes camarades au pas de tir, ils sont tous suspects, et une petite enquête s'impose. »

A vrai dire, il n'avait pas commencé par la chambre de l'Italienne, qu'il répugnait toujours à soupçonner plus que les autres. Mais l'Anglaise et l'Allemande avaient verrouillé les leurs, et il ne voulait pas perdre de temps à crocheter les serrures.

La porte de Lina s'était ouverte sans difficulté, et ses bagages paraissaient justifier cette insouciance. Ses lourdes valises de cuir de veau – Langelot alla jusqu'à les renifler – avaient été vidées

entièrement. Ses placards et sa commode ne contenaient guère que des vêtements, tous plus ravissants les uns que les autres : écharpes de soie, jupe de paille, huit paires de chaussures signées Ferragamo, sacs à main en grand nombre, mouchoirs brodés, tout cela s'entassait dans un désordre aussi séduisant que peu propice à une perquisition bien menée. Cependant Langelot en vint à bout en quelques minutes : il y avait peut-être des objets compromettants dans la chambre de Lina, mais, en ce cas, ils étaient bien cachés.

Le Français rejoignit ses camarades à l'entrée du bloc résidentiel :

« Désolé de m'être fait attendre, dit-il. Je n'arrivais pas à nouer ma cravate.

— Et moi, fit Edeltraut Wolflocher, il va falloir que je fasse encore attendre tout le monde : j'ai oublié mon mouchoir.

— Permettez-moi d'aller vous le chercher, proposa Langelot.

— C'est inutile, répondit l'Allemande avec hauteur.

— Vous avez peur que je ne fouille votre chambre ? » demanda le Français avec ingénuité.

Mlle Wolflocher haussa les épaules et lui tendit la clef :

« Les Français se croient toujours obligés d'être trop galants, remarqua-t-elle.

— Jamais trop, dit Langelot en souriant. D'ailleurs ce n'est pas une obligation, c'est un plaisir. »

Il fonça jusqu'à la chambre d'Edeltraut. Elle offrait un contraste frappant avec celle de Lina. Tout y était rangé avec ordre et méthode ; il y avait plus de partitions d'opéras que de vêtements ; les couleurs sobres et foncées dominaient dans la garde-robe. Au demeurant, rien de suspect.

Langelot revint avec le mouchoir d'Edeltraut. L'avait-elle oublié à dessein, pour se donner l'occasion de remonter dans les chambres ? Probablement non : la ruse aurait été cousue de fil blanc. Tout le monde prit, à pied, la direction du restaurant.

Le soleil se couchait dans une mer de flammes sur laquelle se découpaient avec netteté les étranges structures des pavillons de l'exposition.

« Que c'est beau ! s'écria Mlle Reynolds en s'arrêtant. Dans la journée, l'Expo m'a plutôt ennuyée, mais j'ai l'impression que le soir, ce doit être plein de charme.

— Allons-y après dîner », lui suggéra Langelot à voix basse.

Elle lui jeta un regard légèrement surpris et fit oui de la tête.

C'est qu'en effet les relations entre les Sept manquaient de bonhomie. M. Chevrette avait beau les apostropher et leur vanter les mérites de l'amitié internationale, sa secrétaire, qui était de la partie, avait beau leur faire les gros yeux lorsqu'ils se permettaient des remarques un peu chauvines, les délégués ne paraissaient pas décidés à fraterniser.

« De la visite de cet après-midi, il ressort clairement que le pavillon britannique est le seul vraiment digne d'intérêt, déclara sèchement mademoiselle Reynolds.

— Vous voulez rire ! Le pavillon britannique est minable ! répliqua

Butch Rodgers. Vous n'avez qu'à le comparer à celui des Etats-Unis, qui est au moins dix fois plus grand.

— La grandeur n'est pas forcément fonction de la taille, fit Oleg. Il serait ridicule d'en conclure que l'américain est aussi intéressant que le russe.

— De toute façon, ce qui compte, ce n'est pas la quantité, mais la qualité, dit Mlle Wolflocher. La perfection technique.

— D'accord avec vous, intervint Ramon Herrera. Le pavillon espagnol est tout petit, parce que nous sommes pauvres, mais tout ce que nous y présentons est de la plus haute qualité. Avez-vous remarqué la salle « Chirurgie des yeux » ? Tout le monde sait que, dans ce domaine, les Espagnols sont plus forts que n'importe qui.

— Ils y sont très forts parce que l'Espagne est le pays où il y a le plus de trachome », insinua Mlle Canova.

Le mince visage de Ramon pâlit de colère.

« Si vous aviez un frère, siffla-t-il entre ses dents, je saurais quoi lui répondre.

— Allons, allons, s'interposa M. Chevrette. Je le sais bien, vous n'êtes que de nouveaux adeptes de notre Association. Mais ce n'est pas une raison pour en méconnaître les premiers commandements. Vous les répéterai-je ? Non, c'est inutile, vous les savez aussi bien que moi. Un jeune de bonne volonté doit oublier tout particularisme national, racial, confessionnel ou politique et communier avec ses camarades dans un esprit de fraternité s'étendant à l'humanité tout entière !

— Heureusement il y a la bisque de homard qui fait digérer les pires platitudes », souffla Virginia à l'oreille de Langelot.

Et Lina, son autre voisine, chuchota dans son autre oreille :

« Dites donc, jeune de bonne volonté, est-ce vrai qu'il y a une fête foraine à l'Expo ? J'adore les fêtes foraines.

— Rendez-vous à minuit, au pied de la grande roue », répondit Langelot sur le même ton.

« Une soirée bien remplie en perspective », se dit-il intérieurement.

8

AUSSITÔT le dîner fini, tout le monde rentra au bloc résidentiel.

« Je ne peux plus supporter cette cravate : je me change et je vous attends en bas », dit Langelot à Virginia.

Il courut à sa chambre, ôta rapidement la cravate incriminée et le veston croisé qui ne le gênait pas moins, et les remplaça avantageusement par une veste de daim et un foulard. Puis il claqua violemment la porte d'entrée, mais sans sortir de son studio. Un genou en terre il demeura l'oreille collée contre le battant.

Quelques minutes se passèrent. Puis il entendit une porte s'ouvrir et se refermer. Virginia Reynolds était donc sortie. Il lui donna le temps de descendre au rez-de-chaussée, puis, passant dans le couloir, il alla frapper à la porte de l'Anglaise qui ne répondit pas, et pour cause.

« Donc, conclut Langelot, elle est réellement descendue. »

Tirant de sa poche sa trousse de cambrioleur, il crocheta sans trop de difficulté la porte de la jeune fille.

Il ne disposait guère de plus de deux minutes pour fouiller la chambre : c'était peu pour une perquisition approfondie, c'était assez pour une investigation superficielle.

Il passa rapidement en revue les valises de toile écossaise, les jupes de tweed, les pantalons multicolores, les sacs à main italiens, tout le vestiaire d'une dessinatrice de modes dont les goûts demeuraient relativement conservateurs. Les valises contenaient quelques magazines consacrés à la haute couture ; les tiroirs de la commode

étaient pleins de lingerie ; des papiers d'apparence inoffensive étaient rangés en bon ordre dans le secrétaire.

« Résultats : néant. Conclusions : néant », déduisit Langelot après cette troisième perquisition aussi vaine que les précédentes.

Il descendit l'escalier au grand galop. Virginia, martelant le perron du pied, l'attendait à l'entrée du bloc.

« Je suis encore en retard ? Désolé ! s'écria Langelot.

— Je croyais que la précision était une qualité française, remarqua Mlle Reynolds sèchement.

— Mais pas la ponctualité ! » répondit Langelot.

Virginia Reynolds s'était mise à l'aise, elle aussi. Elle portait un chandail et un pantalon noirs qui seyaient parfaitement à sa taille mince. Le Français la prit familièrement par le bras.

« Explorons ! Je parie que ce sera plus amusant sans les autres jeunes de bonne volonté.

— Premier avantage : les pavillons sont fermés la nuit, répondit Virginia. Comme ça, nous n'aurons pas à voir ce qui est exposé. »

Ils marchèrent d'un bon pas, se mêlant à la foule des Genevois et des touristes qui déambulait dans les rues de l'exposition, admirant les pavillons de l'extérieur, s'arrêtant de temps à autre pour acheter un sandwich, une orangeade ou des cacahuètes. Des projecteurs de toutes les couleurs inondaient de lumières bizarres les façades des pavillons et les visages des visiteurs.

« Virginia, vous êtes orange ! annonçait Langelot. Maintenant, vous êtes violette ! A présent, vous avez le nez émeraude et le cou indigo. »

Elle riait de ses sottises. Ils débouchèrent sur une terrasse d'où on apercevait le lac, noir et moiré, constellé de lumières jaunes, traversé en tout sens de feux rouges et verts appartenant à des bateaux qui allaient d'une rive à l'autre.

« C'est joli..., murmura Virginia.

— O lac, rochers muets, grottes, forêts obscures... ! » déclama Langelot, se rappelant sa classe de première.

Soudain, serrant le bras de son amie, il lui demanda :

« Au fait, c'est vrai que vous êtes dessinatrice de modes ? Vous ne seriez pas un peu agent secret, comme moi ?

— Est-ce que j'ai l'air d'un agent secret ? répliqua Virginia en levant vers lui ses yeux d'azur, plus innocents que nature.

— Non », répondit Langelot.

Et, mystérieux, il ajouta :

« Justement. »

Elle se mit à rire :

« Bien sûr que je suis une dessinatrice de modes. »

Ils rentrèrent en flânant. A minuit moins le quart, il la laissa devant le pavillon *Jeunesse* et partit au grand galop pour ne pas arriver en retard à son second rendez-vous de la soirée.

Il aurait pu ne pas tant se dépêcher. Lina arriva elle-même à minuit vingt. En jupe de sport et talons plats, elle n'était pas moins charmante qu'en robe.

« Vous ne vous êtes pas trop ennuyé avec votre Anglaise ? » demanda-t-elle négligemment.

Langelot nota qu'elle savait comment il avait passé la soirée.

« M'ennuyer ? Moi, je ne m'ennuie jamais, répondit-il. Les gens ennuyés sont des gens ennuyeux. Vous venez faire un tour sur la grande roue ?

— Oh ! partout, partout ! » s'écria la belle Lina.

La réputation de la fête foraine était un peu surfaite. Les

attractions y ressemblaient à celles de toutes les fêtes ; seuls leurs titres appartenaient à la science-fiction. La grande roue s'appelait *Périple cosmique,* les chevaux de bois *Hippocampes martiens,* et les carabines à air *Désintégrateurs thermiques*. Cela dit, Langelot et Lina s'amusèrent comme deux petits fous. Plus les manèges tournaient vite, plus la jolie Italienne s'accrochait à son garde du corps, qui ne trouvait pas cela désagréable. Ses cheveux noirs flottant au vent, elle riait à gorge déployée de toutes les mésaventures laborieusement ménagées au public par les forains. Ayant perdu ses enjeux dans plusieurs loteries, Langelot l'attira vers un stand de tir :

« Voyons si nous serons plus heureux aux jeux d'adresse. »

Elle saisit une carabine – pardon, un désintégrateur – et se mit à tirer sur une série de monstres planétaires qui défilaient à la queue leu leu au fond du stand. Avec ses six premiers plombs, elle abattit six monstres. Puis, soudain, remarquant que Langelot l'observait, elle eut un mouvement d'agacement, et tira ses derniers quatre coups sans atteindre le but une seule fois.

Après le tir :

« J'ai soif », annonça-t-elle.

Langelot, qui avait abattu ses dix monstres sans sourciller, l'entraîna vers une buvette qui s'appelait *Sous le Signe du Verseau*. Ils s'installèrent sur des fauteuils triangulaires, devant une table trapézoïdale. De faux hublots donnaient sur un paysage lunaire. Les boissons proposées sur le menu s'appelaient « Plutobière », « Jupitermenthe », « Uranorangeade ».

« Excusez-moi un instant, dit Lina. Je vais me laver les mains. »

Elle disparut du côté des Cosmotoilettes en laissant sur la table son sac de paille tressée au fermoir de cuivre.

Le métier d'agent secret fait appel à beaucoup de qualités naturelles, mais certes pas à la discrétion. Langelot attendit que l'Italienne eût disparu, puis, délibérément, il tendit la main vers le sac, l'attira à lui, le posa sur ses genoux, et l'ouvrit.

Mouchoir, poudrier, rouge à lèvres, clefs, miroir…

Soudain, le Français suspendit son inventaire. Il venait de saisir un petit tube de carton terminé par une douille de métal cuivré. Le culot de la douille ressemblait étrangement à une amorce.

Ce tube d'aspect inoffensif n'était rien de moins qu'un détonateur.

9

LANGELOT était un garçon patient. Il se donna le temps de la réflexion et termina agréablement sa soirée en compagnie de Lina. Ils burent ensemble *Sous le Signe du Verseau* et rentrèrent ensuite en bavardant gaiement.

Simple détail : lorsqu'ils se séparèrent devant leurs chambres respectives, le détonateur se trouvait dans la poche de Langelot et non plus dans le sac de Lina.

« Qu'avons-nous au programme, demain ? demanda l'Italienne.

— L'art de la filature enseigné par le professeur Duchesne.

— Oh ! ce sera passionnant, vous ne croyez pas ?

— Moi, qui suis un expert, lui répondit Langelot, je vous dirai que tout dépend de la personne qu'on file. »

De retour dans sa chambre, il tourna longtemps le petit détonateur entre ses doigts. Puis il écrivit un bref message au S.N.I.F. :

Sainte-Nitouche 2 à Sainte-Nitouche 1. Honneur vous rendre compte situation encore confuse ne présentant aucun risque apparent de détérioration rapide stop. Enquête se poursuit stop. Desiderata : primo, identification du détonateur ci-joint ; secundo, identification titulaire boîte postale 817 poste centrale Genève.

Il fit un petit colis du message et du détonateur et attendit le matin suivant pour les confier à la poste, qu'il considérait à juste titre comme

l'un des moyens les plus sûrs et les plus discrets pour la transmission d'une correspondance de quelque importance.

Le lendemain matin, M. Duchesne se présenta à neuf heures au pavillon *Jeunesse*. Les Sept l'y attendaient.

« Mesdemoiselles et messieurs, leur dit-il, je compte vous enseigner aujourd'hui les rudiments d'un art aussi vieux que le monde et tout à fait essentiel pour qui prétend assurer une mission de sécurité : la filature. Cette étude nous occupera pendant plusieurs séances. Pour commencer, nous allons faire des travaux pratiques. Egaillez-vous dans l'exposition ; choisissez chacun une personne à suivre, et ne la lâchez plus. Bien entendu, elle ne doit pas s'apercevoir que vous la suivez. Rendez-vous ici dans une heure et demie. »

Ce genre de passe-temps était un jeu d'enfant pour Langelot, il en profita pour poster son envoi, puis il s'attacha aux pas d'une grosse dame myope qui lui demanda quatre fois son chemin sans le reconnaître. Il rapporta donc à M. Duchesne un compte rendu de filature minuté et documenté avec la dernière précision.

Une fois de plus, ses camarades se révélèrent nettement inférieurs à lui.

« Le monsieur que j'avais choisi s'est enfermé dans un bain turc : il y est encore, déclara mademoiselle Wolflocher.

— Moi, annonça Ramon Herrera, j'ai changé trois fois de beatnik sans m'en apercevoir.

— Moi, dit fièrement Lina, j'ai mieux réussi que vous : le garçon que je suivais m'a invitée à prendre un verre et nous avons bavardé très agréablement.

— Ah ? mademoiselle, objecta M. Duchesne en secouant la tête, la première règle du grand art de la filature est de ne jamais prendre contact avec la personne suivie.

— Mon gibier a pris un autobus qui était bourré de monde : je n'ai pas pu y monter, avoua Virginia.

— J'ai perdu le mien dans la foule, reconnut Oleg.

— Et moi, raconta Butch la vieille dame que je suivais m'a flanqué une gifle et m'a menacé d'appeler un agent. »

Les délégués se mirent à rire. Butch vint donner une grande tape dans le dos de Langelot :

« Décidément, dit-il, le sergent Pichenet, lui, est un spécialiste, un

expert, un professionnel, quoi ! »

Ce qui déchaîna de nouveaux ricanements : les délégués qui n'avouaient pas leur appartenance à un service de renseignements et commettaient à dessein bévue sur bévue se croyaient bien autrement malins que le sergent Pichenet.

M. Duchesne les invita à passer dans une des salles de conférences du pavillon *Jeunesse* et leur fit un long exposé théorique sur la filature.

« Demain, conclut-il, nous ferons de nouveaux essais. »

A ce moment, M. Chevrette entra dans la salle.

« Amis, dit-il, je viens d'avoir une idée lumineuse. Ou ma secrétaire l'a eue pour moi : mais cela revient au même. Les idées d'une secrétaire appartiennent à son patron. Suivez-moi. Monsieur Duchesne, à demain : ceci est une réunion secrète à laquelle vous n'avez pas le droit de participer. »

Après un clin d'œil au policier qui souriait avec bienveillance, M. Chevrette se dirigea vers l'escalier situé dans l'un des pilotis qui soutenaient le pavillon. Il le descendit en trottinant et se trouva bientôt, accompagné des Sept, dans une salle souterraine et circulaire dans laquelle s'entassaient des tracts et des brochures de l'Association des jeunes de bonne volonté. Diamétralement opposée à l'escalier, on voyait une porte d'acier. M. Chevrette l'ouvrit avec une petite clef.

« Et voici, annonça-t-il, la chambre forte du pavillon ! »

Les Sept entrèrent dans la chambre forte qui était si petite qu'ils avaient peine à y tenir. Les murs étaient en acier. Sur des étagères métalliques reposaient des dossiers de l'Association et quelques piles de billets de banque. Un tube d'aération, si étroit qu'on n'eût pu y passer le bras, donnait sur la salle d'accès.

« Voilà le saint des saints de l'Association, pérorait M. Chevrette. Ici, nos précieux dossiers ne risquent rien. D'autant plus que, notez-le s'il vous plaît, nous disposons, dans la chambre forte elle-même, d'un extincteur à incendie. Comme cela, nous sommes parés à toute éventualité. »

Pendant qu'il parlait, Langelot feuilletait négligemment les dossiers, et il remarqua que Virginia Reynolds en faisait autant. Ils contenaient des fiches de membres de l'Association classés géographiquement.

« Cette chambre forte, poursuivait M. Chevrette, c'est ce que nous

avons de plus précieux dans cette exposition. Je vous confierai même un secret. Lorsque l'Expo sera terminée, nous comptons conserver ce magnifique pavillon comme siège social de notre association. Alors voici : puisque vous êtes la fine fleur de notre organisation, c'est à vous seuls qu'il appartient de veiller sur la sécurité de ces hauts lieux. Donc, je ne verrouillerai plus cette porte avec ma clef. En revanche, c'est vous qui la fermerez hermétiquement au moyen de la combinaison de votre choix. Et cette combinaison, vous serez seuls à la connaître. En d'autres termes, vous aurez, vous, accès à cette chambre, mais moi, je ne pourrai y entrer qu'avec l'un de vous. Qui oserait dire après cela que les structures de notre organisation ne sont pas essentiellement démocratiques ? Ah ! je vais tout de même emporter l'argent, je pourrais en avoir besoin. »

M. Chevrette saisit les piles de billets à pleines mains, s'en fourra dans toutes les poches, et, passant dans la salle, remonta l'escalier. Les Sept demeurèrent là : il leur fallait choisir une combinaison pour la porte d'acier.

Rien ne paraît plus simple que de choisir un nombre au hasard, mais la méfiance était telle, entre les membres du comité, qu'aucun d'entre eux ne voulut accepter un nombre proposé par aucun autre.

« Il n'y a pas de raison que ce soit un tel qui choisisse plutôt que moi ! » déclara Mlle Wolflocher.

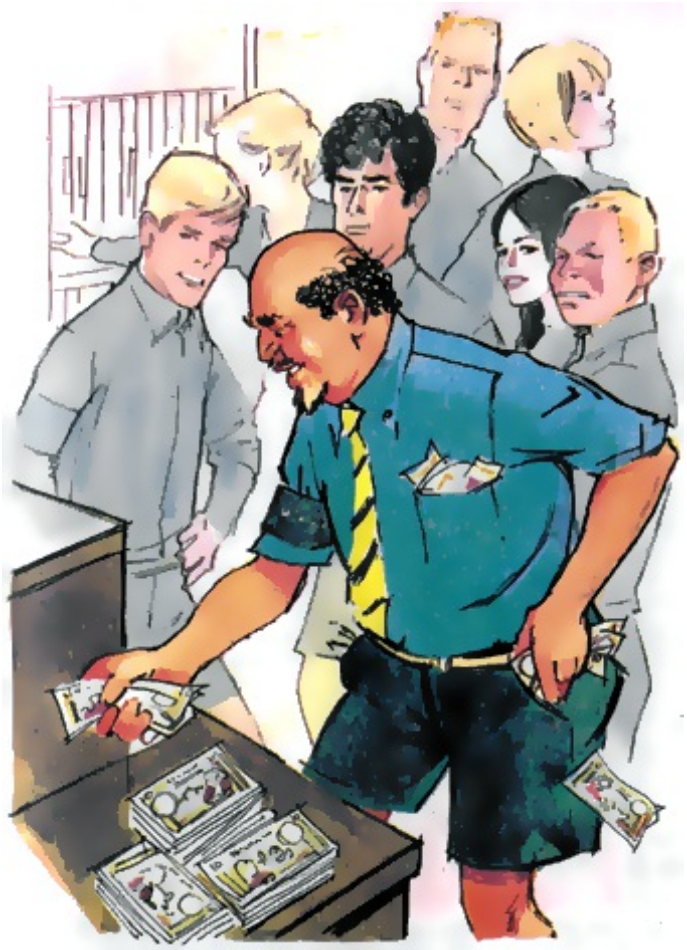
Elle exprimait l'opinion générale.

Ce fut finalement Langelot qui mit tout le monde d'accord.

« Attention ! fit-il. Rien de plus difficile que de se souvenir d'un chiffre. Moi, j'oublie toujours la combinaison de mon coffre au Deuxième Bureau. Alors ce que je vous propose, c'est de prendre un nombre que tout le monde connaît. Pi, par exemple.

— Va pour Pi ! » s'écria Kabanov.

Les Sept ressortirent de la crypte après avoir refermé la porte d'acier. Ils étaient les seuls désormais à pouvoir entrer dans la chambre forte.



M. Chevrette saisit les piles de billets à pleines mains.

10

Toute la matinée, Langelot avait épié Lina Canova. La belle Italienne ne donna pas le moindre signe d'inquiétude. Elle ne pouvait pas cependant ne pas s'être aperçue de la disparition du détonateur qu'elle portait imprudemment dans son sac.

« Détonateur signifie explosion, pensait Langelot. Les petits sabotages sur lesquels je suis censé enquêter ont-ils été effectués par explosion ? Je vais me renseigner. D'autre part, mon interlocuteur au téléphone m'a dit que le saboteur me touchait de près, et la belle Lina se trouve être ma voisine. Coïncidence ? »

Après un rapide déjeuner, il décida d'aller faire un tour dans les pavillons sabotés : Bolivie, Siam, Albanie, Côte-d'Ebène.

Il commença par la Côte-d'Ebène : il avait pour ce pays de vifs sentiments d'amitié, fondés sur des services réciproques[3]. Le pavillon du grand pays d'Afrique noire, grosse sphère transparente, était placé sous le signe de l'uranium. La plupart des objets exposés étaient en rapport avec l'exploitation du précieux minerai, faite conjointement par la France et le pays producteur.

La première personne que reconnut Langelot devant une maquette de pile atomique était Ramon Herrera.

« Salut, Ramon ! » fit le Français.

Le jeune Espagnol au profil en lame de hachette ne parut pas ravi de rencontrer le sergent Pichenet.

« Alors, comme ça, poursuivit Langelot, vous visitez aussi le pavillon de Côte-d'Ebène ?

— Euh… oui, répondit Ramon. Je me suis toujours beaucoup intéressé à l'uranium.

— Moi, pas du tout. Ce qui m'intéresse, c'est le petit sabotage qui a eu lieu ici il y a quelques jours. J'ai l'intention de faire le tour des quatre pavillons maltraités. Tu veux venir avec moi ? »

L'Espagnol hésita un instant. Selon toute probabilité, il avait également l'intention de faire la même tournée. Enfin :

« Pourquoi pas ? » dit-il.

Langelot s'adressa aussitôt au géant noir qui, vêtu d'un impeccable costume gris clair, faisait les honneurs du lieu.

« Monsieur, lui dit-il, vous voyez notre uniforme et nos brassards. Nous sommes tous les deux des jeunes de bonne volonté, membres du comité de sécurité. Pourriez-vous nous donner quelques précisions sur le sabotage dont votre superbe exposition a été victime ? »

Le Noir ne se fit pas prier. Les dents et les yeux étincelants, il raconta que, dix jours plus tôt, un incendie s'était déclaré en pleine nuit dans le pavillon. Les pompiers l'avaient éteint sans difficulté. Aucun dommage sérieux n'en avait résulté. La cause du sinistre demeurait mystérieuse.

Après un coup d'œil jeté aux instruments exposés, les deux garçons se dirigèrent vers le bâtiment albanais, qui avait la forme d'une pyramide renversée et posée sur la pointe. Des gardiens moustachus à l'aspect rébarbatif considéraient tous les visiteurs sans exception de l'air dont les joueurs regardent un chien qui vient se mêler à leur jeu de quilles. Langelot parvint à en dérider un qui comprenait quelques mots de français.

« Albanie, France : amis ! » dit le faux sergent Pichenet en souriant gentiment au redoutable gardien.

L’expression de la face hirsute s’adoucit quelque peu.

« France amie tout le monde, prononça-t-il.

— Hé ! Bien sûr, France amie tout le monde, tant que tout le monde pas marcher sur pieds France. Dites donc, M’sieur, vous pourriez m’expliquer pourquoi méchants inconnus faire boum boum à pavillon gentils Albanais ? »

Le garde ricana.

« Eux faire boum boum, dit-il, mais eux pas gagner rien. Pavillon toujours debout.

— Beaucoup objets gâtés ?

— Pas rien gâté jamais du tout.

— Ah ! bon. Et comment ils l’ont fait, leur boum boum ? Incendie ? Beaucoup feu ? Ou quoi ? »

L’homme lissa sa longue moustache de janissaire.

« Moi pas savoir, dit-il. Moi croire ça secret d’Etat. Pompiers croire moi laisser cigarette par terre, mais moi pas jamais laisser du tout. »

Langelot le remercia chaleureusement.

« Ecoute, lui dit Ramon, je ne sais pas comment tu t’y prends. Tu n’as pas l’air très malin, sans vouloir te blesser, et pourtant les gens te racontent tout.

— Ils me racontent tout, sauf ce qu’ils me cachent », répondit le sergent Pichenet.

L’Espagnol parut rasséréné par cette phrase cryptique.

Le pavillon siamois brillait plus par les objets d’art khmer que par les réalisations scientifiques. Une charmante Orientale, vêtue à la mode de son pays, pilota les deux garçons dans le labyrinthe de statues et de poteries qu’elle connaissait comme sa poche. Langelot prit le temps de lui demander son nom et son adresse au Siam.

« Quand j’irai en mission à Bangkok, je vous rendrai visite, mademoiselle. A propos, c’est bien ici qu’il y a eu une explosion la semaine dernière ?

— Pas une explosion, monsieur. Un incendie s’est déclenché, personne ne sait pourquoi. Un faux contact peut-être.

— C’est bien possible. Avez-vous eu beaucoup de dégâts ?

— Pas grand-chose, monsieur. Quelques verres précieux ont éclaté, c’est tout. »

Les délégués firent leurs adieux à la jolie Siamoise et se dirigèrent

vers le pavillon bolivien. Vaste, aéré, il était consacré à l'exploitation des forêts. De gros Sud-Américains à la peau luisante et à l'air imposant y déambulaient, en refusant de parler toutes les langues sauf l'espagnol.

« A toi, Ramon », souffla Langelot.

Le Français savait suffisamment d'espagnol pour comprendre ce qui se disait, mais il n'aurait jamais pu impressionner les gros messieurs comme le fit Ramon qui commença par se présenter, ce qui prit déjà une bonne minute, car il portait en réalité un de ces noms espagnols à rallonges, qui sont si agréables à prononcer et si difficiles à retenir. Deux Boliviens se présentèrent à leur tour. Au bout d'un quart d'heure, le dialogue s'engagea. Les maîtres des lieux ne firent aucune difficulté pour montrer l'endroit où leur incendie avait eu lieu. Il avait consumé deux précieuses maquettes de scieuses ultra-modernes. On voyait encore une tache noire sur le mur. Cigarette ? Faux contact ? Non, les Boliviens pensaient plutôt qu'il s'agissait d'un sabotage perpétré par leurs voisins du Venezuela ou peut-être ceux de l'Equateur, à moins que les partis politiques de l'opposition n'eussent trempé dans le coup.

« Tout cela se paiera, dit sombrement l'un des gros messieurs.

— Les coupables seront fusillés », déclara l'autre.

Langelot ne put s'empêcher de demander :

« Quand ?

— Un jour ! » répondirent-ils noblement, d'une seule voix.

Langelot et Herrera quittèrent les Boliviens, mécontents de leur journée, mais, en revanche, fort contents l'un de l'autre.

« Avec les Français, on peut toujours s'entendre, dit Ramon. Ce n'est pas comme avec certains autres peuples… »

Les garçons se séparèrent. Langelot décida d'aller jeter un coup d'œil au laser français qu'il était chargé de surveiller.

« Si un de ces petits incendies inoffensifs le détruisait, pensait le jeune agent, j'aurais une de ces explications avec Montferrand !… Non, non : il vaut mieux faire attention. Prudence, prudence. »

11

EN approchant du laser, Langelot vit qu'un garçon de petite taille vêtu d'un short vert et d'une chemisette verte était mêlé à la foule qui regardait le rayon lumineux découper des spirales dans une plaque d'acier. Il le reconnut : c'était le Chinois Sou.

Langelot vint lui mettre amicalement la main sur l'épaule :

« La bonne volonté se reconnaît à la couleur verte », lui dit-il.

Le Chinois se retourna en souriant et sans montrer le moindre signe de surprise :

« Le vert, répondit-il gravement, est la couleur de l'espérance. Vous vous intéressez aux lasers ?

— Pas tant que cela. Mais je me trouve être partiellement responsable de la sécurité de celui-ci. Je n'aimerais pas qu'il lui arrive quelque chose.

— Il est fort bien gardé, de jour comme de nuit, dit Sou. Votre superbe pavillon français contient tant de merveilles de la technique moderne que la police lui consacre une attention particulière. Pendant les heures de fermeture, un homme armé veille dans cette salle. Pour ce qui est des incendies, je ne pense pas que vous ayez rien à craindre : vous avez sans doute remarqué qu'il y a des extincteurs dans tous les coins.

— Comment connaissez-vous tant de détails ?

— J'aime à me tenir au courant », répondit le Chinois évasivement.

Et, sans bruit, il se mêla à la foule.

Langelot dîna seul puis, pensif, il regagna son logis. Pendant qu'il

mangeait, une décision avait germé dans son esprit.

« Ce n'est pas très orthodoxe, comme méthode, remarqua-t-il intérieurement, mais cela peut précipiter les événements. Moi, je trouve que ça manque un peu d'action, dans ce pays. »

Quatre à quatre, il monta l'escalier du bloc résidentiel en faisant sonner quelques menus objets dans la poche de son pantalon. Il frappa à la porte de Lina Canova.

« Qui est-ce ? demanda-t-elle.

— Pichenet. Je peux vous parler ?

— Attendez un instant, voulez-vous ? »

L'instant dura cinq minutes. Lorsqu'elle vint enfin lui ouvrir, il remarqua aussitôt que le poudrier, sur la commode, était ouvert. Cela signifiait que Lina venait de se repoudrer, ou qu'elle voulait qu'il crût qu'elle venait de se repoudrer.

« Asseyez-vous, dit l'Italienne en se laissant tomber elle-même dans un fauteuil et en croisant les jambes. C'était très amusant, cette fête foraine, hier soir. Et je n'ai jamais aussi bien tiré de ma vie. Vos talents doivent être contagieux. »

Langelot s'assit en face d'elle.

« Vous n'auriez pas perdu quelque chose, hier soir ? lui demanda-t-il en l'observant de près.

— Non. Pourquoi ? fit l'Italienne, fort innocemment.

— Je croyais que c'était peut-être vous qui aviez perdu ceci. »

Il tira le détonateur de sa poche et le jeta sur les genoux de la jeune fille.

« Ça ne vous dit rien, ça ? »

Elle le prit entre deux doigts.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle. A quoi ça sert ?

— Dites-moi d'abord si ce n'est pas vous qui l'avez perdu.

— Moi ? Je ne l'ai jamais vu.

— Ah ! Lina, Lina, vous êtes une vilaine menteuse. Cet objet est un détonateur que j'ai volé hier soir dans votre sac, pendant que vous vous laviez les mains. »

Lina ouvrit de grands yeux.

« Vous vous permettez de fouiller dans mon sac, maintenant ?

— Mais naturellement, ma chère. Cela fait partie de mon métier. Vous savez bien que je travaille pour le Deuxième Bureau.

— Je trouve ça un peu fort !

— Ne changez pas le sujet de la conversation. Vous étiez en train de m'expliquer la présence de ce détonateur dans votre sac. »

Lina décroisa les jambes et se leva, visiblement perplexe autant que furieuse.

« Ecoutez, mon petit Pichenet, prononça-t-elle après avoir fait quelques pas, je vais être franche avec vous. Ce détonateur, je ne l'ai jamais vu. Si vous me dites la vérité, s'il se trouvait vraiment dans mon sac, c'est que quelqu'un l'y a glissé.

— Drôle de profession : glisseur de détonateurs dans les sacs de dames. »

L'Italienne ne releva pas l'ironie.

« Pour moi, dit-elle, il y a deux solutions : ou bien c'est vous-même qui avez glissé ce détonateur dans mon sac, ou alors c'est l'Espagnol.

— Ramon ?

— Oui, Ramon Herrera. Les Espagnols nous ont fait tout le mal possible au cours des siècles et ils continuent.

— Comment cela ?

— Ils nous prennent nos touristes. Quant à Ramon, il est pire que tous les autres. D'abord, c'est un agent secret.

— Ah ! oui, vous croyez ?

— Je le sais.

— Comment le savez-vous ? »

Lina hésita une fois de plus. Elle marchait par la chambre en faisant de grands gestes. Enfin elle revint à Langelot.

« Sergent Pichenet du Deuxième Bureau français, dit-elle, je vous propose une alliance. Si je ne le fais pas, je vois bien que vous allez me brouiller toutes mes pistes, avec votre histoire de détonateur.

— Moi, répondit Langelot, je ne refuse jamais les alliances avec de jolies jeunes filles.

— Et pour vous prouver ma bonne foi, je vais vous dire ce que Ramon Herrera a fait cet après-midi.

— Vous m'intéressez.

— Il a reçu un coup de téléphone de ses chefs ; il leur a rendu compte que la mission s'annonçait bien, et il leur a promis de brillants succès dans un avenir très proche.

— Ah ! vraiment. Et comment savez-vous tout cela ?

— Je… j'ai écouté à la porte.

— Lina, je vous mets au défi d'entendre quelque chose par une de ces portes : elles sont parfaitement insonorisées. Je le sais : j'ai essayé.

— Eh bien… s'il faut tout vous dire, j'ai placé un petit émetteur dans la chambre de Ramon.

— Et vous avez enregistré cet entretien ?

— Oui.

— Puis-je l'entendre ?

— Evidemment, puisque nous sommes alliés. »

Avec un sourire de complicité pour Langelot, Lina alla au placard, en rapporta une de ses valises, l'ouvrit, fit jouer un ressort, souleva le double fond et découvrit un magnétophone extraplat.

« Voilà donc pourquoi vos valises sont si lourdes ! murmura Langelot. Qu'y a-t-il dans l'autre ? »

Lina battit des paupières :

« Une mitraillette Beretta. »

Elle enfonça un bouton. Une sonnerie de téléphone retentit. La voix de Ramon fit « Allô ? ». Une autre voix prononça quelques mots indistincts. Ramon reprit en espagnol. Langelot comprit assez de ce qu'il disait pour vérifier les dires de l'Italienne, qui, sur ce point du moins, n'avait pas menti.

Lorsque l'enregistrement fut terminé :

« Très bien, dit Langelot. Je suis convaincu. Ramon rend compte à ses chefs d'une mission sur laquelle il ne donne aucune précision, mais qui consiste peut-être à saboter l'Expo. Et il aurait fort bien pu placer un détonateur dans votre sac pour vous faire soupçonner. Curieux tout de même, qu'une petite jeune de bonne volonté se déplace avec postes émetteurs, magnétophone et mitraillettes dans ses bagages. »

Lina haussa les épaules.

« A quoi bon vous tromper plus longtemps puisque nous sommes alliés ? J'appartiens aux services de renseignements italiens.

— Ravi de rencontrer une consœur. Ah ! un dernier point : à quelle heure avez-vous réalisé ce brillant enregistrement ?

— 15 heures 04.

— Merci. »

Langelot quitta Lina tout songeur. A 15 h 04, Ramon et lui parlementaient avec le gardien Albanais…

12

POUR Ramon Herrera, Langelot était plein de sympathie mais il avait appris à ne pas laisser ses sentiments personnels le guider dans son travail. Rien n'empêchait le saboteur d'être un personnage sympathique.

« Si saboteur il y a, musait Langelot en regagnant sa chambre. Car enfin les accidents qui ont eu lieu jusqu'ici ne portent aucun signe de sabotage. C'est simplement leur fréquence, qui nous incite à croire qu'ils sont intentionnels. Pour le reste, ils semblent fortuits.

« Essayons de mettre en ordre le peu que je sais. L'agence X dénonce une saboteuse qui me touche de près. Sur Edeltraut et Virginia, je ne possède rien de suspect, à l'heure qu'il est. En revanche, Lina se promène avec du matériel d'espionne dans ses valises et un détonateur dans son sac. Elle suppose – sans raison sérieuse, sinon son antipathie naturelle – que c'est Ramon Herrera qui lui a mis ce détonateur dans le sac, ou, plus probablement, elle feint de le supposer.

« Elle m'a fait attendre cinq minutes avant de me laisser entrer : c'était peut-être pour dissimuler son magnétophone.

« Maintenant, examinons cet enregistrement. Il paraît en effet révéler que Ramon appartient à une organisation quelconque, ce que je soupçonnais déjà, puisque selon toute vraisemblance, tous mes chers camarades appartiennent aux services de renseignements de leurs pays respectifs. Mais ce qui demeure inexplicable, c'est pourquoi Lina m'a menti sur l'heure de l'enregistrement. A 15 h 04, Ramon et

moi, nous étions en train de visiter ensemble les pavillons sabotés. Lina n'en sait visiblement rien et prétend que c'est à ce moment que Ramon a eu cette conversation. Bizarre, bizarre.

« Maintenant, quelle conduite tenir ? Une petite fouille dans la chambre de Ramon ne ferait de mal à personne. »

Langelot alla frapper à la porte de l'Espagnol pour s'assurer qu'il n'était toujours pas rentré. Puis il essaya la poignée : elle tourna aussitôt.

La penderie de Ramon contenait des vêtements de bonne qualité, aux couleurs judicieusement choisies. Sa commode, du linge ordinaire. Son secrétaire, quelques cours de chimie. Ses valises, quelques objets hétéroclites : rasoir mécanique, cravate de soirée, un livre sur la tauromachie, un guide de Genève.

Langelot prit soin de vérifier que les valises n'avaient pas de double fond et se releva, déçu et satisfait à la fois : rien, dans les bagages de Ramon, n'indiquait qu'il fût un saboteur ou même un agent de renseignements.

« Evidemment, Lina a fort bien pu inventer son histoire de toutes pièces, mais la voix que j'ai entendue était bien celle de Ramon. Alors pourquoi a-t-elle menti sur l'heure ? »

Langelot en était là de ses réflexions lorsque des pas rapides se firent entendre dans l'escalier. Il eut à peine le temps de repousser la valise dans le placard. La porte s'ouvrit et Ramon Herrera entra.

La chambre n'était pas très bien éclairée, et il est possible que l'Espagnol ne reconnût pas l'intrus immédiatement. En tout cas, il se jeta sur le côté et porta la main à l'aisselle avec toute la promptitude d'un garçon rompu aux surprises violentes : sans doute était-il armé.

Au deuxième coup d'œil, il reconnut Langelot. Alors il abaissa la main d'un geste naturel, mais demeura sur ses gardes.

« Que fais-tu là ? » demanda-t-il brièvement.

Langelot pouvait inventer un prétexte à sa visite. Mais il était peu probable que l'autre le crût. Alors, sans montrer la moindre gêne, le Français sourit largement :

« Eh bien, tu vois, répondit-il. Je suis en train de fouiller ta chambre.

— Rien que cela ! Et pourquoi fouilles-tu ma chambre, s'il te plaît ?

— Parce que je suis payé pour cela. Pas très bien payé, je dois dire,

mais enfin je ne crève pas de faim.

— Pichenet, explique-toi.

— Tu sais bien que je suis au Deuxième Bureau. Qu'est-ce qu'il fait, le Deuxième Bureau ? Du renseignement. Alors voilà : je me renseigne.

— Tu fourres ton nez dans les affaires de tes camarades ?

— Dame ! Si tu étais un agent de renseignements, tu ferais comme moi. »

Exaspéré, Ramon s'assit sur le lit.

« Ecoute, Pichenet, je croyais que, toi et moi, nous étions amis. Nous avons fait du bon travail, cet après-midi. Et maintenant je te trouve en train de me traiter comme un suspect.

— A charge de revanche ! fil Langelot-Pichenet. Je te permets de venir perquisitionner chez moi aussi souvent que tu le voudras.

— Si tu crois que cela m'intéresse ! Je ne suis pas agent secret, moi. Je suis étudiant en chimie, comme tu as pu t'en apercevoir si tu as regardé dans mes papiers.

— Oui, dit Langelot, tes papiers sont pleins de SO_4H_2O et autres plaisanteries du même goût, ce qui ne prouve strictement rien. Moi, je ne demande qu'à te croire. Seulement explique-moi une chose.

— Laquelle ?

— Pourquoi, si tu n'es pas agent secret, reçois-tu des coups de téléphone de supérieurs à qui tu rends compte de ta mission et auxquels tu promets de réussir rapidement ?... »

Il y eut un silence. Le mince visage de l'Espagnol devenait de plus en plus dur. Enfin :

« Je n'ai pas d'explications à te donner ! déclara-t-il.

— Aucune, reconnut Langelot.

— Je n'ai jamais eu de communication téléphonique de ce genre.

— Désolé, mon vieux. Cette conversation a été enregistrée. L'enregistrement existe. Je l'ai entendu de mes propres oreilles. Tu as parfaitement le droit de me refuser des explications, mais j'ai grande envie d'aller toucher deux mots de ton affaire à M. Chevrette. »

Langelot comprenait parfaitement la gravité de la menace qu'il formulait. Un agent secret brûlé est inutilisable. Si Chevrette ou qui que ce fût d'autre était mis au courant des agissements bizarres de Herrera, ses chefs le rappelleraient immédiatement et il aurait manqué sa mission.

Il préférerait sans le moindre doute s'allier au Français.

« C'est bon, dit-il, après avoir réfléchi quelques instants. Pichenet, je vais te faire confiance. Mais si tu me trahis, je te tuerai de mes mains. D'accord ?

— D'accord, répondit Langelot. Moi, quand on me prend par les sentiments, je ne dis jamais non. »

Ramon jeta un regard quelque peu inquiet à son frivole partenaire, puis il parla :

« Je suis aspirant des services spéciaux espagnols. Le pavillon de mon pays contient des instruments uniques au monde, en particulier dans la salle « Chirurgie des yeux ». J'ai été envoyé pour les protéger. Je dois également enquêter sur les incendies de la semaine passée. Je suis effectivement en contact avec mes chefs par téléphone. Ce que tu as entendu c'est l'un de mes entretiens avec eux.

— Voilà qui est logique, dit Langelot. Au fait, tu ne m'apprends pas grand-chose. J'avais déjà deviné que tu étais un agent secret.

— Mais nous sommes tous des agents secrets, cela crève les yeux ! fit Herrera. Nous sommes un congrès, un concile, un conclave d'agents secrets.

— Parfait. Maintenant veux-tu me dire quand a eu lieu la communication dont nous parlons ?

— Hier soir, à minuit cinq exactement. Pourquoi me demandes-tu cela ?

— Parce que, dit Langelot lentement, une personne dont je suis obligé de te taire le nom pour l'instant prétend avoir enregistré cette communication à 15 h 04, aujourd'hui.

— Mais à cette heure-là, nous étions ensemble.

— Justement. A moins que tu n'aies le don d'ubiquité…

— Je n'ai pas le don d'ubiquité, mais je parie que je sais qui t'a raconté cette histoire.

— Qui est-ce ?

— La petite Anglaise.

— Pourquoi la petite Anglaise ? »

Ramon se leva.

« Je te répète, dit-il solennellement, que je te considère comme un allié. Si jamais tu manquais à tes engagements, il ne faudrait pas t'étonner des conséquences. Je puis donc te montrer ceci. »

Il grimpa sur une chaise et passa la main sur la plinthe qui courait au-dessus de la porte de la salle de bain. Il en ramena un poste émetteur à peine plus gros qu'un briquet : celui-là même probablement qui avait servi à Lina à faire son enregistrement.

« J'ai trouvé ça là-haut après déjeuner. Je l'y ai laissé, avec l'intention de ne plus téléphoner de ma chambre. Tout à l'heure, en rentrant, j'ai pensé qu'il serait tout de même plus prudent de débrancher la pile pour arrêter l'émission. Je suis ressorti faire un tour, et je reviens.

— Y était-il déjà hier soir ?

— Je n'en sais rien. Probablement.

— Mon informateur aurait donc menti inexplicablement sur l'heure de ta communication ?

— Pourquoi pas ? Ce n'est pas pour rien qu'on dit : la perfide Albion.

— Mais enfin pourquoi cet émetteur te fait-il soupçonner Virginia plutôt qu'un autre délégué ?

— Tu veux le savoir ?

— Oui.

— Tes ordres ne t'obligent-ils pas à transmettre au Deuxième Bureau tous les renseignements que tu recueilles ?

— Tous les renseignements de quelque intérêt, oui.

— Alors tu vas leur rendre compte de ce que je le raconterai ?

— J'agirai au mieux des intérêts de la France, dans le cadre de l'alliance que nous avons conclue avec toi, répondit noblement Langelot.

— Bon : j'ai commencé, je ferais aussi bien de finir. Regarde-moi ça. »

De son portefeuille, Ramon Herrera tira une feuille de papier pliée en huit. Il la déplia sous les yeux de Langelot. Elle portait le texte suivant :

KWTR BW YT HTSYWTQ OZST KNBJ KNWXY KTZW RNXXNTSX KZQKNQQJI XYTU KNWJ XYFWYTI NSHTSXUNHZTZXQE FX IJXNWJI XYTU XMFQQ FCFNY KZWYMJW NSXYWZHY-NTSX TBJW

« Très intéressant, commenta le Français. Je ne savais pas que tu faisais des poèmes lettristes.

— Je ne fais pas de poèmes lettristes. Ce texte est la copie exacte d'un brouillon froissé que j'ai trouvé dans la corbeille à papier de Virginia Reynolds, aujourd'hui, à l'heure du déjeuner.

— Parce que tu as fait la corbeille de Virginia Reynolds ?

— Oui.

— Dois-je en conclure que tu as fait toutes nos corbeilles, ou a-t-elle eu droit à un traitement de faveur ?

— Je n'ai eu le temps de faire que la sienne.

— Pourquoi as-tu commencé par celle de Virginia plutôt que par une autre ?

— Parce que les Anglais me sont suspects à priori, je te l'ai dit. Des gens qui se permettent d'occuper une ville espagnole depuis des siècles !

— Quelle ville espagnole ?

— Gibraltar, voyons.

— Ah ! pardon. Bien. Alors tu as trouvé ce texte dans la corbeille de Virginia. Que veut-il dire, ce texte ?

— Si je le savais !

— Tu ne l'as pas décrypté ?

— J'ai essayé. Je n'ai pas réussi.

— Mais alors c'est peut-être une déclaration d'amour qu'elle envoie à son fiancé ?

— A moins que le fiancé ne soit un officier du chiffre, je doute fort qu'il goûte ce genre de déclaration.

— Qu'as-tu fait du papier froissé ?

— Je l'ai laissé dans la corbeille : il peut fort bien s'agir d'un piège.

— Très juste. Il faudrait tout de même déchiffrer ce message.

— J'en ai envoyé une copie à Madrid, mais les communications sont très lentes. J'aurai la réponse d'ici quelques jours au mieux.

— C'est trop tard. Essayons nous-mêmes.

— Tu es officier décrypteur ?

— Bah ! On nous apprend des tas de choses à l'école du… »

Langelot allait dire : du S.N.I.F. Il s'arrêta à temps et acheva :

« Du Deuxième Bureau. »

Il s'installa confortablement, prit un crayon et essaya de rappeler ses souvenirs de l'école du S.N.I.F. qui lui paraissaient bien lointains.

« Décrypter, décrypter… marmonna-t-il. Autant que je m'en souvienne, la première chose à déterminer est dans quelle langue le message a été écrit.

— En anglais ! dit Ramon.

— Si tu as vraiment trouvé ce texte dans la corbeille de Virginia, il y a des chances pour que ce soit en anglais, en effet. Remarque : ce texte n'est pas séparé en groupes de cinq lettres, comme il est d'usage dans les messages chiffrés par des professionnels. Cela nous suggère que le chiffre employé doit être relativement simple : quelque chose comme le truc de Jules César.

— Le truc de Jules César ?

— Oui. Tu es trop jeune pour comprendre : une lettre pour une autre, quoi. Tout à fait rudimentaire. Je note aussi que les groupes de lettres sont irréguliers et paraissent ressembler à des mots. Il y a un « mot » en particulier qui se répète : c'est XYTU.

— Qu'est-ce que ça veut dire, XYTU ?

— Je n'en sais rien. Réfléchissons. XYTU, XY TU… Ah ! quel est le mot de quatre lettres le plus souvent utilisé dans les messages télégraphiques.

— En anglais ?

— Dans toutes les langues.

— Comment veux-tu que je sache ? STOP, peut-être.

— Oui, précisément, STOP. Et maintenant, si nous étions Anglais par quel mot terminerions-nous un message ?

— Tu m'en demandes trop. Comment dit-on « stop et fin » en anglais ?

— Je crois qu'on dit « *over* ». Regardons si le dernier groupe du

texte a bien quatre lettres. Oui. Et remarque, s'il te plaît, que ce groupe est TBJW.

— Qu'en conclus-tu ?

— La lettre qui correspond au O de « *over* » est T. Et celle qui correspond au O de « stop » est T également. Première conclusion : notre interprétation est donc vraisemblablement la bonne, les deux mots sont bien STOP et OVER. Deuxième conclusion : puisque la même lettre du cryptogramme correspond deux fois à la même lettre du texte original, il est permis de supposer, comme je l'ai pensé tout d'abord, que le chiffre utilisé est l'un des plus simples qui soient. Autrement dit nous pouvons admettre que :

X = S,
Y = T,
T = O,
U = P,
B = V,
J = E,
W = R.

Essayons de récrire notre texte en substituant aux lettres du cryptogramme celles du message. Cela donne :

.RO. VR TO .O.TRO....E...E . .RST .O R .....*E*. STOP . RE ST.RTE. ...O.S... .O.S. . .S .ES.RE. STOP S.....*T* ..RT ER .STR . T.O.S OVER

L'Espagnol penchait son visage mince et pâle par-dessus l'épaule de Langelot qui crayonnait allègrement.

« Tu progresses ? demanda Ramon.

— J'en ai l'impression, répondit le Français. Regardons de plus près : il y a peut-être des mots que nous pouvons déjà reconnaître.

— Je ne reconnais rien du tout, fit Herrera.

— Voyons, voyons : maintenant, c'est de l'ordre des mots croisés.

— Oui, mais je n'ai jamais fait de mots croisés en anglais.

— Moi non plus, il faut bien l'avouer. Ecoute, par quoi commence un message, généralement ?

— Par la date.

— .RO., ça a l'air d'une date ? Non je ne crois pas. Qu'y a-t-il encore ?

— Le nom de l'expéditeur et du destinataire.

— Très juste. Comment dit-on « expéditeur » et « destinataire » en anglais ?

— Je ne me rappelle plus.

— Moi, je me rappelle. On dit : « De M. Untel « à M. Untel : *From Soandso to Soandso*. » Voyons si ça colle. Ah ! mais oui. TO y est déjà. Et RO-doit être FROM. Nous avons donc FROM VR...

— VR pour Virginia Reynolds !

— Possible. FROM VR TO... *To* quoi ? *To* O TRO..

— CONTROL ! s'écria l'espagnol. Le chef des agents s'appelle toujours CONTROL dans James Bond.

— Impeccable. FROM VR TO CONTROL. Tu vois bien que nous progressons. Nous connaissons maintenant la signification de plusieurs autres lettres :

K = F,
R = M,
H = C,
S = N,
Q =L.

Récrivons une fois de plus le texte en interpolant les lettres connues. »

Langelot écrivit alors :

FROM VR TO CONTROL...E F.VE F.RST FO.R M.SS.ONS F.LF.LLE. STOP F.RE ST.RTE. NCONS.. C.O.SL. .S .ES.RE. STOP S..LL ...T F .RT.ER .NSTR CT.ONS OVER.

« Le mot M.SS.ONS doit être missions ! fit Ramon, qui parvenait à peine à contenir son agitation.

— Juste. Cela nous donnerait N = I. Voyons le résultat :

FROM VR TO CONTROL...E FIVE FIRST FO.R MISSIONS F.LFILLE. STOP FIRE...

— Fire ! s'écria Herrera. *Fire,* cela veut dire : le feu, l'incendie. »
Langelot poursuivit avec sang-froid :

ST.RTE. INCONS.IC.O.SL. .S .ESIRE. STOP S..LL...IT F.RT.ER INSTR.CTIONS OVER.

L'Espagnol savait assez de cryptographie et d'anglais pour terminer le déchiffrement lui-même, en appliquant toujours la même méthode. Le texte décrypté se présentait ainsi :

FROM VR TO CONTROL JUNE FIVE FIRST FOUR MISSIONS FULFILLED STOP FIRE STAR-TED INCONSPICUOUSLY AS DESIRED STOP SHALL AWAIT FURTHER INSTRUCTIONS OVER.

« Sommes-nous d'accord sur la traduction ? demanda Langelot. Moi, tu sais, mon anglais, il est un peu rouillé. Je te propose ceci :

VIRGINIA REYNOLDS A AUTORITÉ. CINQ JUIN...

— C'est-à-dire aujourd'hui, coupa Ramon.

— QUATRE PREMIERES MISSIONS REMPLIES STOP INCENDIE DÉCLENCHÉ DISCRÈTEMENT TEL QU'ORDONNE STOP ATTENDS PROCHAINES INSTRUCTIONS STOP ET FIN

— Je ne comprends pas une chose, fit Herrera. Ces quatre incendies – les quatre missions dont elle parle ; selon toute évidence – datent d'une dizaine de jours. Il y a dix jours, pour autant que nous sachions, Mlle Reynolds était encore en Grande-Bretagne. Pourquoi est-ce elle qui rend compte de missions qu'elle n'a pas dû réaliser elle-même ?

— Il se peut, répondit Langelot, que la petite Virginia soit en quelque sorte un inspecteur, venu sur place vérifier les conditions dans lesquelles les sabotages ont eu lieu. Ce que je ne comprends pas moi, c'est premièrement pourquoi les Anglais iraient incendier des maquettes de scieuses dans le pavillon bolivien et, deuxièmement, pourquoi un des services secrets les plus expérimentés du monde

s’amuserait à envoyer des messages aussi faciles à déchiffrer.

— Tu appelles ça facile, toi ? s’étonna l’Espagnol. Qu’allons-nous entreprendre maintenant ? Capturer la Reynolds et la faire parler ? » Langelot secoua la tête. L’affaire lui paraissait plus compliquée qu’elle n’en avait l’air.

« ***Tu progresses ?*** » ***demanda Ramon.***

« Non, non, dit-il. Nous allons lui répondre. »

Ensemble, les deux agents cuisinèrent donc un texte anglais. Ils n'étaient sûrs de leur grammaire ni l'un ni l'autre, mais du moins garantissaient-ils la cryptographie.

« C'est moi qui posterai le message, décida Ramon. J'ai l'impression d'avoir trop peu fait pour la cause commune.

— Ne sois donc pas sot : c'est toi qui as trouvé le brouillon dans la corbeille de Virginia. Sans toi, je n'aurais rien pu faire. »

13

LA soirée se passa sans incident. Langelot retourna à l'exposition française voir son laser qui l'inquiétait beaucoup.

« Que puis-je faire pour le protéger ? Je ne peux pourtant pas passer mes journées et mes nuits à le garder… »

Le grand canon de verre, Langelot le savait fort bien, représentait non seulement un capital énorme, mais surtout l'aboutissement de plusieurs années de recherches au laboratoire Laser-Maser pour lequel il avait conservé de l'amitié, après le bref séjour qu'il y avait fait. L'agent français n'avait pas reçu de formation scientifique approfondie. Néanmoins, d'après les divers catalogues de l'Expo et ce qu'il en avait vu lui-même, il lui semblait que le laser français était la pièce la plus précieuse de toutes les pièces précieuses exposées à l'*Avenir du monde*.

En revenant du pavillon français, Langelot rencontra Edeltraut Wolflocher qui – jupe vert foncé, blouse vert jardin – sortait du pavillon allemand. La grande Allemande, malgré son physique de chanteuse wagnérienne caractérisée, ne manquait pas d'une grâce un peu pesante à laquelle Langelot n'était nullement insensible.

« Bonsoir, Eddie ! la héla-t-il. Vous êtes allée rêver devant la centrifugeuse ? »

Mlle Wolflocher le considéra sans sympathie aucune. Comme elle le dominait de toute la tête, les airs dédaigneux lui étaient faciles.

« Vous avez déjà fait un tour sur l'hydroglisseur ? lui demanda le Français, qui ne se laissait pas démonter pour si peu.

— Non, répondit Edeltraut.

— Alors venez. »

Et il l'entraîna, sans lui demander son avis, vers l'embarcadère de l'hydroglisseur. Ce bâtiment ressemblait extérieurement à une soucoupe volante ; il se déplaçait à une vitesse considérable sur coussin d'air, et constituait l'une des principales attractions de l'Expo.

« Moi, disait Langelot, tout en installant confortablement sa compagne auprès d'une fenêtre, je suis persuadé que les véhicules à coussin d'air, c'est le moyen de transport de l'avenir. Songez donc à l'économie d'espace qu'on réalisera en supprimant toutes les routes ! Vous prenez votre glisseur personnel et dzim ! vous arrivez en ligne droite aux antipodes. Vous n'avez pas froid, Eddie, avec cette fenêtre ouverte ? »

L'Allemande ne résista pas à tant de gentillesse et se dérida un peu. Non, la fenêtre ouverte ne la gênait pas ; elle trouvait délicieuse la brise nocturne qui montait du lac.

Les moteurs vrombirent ; l'eau bouillonna. Les passagères poussaient de petits cris ; les passagers souriaient d'un air niais et légèrement angoissé. Soudain, l'hydroglisseur s'arracha à l'eau et vola en avant, dans une gigantesque gerbe d'écume blanche. A une vitesse qu'aucun véhicule ne peut atteindre au sol, la soucoupe volante dépassa l'exposition, et, bondissante, insaisissable, décrivant au-dessus de l'eau des courbes capricieuses, elle approcha de Genève, dont on découvrit les quais couverts de fleurs, et les innombrables lumières qui se reflétaient dans l'eau noire.

« Oh ! c'est magnifique ! » murmurait de temps en temps Edeltraut, les yeux brillants, en joignant ses grandes mains aux doigts longs et nerveux.

Après Genève, l'hydroglisseur s'approcha de la côte française du lac. Dans la nuit, on aperçut les hauteurs indistinctes du Salève, aux flancs duquel tremblotaient quelques lueurs. Puis, faisant résolument demi-tour, et rebondissant toujours sur son matelas d'air en guise d'amortisseur, l'engin fila de nouveau vers l'exposition aux feux multicolores.

« Oh ! merci ! » dit Edeltraut lorsque Langelot l'aida à sauter sur l'embarcadère qui oscilla légèrement sous le poids de la Walkyrie.

Les jeunes gens rentrèrent au pavillon *Jeunesse* en parlant de

musique. L'Allemande se répandit en monologues dithyrambiques sur la musique de Wagner.

« Dans trente ans je chanterai à Bayreuth ! déclara-t-elle.

— Je serai au premier rang du parterre, troisième fauteuil à gauche à partir du centre », l'assura Langelot.

Ils allaient se séparer bons amis lorsque soudain, serrant la main du Français à l'écraser, Edeltraut lui dit en le regardant de haut en bas :

« *Timeo Gallos et dona ferentes*. »

Puis elle claqua la porte de sa chambre.

Il y avait longtemps que Langelot n'avait pas fait de latin, mais il retint cette phrase par cœur pour en demander la traduction à quelqu'un le lendemain.

Le lendemain, il y eut une nouvelle séance de filatures : sous la direction de M. Duchesne, certains des délégués se transformèrent en gibier, les autres en chasseurs. La mission des premiers était d'échapper à la surveillance des autres, qui ne devaient point les lâcher des yeux. Langelot était parmi les suiveurs, et il devait filer Lina.

« J'ai déjà reçu des missions plus désagréables ! » déclara-t-il.

Ils n'avaient pas plus tôt contourné le pavillon *Jeunesse* que Lina revint sur ses pas.

« Vous et moi, lui dit-elle nous sommes des spécialistes ; alors ce n'est pas la peine de perdre notre temps à jouer aux gendarmes et aux voleurs. Allons donc boire un jus d'orange quelque part. »

Langelot acquiesça. Ils s'installèrent à une terrasse de café.

« Alors, elle est amusante, la grande Wolflocher ? demanda Lina en sirotant son jus de fruits.

— Ma parole, vous m'espionnez positivement, Lina. Je finirai par me sentir flatté.

— Vous auriez tort. C'est purement professionnel. Parlons plutôt de choses sérieuses. Vous avez vu le petit Espagnol ?

— J'ai vu Ramon, oui.

— Vous lui avez probablement parlé de son enregistrement, gribouille comme vous êtes.

— Voyez-vous, Lina, il y a quelque chose de bizarre à propos de cet enregistrement. C'est qu'au moment où vous me dites l'avoir fait, je me trouvais en compagnie de Ramon à l'autre bout de l'Expo. »

Langelot observait Lina. Elle pâlit notablement malgré son teint cuivré.

« Si je comprends bien, vous me traitez de menteuse ?

— Professionnelle.

— De menteuse professionnelle ? Encore mieux !

— Je veux dire que votre profession vous oblige quelquefois à mentir.

— Sans doute avoua-t-elle. Mais à vous, monsieur Pichenet, je vous jure que je ne vous ai pas menti. Sur la tête de ma mère ! »

Ce serment ne produisit pas une impression déterminante sur Langelot. La signora Canova pouvait fort bien être morte depuis longtemps… Néanmoins il en prit note, comme de l'une des innombrables données du problème qui se posait à lui.

Au retour, les suiveurs rendirent compte de leur mission. M. Duchesne les blâma en souriant des erreurs qu'ils avaient commises.

« J'ai fait tout mon possible pour échapper à M. Pichenet, raconta Lina. Je suis entrée dans des pavillons, dans des cafés, j'ai pris le minirail, l'autobus, l'hydroglisseur : je ne suis pas arrivée à le semer.

— Ce bon Pichenet est imbattable ! » s'écria Butch Rodgers.

Il leva la main pour appliquer dans le dos de Langelot une de ses formidables claques d'amitié, mais le Français, prévenu, esquiva le coup. La main de Butch alla donner dans une table de classe aux bords coupants.

« Imbattable, au sens propre, mon cher Rodgers », dit doucement Langelot.

Chaque fois qu'il en avait eu l'occasion, Langelot avait observé Virginia. Elle devait avoir reçu le télégramme depuis la veille au soir,

et pourtant elle paraissait aussi calme qu'à l'ordinaire. Elle devait bien être surprise cependant du texte que les deux compères avaient composé ! Selon toute probabilité, elle avait même reçu deux réponses – la vraie et la fausse – à un seul message qu'elle avait envoyé. Elle aurait dû se montrer inquiète.

Soudain, un doute se fit dans l'esprit de Langelot.

Ramon n'avait pas été enthousiaste pour envoyer cette réponse fictive. Il préconisait, lui, les grands moyens : enlèvement et interrogatoire.

« Quels résultats pratiques attends-tu de cette réponse ? », avait-il demandé.

Langelot, ne sachant trop que lui dire mais se fiant à son intuition, avait répondu :

« On va bien voir. Et puis, c'est drôle, tu ne trouves pas ? »

Finalement, devant les difficultés d'application d'un programme dramatique, l'Espagnol s'était laissé convaincre. Mais peut-être avait-il changé d'avis ? Peut-être n'avait-il pas envoyé le télégramme ?

Pendant la seconde moitié de l'exercice, Langelot devint gibier : son chasseur était Oleg Kabanov.

Tout en faisant de son mieux pour échapper à son suiveur et en pestant contre la chaleur de ce mois de juin, Langelot rencontra, dans l'ombre bienfaisante du pavillon albanais, le Chinois Sou. Toujours dans son uniforme de jeune de bonne volonté, il déambulait dans l'exposition, indifférent en apparence à la température et à la foule.

« Je vous salue, monsieur Pichenet, dit-il.

— Je vous salue, monsieur Sou. Ah ! vous avez bien de la chance que votre gouvernement ne vous ait pas envoyé au comité de sécurité. Vous n'êtes par obligé de faire le zouave par ce temps.

— Nous avons tous nos petits ennuis », répondit Sou d'un air satisfait.

Il s'éloignait déjà lorsque Langelot le rappela.

« Dites donc, Sou, est-ce qu'on fait du latin, en Chine ?

— En Chine, on fait toute sorte de choses, répondit l'Oriental sans se compromettre.

— Est-ce que vous en avez fait, vous ?

— Oh ! moi, fit modestement le Chinois, mes capacités n'ont jamais été dignes de l'éducation que j'ai reçue.

— Vos capacités ou votre éducation, peu importe vous permettent-elles de traduire :

Timeo Gallos et dona ferentes ?

— Certainement. Il s'agit d'une paraphrase d'un vers latin.
— Et cela signifie ?
— Je crains les Français, même quand ils me font des cadeaux. »
Langelot le quitta, inquiet :
« Très forts, ces Chinois, murmurait-il. Très forts… »
L'après-midi s'écoula lentement. Le Français chercha des prétextes pour prendre contact avec l'Anglaise. Une fois, il alla lui demander de l'encre dans sa chambre ; une autre fois, il lui proposa une promenade à la fête foraine ; elle donna l'encre, refusa la promenade. A force de la regarder, Langelot finit par lui trouver l'air soucieux.
Ce qu'il espérait, c'était qu'elle quitterait le bloc résidentiel et le lieu de l'exposition pour aller prendre contact avec ses chefs. Elle devait en effet leur demander des explications, ou du moins leur rendre compte du second message reçu… Alors Langelot la filerait, et obtiendrait peut-être quelque information précieuse, encore qu'il ne sût pas très bien laquelle.
Hélas ! elle ne bougea pas. Et, par sa faute, Langelot passa toute la journée enfermé.
Il était neuf heures du soir lorsqu'on frappa à sa porte.
Etendu sur son lit, il lisait un ouvrage sur Mussolini qu'il avait trouvé dans sa table de nuit.
Il se mit lentement sur son séant, essayant de deviner qui pouvait avoir frappé ces petits coups secs.
« Entrez », dit-il.
La porte s'ouvrit. L'Anglaise, menue et fine comme une porcelaine de Dresde se tenait sur le seuil.

14

« J'ai à vous parler, prononça-t-elle de sa petite voix sèche où perçait à peine une pointe d'accent.

— Entrez donc et asseyez-vous.

— Ne faites pas l'enfant, répondit-elle avec quelque agacement. J'ai à vous parler seul à seul.

— Si vous voulez regarder sous le lit et fouiller le placards… Je vous assure que je ne cache personne. »

Elle haussa les épaules.

« Etes-vous sûr qu'il n'y a pas de micros cachés dans votre chambre ?

— Dans un local fourni par l'Association des jeunes de bonne volonté ? Voyons, Virginia…

— Finissez vos sottises. Où pouvons-nous parler avec la certitude de ne pas être entendus ? »

Langelot réfléchit. En fait il y a très peu d'endroits au monde où l'on puisse être vraiment certain de ne pas être entendu.

« Une nacelle ? suggéra-t-il.

— Très bien. Une nacelle. Allons-y. »

Ils sortirent et prirent à grands pas la direction du Volodrome.

Aux deux bouts opposés de l'Expo – côté scientifique et côté fête foraine – se trouvaient les points de départ de ce qu'on appelait le Volodrome. Il s'agissait simplement d'une sorte de téléphérique individuel qui permettait de traverser l'exposition en ligne droite, dans des nacelles suspendues à un câble, à une vingtaine de mètres du sol.

Virginia et Langelot montèrent dans l'une des nacelles ; un employé referma la portière sur eux, et, parmi d'effroyables grincements, ils s'enlevèrent dans le ciel serein de Genève.

Langelot s'attendait que Virginia allât droit au fait. Il ne se trompait pas ; elle ne le fit pas languir.

« Voici ce que j'ai reçu hier soir », lui dit-elle.

Elle lui tendit un télégramme de quelque cent cinquante mots commençant ainsi :

KILOGRAM WATER TOWER ROUND HEIGHT TOWER SUIT YOU WOULD TURN QUAINT YOU TOO BRASS WATER…

Langelot fit effort sur lui-même pour ne pas montrer de surprise : il ne connaissait pas ce texte.

« Si vous rafraîchissiez un peu mon anglais ? » suggéra-t-il.

La nacelle flottait entre ciel et terre. Toutes les lumières de l'Expo papillotaient sous les deux jeunes gens.

« Justement, dit Virginia. En anglais, cela ne signifie pratiquement rien. Je vous traduis mot à mot :

KILOGRAMME CHATEAU D'EAU ROND HAUTEUR DU CHATEAU D'EAU SUITE VOUS DEVIENDREZ BIZARRE VOUS AUSSI EAU DE CUIVRE…

— C'est du chinois ! s'écria Langelot.

— C'est possible, dit froidement l'Anglaise. Voyez-vous, malgré les disputes passagères qui séparent nos deux pays, je ne peux m'empêcher de ressentir une certaine confiance à l'égard de votre peuple, et à votre égard personnel… »

« Bien sûr, pensa Langelot, elle me prend pour un imbécile. »

« Alors voilà, reprit Virginia. J'ai pensé que nous pourrions peut-être travailler ensemble à décrypter ce texte.

— Pourquoi ne l'envoyez-vous pas à vos chefs ?

— Mes chefs ? Je ne vois pas en quoi les directeurs d'un journal de modes s'intéresseraient à un cryptogramme.

— Ah ! vous y tenez, à être dessinatrice de modes. Bon, bon, très bien. Je comprends d'ailleurs que vous préfériez travailler en franc-

tireur, en ne rendant compte que de vos succès. Et le bon Français naïf dont vous pourriez exploiter les connaissances en cryptographie sans lui donner rien en échange est le très bienvenu. Parfait, parfait. Voyons ce texte.

— Une idée m'est venue, dit Virginia. Les postes refusent souvent de prendre un texte chiffré. On est donc obligé de le déguiser en texte plus ou moins ordinaire si on veut le confier au télégraphe. L'un des moyens le plus souvent employés est de composer un texte – ayant ou non une signification – dont les mots commencent tous par une lettre faisant partie du message à transmettre. Ainsi KILOGRAM signifierait simplement K. Mais je ne vois pas du tout quel sens aurait un message commençant par KWTRHTSYWQYTEW… »

Langelot n'en laissa rien paraître, mais il venait de reconnaître le message qu'il avait lui-même concocté la veille. Ramon l'avait porté à la poste : il s'était probablement heurté à des difficultés administratives, et il avait utilisé le procédé classique que venait d'évoquer Virginia.

A ce moment, la porte de la nacelle s'ouvrit violemment, et la face d'un employé apparut à la portière.

« Terminus, monsieur-dame.

— Ah ! non, dit Langelot. Nous repartons.

— Comment, vous repartez ? »

Le Français lui tendit le prix du parcours.

« Je n'ai pas qualité pour encaisser, répondit le Suisse, très digne.

— Eh bien, n'encaissez pas : gardez pour vous.

— Ce n'est pas régulier. Vous devriez faire la queue.

— Il n'y a pas de queue à cette heure-ci.

— Vous devriez la faire quand même ! »

Langelot montra le brassard qu'il portait.

« Comité de sécurité, ça ne vous dit rien ?

— Ah ! excusez », fit l'employé.

Refusant toujours l'argent que l'étrange passager lui offrait, le Suisse claqua la portière, et la nacelle s'enleva de nouveau dans les étoiles.

« Voyons, disait Langelot. KWTRHTSY… Vraiment, Virginia, vous n'êtes pas parvenue à déchiffrer cela ?

— J'y ai passé ma nuit et mon après-midi, répondit simplement

l'Anglaise. Il faut dire que les cryptogrammes sont à peine mentionnés dans la formation d'une dessinatrice de modes…

— Je vais essayer. Vous savez, au Deuxième Bureau, on n'est sûrement pas aussi fort qu'à M 5, mais enfin, on étudie des choses… »

A la mention de M 5, le principal service secret britannique, l'Anglaise n'avait pas cillé. Cela même était un signe : si elle n'en avait ni fait partie ni entendu parler, elle aurait demandé ce que c'était.

Langelot tira un crayon de sa poche et parut s'absorber dans l'étude du message. Il écrivait des chiffres, griffonnait des lettres…

« Que faites-vous ? lui demanda Mlle Reynolds.

— Virginia, il faut me pardonner : j'ai des méthodes très personnelles de travail, et je n'aime pas qu'on me dérange.

— Ah ! très bien. »

La nacelle était revenue à son point de départ. Ce fut Virginia, cette fois-ci, qui s'expliqua avec le Suisse de service. Le brassard fit de nouveau merveille. Après trois aller et retour – les employés renvoyaient maintenant la nacelle dans les airs sans même demander d'explications – Langelot déposa sur les genoux de Virginia son propre texte reconstitué :

FROM CONTROL TO VR JUNE FIVE AKNOWLEDGE YOUR MESSAGE STOP WELL DONE STOP GO ON TO LIGHT FIRES STOP PROHIBITED TOUGH FRENCH PAVILLON STOP SPANISH ALSO OVER.

Du coin de l'œil, il suivait les réactions de la jeune fille. Elle fronça les sourcils.

« Eh bien ? demanda-t-il.

— C’est du très mauvais anglais », fit-elle.

Il se mordit les lèvres. Il était seul responsable du texte ; Ramon n’avait fait qu’ajouter SPANISH ALSO.

« Ah ! oui, et pourquoi l’Anglais est-il si mauvais ?

— Fautes d’orthographe, gaucheries de style, tours maladroits ! » répondit Virginia.

Elle parlait elle-même un français si parfait que Langelot en fut gêné.

« Fautes ou pas fautes, qu’est-ce que cela veut dire ? questionna-t-il.

— Ça a l’air de vouloir dire ceci :

AUTORITÉ A VR CINQ JUIN ACCUSE RÉCEPTION VOTRE MESSAGE STOP BRAVO STOP CONTINUEZ A ALLUMER DES FEUX STOP INTERDIT DE TOUCHER A PAVILLON FRANÇAIS STOP ESPAGNOL AUSSI STOP ET FIN.

— Est-ce que « feu » et « incendie » ne se disent pas de la même façon en anglais ? insinua Langelot.

— Oui, mais cela ne justifie pas le sens général de ce texte. Enfin, qui aurait bien pu m’envoyer une ineptie pareille ?

— Les directeurs de votre journal de modes, peut-être…

— Ne dites donc pas de sottises.

— Enfin, écoutez, Virginia. Il ne faut pas pousser grand-mère dans les orties. Votre histoire de journal de modes, racontez-la à qui vous voudrez, mais pas à un sergent du Deuxième Bureau. Vous êtes, comme moi, un agent de troisième classe envoyé par Londres pour surveiller discrètement votre pavillon national. »

Virginia regarda Langelot droit dans les yeux. Sous sa peau fine, presque translucide, les muscles se durcirent.

« Quand bien même ce serait vrai, murmura-t-elle, je ne vous l’avouerais jamais.

— Hé, je ne vous en demande pas tant. Raisonnons donc sur une supposition. Admettons que vous êtes un agent britannique. Qui vous empêche de penser que ce message émane de vos chefs ?

— Premièrement, mes chefs écrivent en bon anglais…

— Oh ! en style télégraphique…

— Même en style télégraphique, ils ne font pas de fautes d'orthographe. Deuxièmement, mes chefs ont des moyens de correspondre avec moi sans passer par l'administration des postes. Troisièmement, comme ils ne m'ont jamais demandé d'allumer des incendies ni même des « feux », il n'y a aucune raison pour qu'ils me félicitent de ce que j'ai fait ni qu'ils me demandent de continuer. Quatrièmement, si par hasard j'avais reçu de mes chefs l'ordre de saboter l'Expo, je ne vois nullement pourquoi ils feraient exception pour les pavillons français et espagnol.

— Alors vous feriez peut-être bien de leur demander des explications.

— Vous voulez que je me ridiculise définitivement à leurs yeux ? Non, non, monsieur Pichenet. Pour moi, il est de plus en plus évident que ce télégramme ne constitue autre chose qu'une farce.

— Une farce !

— Oui, monsieur, une farce.

— Oh ! vraiment, vous pensez. Et qui en serait l'auteur ?

— Sans aucun doute, un membre du comité des Sept. La mention des pavillons français et espagnol a pour but de faire porter mes soupçons sur vous et sur ce petit fou de Ramon Herrera. Donc, vous êtes clairement en dehors du coup. Restent ce sympathique Oleg Kabanov et cet horrible Butch Rodgers. Pour moi, je n'hésite guère : il doit s'agir de l'Américain.

— Pourrais-je connaître vos raisons ?

— Des raisons ? J'en ai deux. La première, c'est cet Anglais de cuisine. Il faut être Américain pour oser écrire notre langue aussi mal. La deuxième…

— La deuxième ? » demanda Langelot.

Visiblement, Virginia répugnait à révéler un renseignement qu'elle tenait pour secret et, probablement, important. Elle hésitait à parler.

A ce moment, la nacelle atteignit l'une des deux extrémités du parcours, mais aucun employé ne la poussa sur le chemin du retour. En regardant par la portière, Langelot vit un attroupement au pied de la caisse.

Virginia l'avait vu aussi.

« Il s'est passé quelque chose, dit-elle.

— Si cela s'est déjà passé, nous n'y pouvons plus rien, répondit

Langelot, avec un flegme tout britannique. Vous disiez donc que Butch Rodgers…

— Regardez ! » coupa l'Anglaise, et le Français sentit le renseignement lui échapper.

L'index tendu, Virginia désignait une lueur rougeâtre qui venait de s'élever dans le ciel, surmontée d'un tourbillon de fumée noire.

Langelot ouvrit la portière et sauta au sol. Puis il se retourna pour aider Virginia à descendre. Ensemble, les coudes au corps, ils coururent vers l'attroupement auquel s'étaient joints les employés du Volodrome.

Tout en courant, l'agent essayait de s'orienter. Cette lueur, qui indiquait clairement un incendie, pouvait-elle provenir du pavillon français ? Un instant, il eut un frisson d'angoisse en pensant que oui. Puis il vit qu'il se trompait : le pavillon français se dressait au bord du lac, à deux pas de l'embarcadère de l'hydroglisseur. Au contraire, la lueur provenait de l'intérieur des terres.

Un personnage en short et chemisette vint à la rencontre de Virginia et de Langelot. C'était Sou.

« Connaissez-vous la déplorable nouvelle ? demanda-t-il d'un air presque réjoui.

— Non, mais je sens que nous allons la connaître bientôt, dit Langelot.

— Votre intuition ne vous trompe pas, monsieur le délégué de sécurité », répondit Sou.

Il jeta aux deux jeunes gens un regard ironique, se passa la langue sur les lèvres, et prononça :

« Le feu vient de prendre dans la salle souterraine du pavillon *Jeunesse*. »

DEUXIÈME PARTIE

1

IL était deux heures du matin.

Dans la principale salle d'exposition du pavillon *Jeunesse,* au rez-de-chaussée, se tenaient M. Chevrette, M. Duchesne, un second officier de police, un officier de pompiers, et les sept délégués du comité de sécurité : Langelot et Virginia en uniforme, ainsi qu'Edeltraut ; Lina en chemise de nuit ; Ramon torse nu ; Oleg en costume bleu foncé ; Butch en pyjama.

« Nous avons tous accouru dans la tenue où nous étions, répondit Lina à l'officier de police qui s'étonnait de la disparate des habillements.

— Ami, fit M. Chevrette en s'adressant à l'officier de pompiers, je me plais à reconnaître que vous avez sauvé d'un grave sinistre non seulement cet édifice, non seulement cette organisation, mais, j'oserai l'affirmer, la jeunesse tout entière. Car enfin, sans nous pour l'inspirer, que serait la jeunesse du monde ? Je vous écrirai une lettre de remerciements sur papier à en-tête.

— Merci, monsieur le professeur, répondit l'officier de pompiers, décernant ce titre académique à la barbiche plus qu'au personnage.

— Dois-je comprendre, demanda l'officier de police nouveau venu, personnage volumineux à l'air inquiet, dois-je comprendre qu'il n'y a pas de doute possible sur l'origine de l'incendie ?

— Attention, fit le pompier. J'ai dit qu'il n'y avait pas de doute possible sur le lieu de l'origine, et non pas sur l'origine elle-même.

Entendons-nous. Le feu est parti de la chambre forte. Le tuyau d'aération a fait cheminée. Les flammes ont été aspirées dans la salle circulaire. Il semblerait que la porte donnant sur l'escalier aurait été laissée ouverte, ce qui amplifiait l'effet du tirage. Résultat : tous les papiers déposés dans la salle circulaire ont pris feu, d'où la grande flamme qui a été signalée. Bien entendu, le contenu de la chambre forte a brûlé aussi.

— Nous n'y avions guère que des dossiers dont nous possédons le double à notre siège social parisien, remarqua M. Chevrette. Par une inspiration providentielle, j'avais retiré hier matin notre provision d'argent liquide…

— C'est une chance, répondit le pompier. Mais le point que je voulais faire clairement ressortir, c'est que nous ignorons tout de la cause qui a occasionné l'incendie. Evidemment, si nous faisions une enquête approfondie…

— Désirez-vous une enquête approfondie ? demanda le volumineux officier de police à M. Chevrette.

— Je ne crois pas que ce soit nécessaire répondit le président de l'Association des jeunes de bonne volonté en se drapant dans sa robe de chambre. L'incendie, je suppose, aurait fort bien pu être déclenché par une cigarette jetée par terre ?

— Fort possible, reconnut le pompier.

— Je trouve tout de même, grommela le policier, qu'il y a un peu trop d'incidents de ce genre à cette exposition. Ce n'est pas une exposition d'incendies, que diable ! Et voilà déjà le cinquième en moins de trois semaines.

— Monsieur, lui répondit dignement M. Chevrette, cet incendie-ci est purement intérieur, et je vous serai reconnaissant de bien vouloir le considérer comme tel. Mon cher monsieur Duchesne, auriez-vous la honte de faire entendre mon point de vue à ce représentant de la loi.

— Pour autant qu'un point de vue soit une chose qu'on puisse entendre, je m'y emploierai », promit le bon M. Duchesne.

Sur quoi, les trois personnages étrangers à l'Association se retirèrent. Les Sept demeurèrent seuls avec leur président.

« Allons voir les dégâts », proposa-t-il.

Dans la salle circulaire, tout n'était plus que cendres et que suie. Des marques noires aux murs indiquaient encore le chemin qu'avaient

suivi les tourbillons de fumée. La porte d'acier était ouverte : elle avait été déverrouillée par Butch, qui était arrivé le premier sur place et, au péril de sa vie, s'était jeté dans la salle circulaire pour permettre aux pompiers d'attaquer le feu à son origine. La chambre forte était toute noire elle aussi ; les papiers avaient flambé sur les étagères ; l'extincteur, carbonisée lui-même, avait été arraché du mur et gisait à terre ; une forte odeur de brûlé régnait dans l'air.

« Et voilà ! » dit M. Chevrette.

Soudain il se tourna vers les délégués. Il avait des larmes dans les yeux, des sanglots dans la voix ; sa barbiche frémissait d'un air pathétique.

« Voilà ce que vous avez fait de notre Association, prononça-t-il. J'ai systématiquement minimisé les dégâts aux yeux de la police, mais je vous dois la vérité. Cet incendie nous porte un coup sérieux – encore que nous ayons réellement des doubles de la plupart des dossiers – et cet incendie a été provoqué par l'un d'entre vous. Quelle était la combinaison de la porte ?

— Le nombre pi, répondit Butch.

— Je vous supplie, amis, de me dire la vérité. Avez-vous confié ce chiffre à qui que ce soit ? »

Tout le monde secoua la tête. Quelques « non » énergiques furent prononcés.

« Vous vous condamnez vous-mêmes ! conclut M. Chevrette. L'incendie est parti de la chambre forte ; or, vous étiez les seuls à y avoir accès. L'un d'entre vous est donc capable d'une imprudence – j'espère qu'il ne s'agit que d'une imprudence – tragique. J'implore le responsable de se dénoncer. »

Le petit homme barbichu qui, grâce à sa robe de chambre écarlate et à la gravité des événements, avait retrouvé une espèce de dignité, parcourut du regard les sept visages tournés vers lui. Sept visages de très jeunes gens, aussi innocents que possible.

Le président de l'Association soupira profondément :

« Vous avez tort de ne pas me dire la vérité, murmura-t-il. Rappelez-vous : je peux changer d'avis et confier cette affaire à la police. Si je ne le fais pas pour le moment, c'est pour tenter de sauver l'honneur d'une association dont vous êtes tous des membres récents, mais qui me tient à cœur. Sans doute avez-vous accepté à la légère d'en

devenir membres, sans mesurer la profondeur de l'engagement moral que vous preniez… »

Son regard plein de bonté et d'angoisse passa une fois de plus d'un visage à l'autre.

« L'incendie s'est déclenché vers minuit trente, reprit-il. Où étiez-vous à ce moment, monsieur Kabanov ? »

Le Russe, petit, trapu, engoncé dans son costume bleu, regarda M. Chevrette droit dans les yeux :

« Je me trouvais à Genève. Je me promenais. Je suis rentré par le dernier autobus. Quand je suis arrivé les pompiers étaient déjà ici.

— Mademoiselle Wolflocher ?

— Je lisais dans ma chambre.

— Pourrais-je savoir ce que vous lisiez ?

— Un livre d'un nommé Hansi. C'est anti-allemand. Cela devrait être interdit, ce genre de livres. Surtout à l'Association mondiale des jeunes de bonne volonté. Je me demande bien qui a pu me le fourrer dans ma table de nuit. Si vous me demandez mon avis, je trouve que…

— Amie, vous avez sûrement raison, interrompit M. Chevrette, pensant que les sentiments nationaux de l'Allemande gagneraient à être exprimés à un autre moment. Quelqu'un pourrait-il témoigner de votre présence dans votre chambre ?

— J'en témoigne moi-même, et il me semble que je suis la personne la plus compétente que vous puissiez trouver.

— Très juste. Mademoiselle Reynolds ?

— J'étais au Volodrome avec M. Pichenet.

— Exact, confirma Langelot.

— Ha ! ha ! l'Alliance franco-anglaise, l'Entente cordiale, tout le tremblement, quoi, ironisa Mlle Wolflocher.

— Mademoiselle Canova ?

— Je dormais.

— Monsieur Herrera ?

— Je dormais aussi. Je n'ai pas d'alibi, si c'est cela que vous recherchez. Mais je considère que la parole de Ramon Herrera doit vous suffire. »

L'Espagnol dardait sur l'inoffensif M. Chevrette le regard noir de ses yeux qui ressemblaient à des charbons ardents.

« Certainement, certainement…, balbutia Chevrette. Maintenant,

monsieur Rodgers, pouvez-vous nous raconter votre acte d'héroïsme, qui a probablement sauvé notre merveilleux pavillon ? »

Butch Rodgers se gratta la tête afin de se donner une contenance.

« Si j'ai commis un acte d'héroïsme, dit-il, je m'en excuse. Ce n'était pas du tout mon intention. Je voulais simplement remettre les choses un peu en ordre, quoi, avant l'arrivée des autorités compétentes. J'étais dans ma chambre. Je ne dormais pas : je réfléchissais.

— Tiens, ça lui arrive tout de même, chuchota Virginia à l'oreille de Langelot.

— Si j'avais vu les flammes, j'aurais pu intervenir beaucoup plus tôt. Mais, comme vous savez, le bloc résidentiel n'a pas de fenêtres. Ce n'est que lorsque des cris ont retenti dehors que j'ai couru voir ce qui se passait. Je suis sorti du bloc. Il y avait une petite foule devant le pavillon. Un torrent de fumée sortait d'une fenêtre. Les gens se la montraient, criaient, et ne faisaient rien.

— Alors vous, plein de décision…

— Alors moi, je suis entré dans l'un des pilotis, je suis monté dans la première salle d'exposition, et j'ai vu que la fumée montait par l'escalier qui conduit dans la salle souterraine.

— N'écoutant que votre courage…

— Oh ! ne parlez pas de courage. Je suis simplement allé voir ce qui se passait, quoi. L'escalier était plein de fumée. J'ai bien cru étouffer en descendant, tant je toussais. Lorsque je me suis trouvé dans la salle souterraine, j'ai vu des flammes qui passaient par le tuyau d'aération. Alors je me suis demandé ce que je devais faire puisque je ne pouvais pas rester sur place : si j'ouvrais la porte de la chambre forte, je laissais le passage libre pour l'incendie ; si je ne l'ouvrais pas, les pompiers ne pourraient pas arriver à la source du sinistre. J'ai choisi la première solution. Si j'ai bien fait, tant mieux, mais je n'en suis pas encore tellement sûr…

— Monsieur Rodgers, déclara le président de l'Association à l'Américain tout rouge qui le dominait de la tête, nous vous sommes tous plus reconnaissants que je ne saurais le dire. Tous, sauf un. Que celui-là prenne garde à lui. Je ne crois pas aux imprudences oubliées ni aux crimes impunis. Je vous l'ai dit : je ne veux pas confier cette affaire à la police, pour éviter à l'Association une publicité de mauvais

aloi. Mais j'entends bien trouver le coupable, et lorsque je l'aurai démasqué, je le livrerai aux autorités pour qu'il soit châtié comme il convient… »

La voix du président se brisa. Il acheva difficilement :

« Vous récompensez bien mal, mesdemoiselles et messieurs, l'association qui vous a si généreusement accueillis dans son sein. »

Majestueux dans sa robe écarlate, il remonta vers la sortie.

« Pauvre petit vieux ! » laissa tomber Lina en souriant avec compassion.

2

TOUS les délégués rentrèrent dans leurs chambres. Langelot se déshabilla aussitôt, prit une douche et se mit au lit. L'affaire devenait de plus en plus compliquée.

« Pourquoi, dit-il à voix presque haute, pourquoi quelqu'un a-t-il mis le feu à cette baraque ? Raisonnons. La salle contenait des tracts. La chambre forte, des dossiers de membres. Tout cela me paraît d'un intérêt fort médiocre. Alors pourquoi l'un de mes six collègues a-t-il éprouvé le besoin de jouer les incendiaires ?

« Première conclusion : « six » collègues n'est pas exact : Virginia semble hors du coup. Mais cette conclusion est probablement fantaisiste, car n'importe qui – éventuellement Virginia – aurait pu déposer une bombe incendiaire à retardement dans la chambre forte. En d'autres termes les alibis recherchés par le père Chevrette ne serviraient à rien, même s'il en trouvait. Mais cela peut ne pas sauter aux yeux d'un enquêteur superficiel.

« En revanche, une chose est certaine. Les autres délégués, qui, j'en suis persuadé, sont tous des spécialistes, et moi-même, nous avons passé dans la chambre forte hier matin et nous n'y avons pas constaté la présence de quelque corps que ce soit susceptible de cacher une bombe incendiaire. Autrement dit, l'idée essentielle du père Chevrette doit être retenue : seule une personne ayant accès à la chambre forte aurait pu déclencher, avec ou sans retardement, l'incendie. Or les sept délégués étaient seuls à connaître la combinaison : donc, l'un d'eux est nécessairement coupable. Puissamment raisonné. Lequel ? Ça, c'est

une autre histoire.

« En fait, on pourrait dire que Virginia est la plus suspecte puisque c'est elle qui a cherché à me voir à cette heure : elle désirait peut-être se procurer un alibi. D'autre part… »

A cet instant, le téléphone sonna.

« Tiens, tiens, fit Langelot. A cette heure-ci ? Je me demande bien qui peut m'appeler. »

C'était Virginia.

« Monsieur Pichenet ?

— Lui-même.

— Nous n'avions pas terminé notre conversation de tout à l'heure. Pourriez-vous passer dans ma chambre pour que nous en finissions avec ce sujet ?

— Quand ?

— Le plus tôt sera le mieux.

— J'arrive. »

En vitesse, Langelot se rhabilla et, traversant le palier, alla frapper à la porte de l'Anglaise. Elle lui ouvrit, vêtue d'une robe de chambre japonaise qui accentuait encore ce qu'elle avait de fragile et de menu.

« Bonsoir, dit Langelot. Ou plutôt, bonjour. Vous vouliez me voir ?… »

Virginia mit un doigt sur ses lèvres, puis elle désigna un fauteuil dans lequel Langelot s'assit pendant que la maîtresse des lieux allait chercher une feuille de carton qu'elle lui mit sous le nez et où il lut :

NE PARLEZ PAS A VOIX HAUTE. IL Y A PROBABLEMENT DES MICROS DANS TOUS LES MURS.

Langelot sourit, tira un crayon, et ajouta sur la même feuille de carton la remarque suivante :

IL Y A PEUT-ÊTRE AUSSI DES PÉRISCOPES, DES APPAREILS PHOTO ET DES CAMERAS DE TÉLÉVISION.

Virginia lut ce message, sourcils froncés. Elle emprunta le crayon de Langelot et écrivit :

1. MOINS PROBABLE CAR PLUS CHER.
2. D'AILLEURS C'EST PRÉVU.
3. MAINTENANT TAISEZ-VOUS.

« C'est ce que je fais depuis dix minutes ! » protesta Langelot.

L'Anglaise haussa les épaules et apporta à Langelot une chemise fermée qu'elle lui fit signe de n'ouvrir qu'à moitié pour que le contenu en échappât à d'éventuelles caméras.

La chemise contenait un morceau de buvard vert sur lequel quelqu'un avait séché une lettre et qui en portait l'empreinte, très distincte. Une feuille de papier blanc transparent avait servi à reproduire à l'endroit le texte qui figurait à l'envers sur le buvard.

WONT BE SUSPECTED OF ANY PARTICIPATION WHATSOEVER. SILLY ENGLISH-WOMAN GOOD ENOUGH FOR THAT. HOPE TO HAVE EVERYTHING COMPLETED VERY SOON. IN ANY CASE…

« C'est tout ce que j'ai pu relever de lisible, chuchota Virginia. Visiblement, il venait de remplir son stylo : c'est pourquoi cette page s'est si bien imprimée. Personne ne pourrait déchiffrer les taches qui se trouvent à l'autre extrémité du buvard.

— Traduisez ! » demanda Langelot sur le même ton.

Virginia traduisit :

NE SERAI SOUPÇONNÉ D'AUCUNE COMPLICITÉ QUELLE QU'ELLE SOIT. CETTE SOTTE D'ANGLAISE EST BONNE POUR

CELA. ESPÈRE QUE TOUT SERA TERMINÉ TRÈS BIENTOT. DANS TOUS LES CAS…

« Où avez-vous trouvé cela ?

— Sur le secrétaire de Butch Rodgers. J'étais entrée dans sa chambre pour la fouiller et j'ai relevé ceci. J'ai remplacé sa feuille de buvard par une autre feuille, presque aussi sale que celle-ci, pour qu'il ne s'aperçoive de rien. »

Langelot se leva.

« Pour une dessinatrice de modes, Virginia, vous ne vous débrouillez pas mal du tout », remarqua-t-il.

Après avoir souhaité bonne nuit à la jeune fille, il regagna sa chambre. Tous les renseignements qu'il accumulait commençaient à tourbillonner dans sa tête au lieu de s'y organiser.

Il venait de s'être déshabillé quand le téléphone sonna une fois de plus.

3

« PICHENET ?

— Qu'y a-t-il pour votre service ?

— Ici Ramon. Je voulais te demander ce que tu penses d'une chose.

— Laquelle ?

— Un peu avant minuit, comme j'avais un mal de tête, j'ai voulu prendre une aspirine.

— Ah ! Ramon, tu as eu tort : il ne faut jamais se droguer.

— Ce n'est pas là-dessus que je veux ton avis. Comme je n'avais pas d'aspirine moi-même, je suis allé en demander à Butch.

— Et alors ?

— Il n'était pas dans sa chambre. Finalement, c'est Mlle Wolflocher qui m'en a donné. Mais, n'est-ce pas étrange que Butch déclare qu'il était dans sa chambre quand il n'y était pas, et qu'il pousse même le raffinement jusqu'à arriver sur les lieux de l'incendie en pyjama ?

— Je reconnais que c'est très étrange. Il vaudrait probablement la peine de surveiller l'Américain d'un peu plus près. »

C'est à quoi Langelot s'employa dès le lendemain matin.

Lorsque les délégués se réunirent dans la salle de conférences à neuf heures, pour entendre la causerie de M. Duchesne sur les empreintes digitales ils se jetèrent des regards encore bien plus méfiants que par le passé. La preuve était faite : l'un d'eux était un saboteur. Comme, en outre, ils se doutaient bien que tous leurs camarades étaient des agents secrets de leurs gouvernements respectifs, l'atmosphère se chargeait de plus en plus d'électricité.

M. Duchesne ne dit pas un mot concernant les événements de la veille. La police avait décidé de faire droit à la demande de M. Chevrette et de ne pas ébruiter l'incendie qui avait eu lieu dans le pavillon de l'association. La presse même le mentionnait à peine et le minimisait.

En regardant ses collègues, Langelot pensait :

« Si cette aventure avait lieu dans un roman policier, ce n'aurait pas été l'un d'entre eux qui serait coupable, mais probablement M. Chevrette lui-même. Des micros auraient été dissimulés dans la salle souterraine, qui lui auraient permis d'entendre la combinaison que nous avions choisie et il serait allé mettre le feu dans la chambre forte. Mais dans la vie, ces choses-là n'arrivent pas. M. Chevrette a une réputation internationale d'intégrité. Même en lui inventant des motifs pour mettre le feu à son propre pavillon, il demeure impensable qu'il l'ait fait. »

Et Langelot observait les visages de ses six camarades : Butch rougeaud et toujours aussi naïf ; Edeltraut, presque menaçante ; Oleg, tassé sur lui-même, considérant le monde d'un air de désapprobation déclarée ; et puis ceux qui s'étaient, jusque-là, montrés les alliés de Langelot : Virginia, fine, distante, insaisissable ; Lina, soupçonneuse ; Ramon, hautain.

Pour la première fois, les Sept allèrent déjeuner ensemble comme s'ils répugnaient à se quitter. A table, la conversation ne s'engageait guère ; lorsque quelqu'un avait quelque chose à dire, il le disait généralement à Langelot. On expédia le dessert et l'on rentra dans le bloc résidentiel. Les portes claquèrent ; chacun s'enferma dans sa chambre, avec son conditionneur d'air et ses soupçons.

En stricte logique, Langelot devait maintenant s'attacher aux pas de Butch Rodgers, puisque des renseignements provenant de deux sources différentes et sans complicité possible (Ramon et Virginia) le rendaient suspect. Cependant, comme la chambre de Butch se trouvait du même côté du hall que celle de Langelot, il était très difficile au Français d'observer les allées et venues de l'Américain. L'agent du S.N.I.F. recourut donc au stratagème suivant.

Profitant de la sieste, il se glissa jusqu'à la porte de Butch, à la base de laquelle il fixa une punaise à quoi était attaché un fil de nylon transparent. Il fit ensuite courir ce fil au ras du sol, en le dissimulant le

long du bord de la moquette, et l'introduisit dans sa propre chambre en le faisant passer sous la porte. Il enroula l'extrémité du fil autour d'une boule de papier qu'il posa sur le sol à un endroit où il pouvait facilement la voir, à côté de la corbeille à papier placée près du secrétaire : ainsi d'éventuels visiteurs ne seraient pas surpris de la voir traîner sur le sol.

Une heure passa, puis une autre : Langelot regardait toujours la boule. Lorsque l'Américain ouvrirait sa porte pour sortir dans le hall, la boule, tirée par le fil, se déplacerait nécessairement.

A six heures et demie, Langelot entendit Lina sortir, probablement pour aller dîner. Puis ce fut au tour d'autres délégués, qu'il ne put identifier. Butch ne bougeait toujours pas, ni, apparemment, Virginia.

« Eh bien, tant pis, je me passerai de dîner, moi aussi », pensa Langelot, à neuf heures du soir.

Il avait claqué sa porte pour faire accroire à l'Américain qu'il était sorti, mais sans résultat. Deux fois, à pas de loup il était allé vérifier que son fil n'avait pas été coupé. Enfin, fatigué par une veille qui paraissait aussi inutile qu'elle était longue, il s'endormit.

Mais les agents secrets ont le sommeil léger. Un froissement à peine perceptible pour une oreille non exercée éveilla Langelot, et, comme c'est le propre des hommes dont le métier est dangereux par nature, le Français retrouva immédiatement toute la lucidité de ses cinq sens, et pourtant il demeura quelques secondes les yeux fermés, afin de ne pas trahir le changement qui venait de se passer en lui.

Quand il les rouvrit, il vit que la boule de papier avait changé de place.

C'était le bruit qu'elle avait fait en glissant sur la moquette qui l'avait éveillé.

Il se mit aussitôt sur son séant, posa les pieds par terre et regarda l'heure. Onze heures… Butch Rodgers avait attendu onze heures du soir pour sortir de sa chambre.

Langelot gagna la porte, l'entrouvrit, jeta un coup d'œil dans le hall, et vit la tête blonde de Butch disparaître dans l'escalier. L'agent secret allait le suivre lorsqu'un léger bruit l'en empêcha. Une porte placée du même côté que la sienne venait de s'ouvrir. Virginia Reynolds parut dans le hall. En chandail et pantalon noirs, elle avait l'air d'une souris d'hôtel. Des chaussures de basket lui permettaient de

se déplacer sans le moindre bruit. Elle descendit à la suite de l'Américain.

« Complicité ou filature ? » se demanda Langelot.

Il donna dix secondes à l'Anglaise pour descendre l'escalier et se préparait à sortir à son tour lorsqu'un troisième larron se montra. Il s'était coiffé d'un chapeau à larges bords, sans doute dans l'espoir de se rendre méconnaissable. En fait, ce chapeau ne faisait que souligner tout ce qu'il y avait d'espagnol dans les traits pâles et énergiques de son visage : le troisième larron n'était autre que Ramon Herrera.

« C'est fini, cette fois ? » murmura Langelot.

Il attendit vingt secondes qui lui parurent interminables. Comme personne ne se montrait plus, il passa dans le hall et marcha silencieusement jusqu'à l'escalier. Sur la plus haute marche, il se retourna brusquement et vit se refermer avec précipitation la porte d'Oleg Kabanov.

« Tant pis, je suis repéré. Je n'ai plus qu'à continuer. Snif snif ! »

Langelot descendit l'escalier quatre à quatre et sortit du bloc cylindrique. Un instant, il se tint dans l'ombre du perron, pour voir dans quelle direction étaient partis les délégués qu'il prétendait filer.

La nuit était chaude et sombre. Les réverbères se dressaient au milieu de flaques de lumière violette. Une vague rumeur montait de l'exposition. Le lac miroitait entre les arbres. Le chapeau de Ramon Herrera se déplaçant de buisson en buisson, se dirigeait apparemment vers le Volodrome.

« Suivons le chapeau », se dit Langelot.

En débouchant sur une ligne droite, il constata que les quatre délégués formaient un véritable cortège, dont les divers éléments se déplaçaient à une quarantaine de mètres les uns des autres. En tête, marchait Butch Rodgers, rendu facilement reconnaissable par ses cheveux d'un blond roux qui étincelaient sous les réverbères ; Virginia Reynolds, presque invisible entre les ombres et judicieusement coiffée d'un foulard foncé, le suivait ; Ramon, chapeauté avec éloquence, suivait Virginia, et Langelot fermait la marche.

La fermait-il vraiment ? Il se retourna pour s'assurer qu'il n'y avait pas d'autre suiveur. Puis, rassuré, il reprit la filature.

Au Volodrome, Butch prit une nacelle en direction de la fête foraine, et chacun des trois limiers en fit autant.

Après quelques minutes d'attente, la nacelle de Langelot s'éleva dans les airs. Il avait laissé passer deux personnes devant lui, pour ne pas être repéré par celles qu'il suivait. Les grondements de la fête foraine montèrent à sa rencontre. Langelot se rappela son cours du S.N.I.F. : « Une fête foraine disposant de plusieurs issues est un endroit idéal pour semer des poursuivants… »

« C'est à croire, pensa-t-il, que Butch et moi, nous avons étudié dans les mêmes manuels. »

Lorsqu'il débarqua de la nacelle, il eut quelque peine à repérer Ramon, à cause de la foule qui se déplaçait dans toutes les directions. Heureusement le grand chapeau fit son office, et Langelot, sifflotant un petit air, reprit sa filature. Il n'était pas bien certain de faire quelque chose d'utile : Butch avait peut-être simplement envie d'un tour de manège, mais l'agent secret était habitué aux missions exigeant beaucoup de patience et nécessitant un certain nombre d'échecs pour une seule réussite finale. Si, par hasard, l'hostilité des trois personnages était jouée, et que Butch, Virginia et Ramon se fussent donné rendez-vous dans un endroit écarté pour y tramer de sombres desseins, cela valait tout de même le déplacement.

« Pourvu qu'ils ne se soient pas perdus les uns les autres s'ils se filent comme ils ont l'air de le faire ! » se dit Langelot.

Il fut bientôt amené à exclure deux des hypothèses qu'il avait formulées plus tôt. Non, Butch n'avait pas eu envie d'un tour de manège puisqu'il passait devant toutes les attractions sans s'y arrêter. Non, il n'avait pas donné rendez-vous à ses suiveurs puisqu'il essayait de les semer par tous les moyens classiques, contournant des stands, revenant sur ses pas, pénétrant dans des établissements à plusieurs sorties s'engageant dans une ruelle à droite, se dissimulant derrière un kiosque, repartant à gauche, etc.

Dans une foule, les distances sont nécessairement beaucoup plus petites qu'en terrain découvert, si bien que Langelot aperçut plusieurs fois la chevelure flamboyante de l'Américain qui dominait la foule et put admirer son éblouissante technique. Cette technique, du reste, ne lui servit à rien, puisque Virginia et Ramon, parfaitement rompus à l'art de la filature, ne le laissèrent jamais leur échapper.

Au bout d'une heure de ce jeu, il devint clair pour Langelot que Butch se savait suivi et essayait d'échapper à cette surveillance.

« Que va-t-il faire maintenant ? » se demanda le Français.

4

IL ne se le demanda pas longtemps. Ramon venait de se placer dans une file d'attente devant une attraction appelée la Fosse du Cygne. Il s'agissait de montagnes russes formées de rails suspendus au-dessus du lac et sur lesquels couraient des petits véhicules découverts portant des noms d'étoiles et dans lesquels deux personnes prenaient normalement place.

Langelot vit que Butch était l'un des premiers dans la queue, suivi de peu par Virginia. Soudain, cédant son tour, l'Américain se retourna, et fit des signes d'amitié à l'Anglaise qui parut décontenancée. Ils échangèrent quelques phrases, le temps de se retrouver tous les deux en tête de la file. Alors Butch prit deux tickets, et grimpa dans le véhicule nommé Aldébaran, suivi de Virginia visiblement maussade.

Avec un long grincement métallique, l'Aldébaran s'élança sur les rails, suivi de la Grande Ourse, où avaient pris place un couple de vieux Suisses très solennels, et de la Polaire, que couronnait le chapeau de Ramon Herrera.

« Oui, eh bien, moi, je les attends à la sortie. Ça me fait peur ces machins-là », dit Langelot.

Le tour durait trois minutes. En plusieurs endroits, l'agent secret vit apparaître l'Aldébaran, qui était d'une couleur argentée facile à reconnaître. A cette heure tardive, il y avait du reste peu d'amateurs pour la Fosse du Cygne : six ou sept véhicules au plus tournaient en même temps.

Lorsque enfin l'Aldébaran s'arrêta de nouveau devant la passerelle

d'accès, Butch Rodgers seul en descendit. Virginia avait disparu.

Comme il était impossible aux véhicules de s'arrêter en pleine course, une seule explication se présenta à l'esprit de Langelot : Butch, profitant d'un virage particulièrement brusque, avait poussé la petite Anglaise dans le lac.

Une colère noire s'empara du Français. Que devait, que pouvait-il faire ?... Déjà Ramon descendait de la Polaire. Langelot, sortant de l'ombre, le retint au passage.

« Ramon ?

— Pichenet ? Que fais-tu là ?

— Je t'expliquerai plus tard. Sommes-nous toujours alliés ?

— Ne m'insulte pas, je te prie, répondit le chapeau avec arrogance. Je t'ai donné ma parole : cela doit te suffire.

— Bon. Alors ne lâche pas Butch d'une semelle.

— Mais je suivais l'Anglaise...

— Fais ce que je te dis. Tu ne le regretteras pas.

— Bien », dit Ramon après un instant d'hésitation.

Il s'éloignait déjà quand Langelot le rappela.

« Es-tu armé ?

— J'ai un poignard.

— N'hésite pas à t'en servir : Butch est dangereux. »

Sur quoi, Langelot, contournant la Fosse du Cygne, longea le quai au pas de course et trouva une échelle de fer qui descendait jusqu'au niveau de l'eau. Il la prit. Parvenu en bas, il scruta l'ombre du regard. Les montagnes russes étaient construites sur des pilotis qui plongeaient dans le lac. Ces pilotis étaient reliés entre eux par des poutres horizontales ; l'une d'elles se trouvait à deux mètres de l'échelle à laquelle s'accrochait Langelot...

Il sauta, atterrit sur la poutre, glissa, se rattrapa au pilotis. Pas à pas, il avança sur la poutre, contournant les pilotis qu'il rencontrait sur son chemin. Au-dessus de sa tête, les grincements des véhicules se mêlaient aux rires hystériques des passagères qui croyaient verser à chaque instant.

Langelot ne marchait pas depuis trente secondes quand il vit que, dans l'ombre, quelqu'un venait à sa rencontre. Il s'adossa à l'un des piliers, essayant de se confondre avec lui, et attendit.

5

« C'EST vous, Virginia ? Etes-vous blessée ? s'écria-t-il dès qu'il eut reconnu la personne à qui il tendait son embuscade.

— Oui, c'est moi. Non, je ne suis pas blessée. Trempée seulement. Ce n'est pas désagréable : il faisait très chaud.

— Voulez-vous dire que vous avez sauté exprès dans le lac ? »

Virginia se tenait debout, tremblante de la tête aux pieds. L'eau qui dégoulinait de ses vêtements tombait dans le lac en clapotant.

« Non, dit-elle, en serrant les dents. Je n'ai pas sauté exprès.

— Butch ?

— Oui. Je n'ai jamais apprécié l'humour américain. »

Langelot aida l'Anglaise à regagner le quai.

« Courez maintenant jusqu'à la station de taxis la plus proche, faites-vous conduire au pavillon, et ne parlez à personne. Tenez, voici la clef de ma chambre. Il y a une flasque de rhum dans ma petite valise : je vous conseille d'en boire un verre pour ne pas prendre froid.

— Et Butch ?

— L'Entente cordiale, qu'est-ce que vous en faites ? Ma chère, vous n'êtes pas en état de vous attaquer à Butch. Courez. »

Les coudes au corps, Virginia partit en direction de la station de taxis, tandis que Langelot se perdait de nouveau dans la fête foraine, avec la décision bien arrêtée de retrouver Butch et Ramon.

En conséquence, il alla se poster dans un carrefour où tout le cortège était déjà passé six fois au cours de la soirée : visiblement, ce carrefour était familier à Butch et il était probable qu'il y repasserait

encore. Au centre se dressait une colonne Morris portant des indications sur les divers emplacements et horaires intéressant le public. « Exposition ouverte de 9 heures à 21 heures. Fête foraine de 14 heures à 2 heures. Théâtre de verdure, au bord du lac, spectacles quotidiens à 21 heures. Hydroglisseur : départs toutes les demi-heures de 10 heures à minuit. Labyrinthe, ouvert aux mêmes heures que la fête foraine. Ballon dirigeable… »

Soudain Langelot suspendit sa lecture. Le labyrinthe, bien sûr !

Il y courut.

Si Butch n'avait pas hésité à jeter Virginia dans le lac il était donc bien décidé à se débarrasser de ses poursuivants. Beaucoup plus grand, plus fort, plus lourd, peut-être mieux armé que Ramon, quel endroit plus calme pouvait-il trouver que le labyrinthe – que peu de gens fréquentaient la nuit – pour s'y débarrasser du petit Espagnol ?

Mesurant son souffle, Langelot arriva à l'entrée du labyrinthe. Un gardien somnolait derrière son guichet.

« Monsieur, lui demanda le Français, avez-vous vu entrer un très grand jeune homme blond roux suivi d'un petit jeune homme brun coiffé d'un chapeau à larges bords ?

— Oh ! certainement, monsieur, répondit poliment le gardien. Ils étaient faciles à remarquer, ces deux-là. Désirez-vous un billet ? »

Langelot répondit par la négative. Il alla se placer dans l'ombre d'un arbre, à quelque distance du labyrinthe, et recommença à faire ce que font pendant des heures, des jours, des mois, tous les agents secrets réels – sinon ceux qu'on trouve dans les livres : il attendit.

Sa formation S.N.I.F., dans ce cas, avait triomphé de ses réflexes naturels : il aurait préféré courir au secours de Ramon ; mais il savait qu'il avait peu de chances de sauver l'Espagnol : il en avait quelques-unes, au contraire, de dépister l'Américain.

L'Américain parut au bout de dix minutes, un sourire de satisfaction sur ses grosses lèvres. Avant de s'engager sur la place qui s'étendait devant le labyrinthe, il regarda plusieurs fois autour de lui pour s'assurer qu'il n'était pas suivi. Puis il traversa cette place à grandes enjambées. A bonne distance, Langelot lui emboîta le pas.

De nouveau, Butch Rodgers s'enfonça dans la foule qui se massait encore devant les stands de tir, les manèges et les loteries décorées de noms appartenant à la science-fiction ; de nouveau le chasseur dut se

rapprocher de son gibier, pour ne pas le laisser enfuir.

Deux fois, Rodgers utilisa les techniques classiques dont il s'était déjà servi au début de la soirée. Puis, comme s'il en avait soudain assez, il pénétra sous une vaste tente peinturlurée de monstres effrayants et portant en guise d'enseigne les mots : *En chenillette sur la planète Mars*.

Langelot reconnut sans difficulté le genre d'attraction : il s'agissait d'une sorte de train fantôme au goût du jour. Selon toute probabilité, l'intérieur de la tente était plongé dans les ténèbres.

Jusqu'à présent, Butch Rodgers n'avait fait usage que de deux attractions, chaque fois pour régler son compte à l'un de ses suiveurs. Etait-il prudent, dans ces conditions, de donner dans le piège qu'il tendait apparemment au troisième d'entre eux ?

Langelot hésita un instant. S'il entrait, il risquait un accident. S'il n'entrait pas, Butch trouverait peut-être un moyen de lui échapper en sortant par un autre côté de la tente. Il entra donc, mais ce fut avec la gorge légèrement serrée : pensant que cette mission ne présenterait pas de dangers, son chef, le capitaine Montferrand, lui avait recommandé de ne pas prendre d'arme, et il allait donc se trouver avec ses mains nues face à l'énorme Américain.

6

« SUR la planète Mars », les véhicules étaient également montés sur rail et conçus pour transporter des couples. Mais le parcours se passait entièrement au niveau du sol, et les épouvantes agréables annoncées par le forain étaient du genre psychologique plutôt que physique.

Langelot se carra solidement sur son siège. Il prit la précaution de frapper le tranchant de ses mains plusieurs fois contre le rebord du véhicule pour s'assurer qu'il était en pleine possession de tout ce que lui avaient appris ses maîtres ès arts martiaux. Puis il se laissa emporter dans l'obscurité par sa chenillette martienne.

Un rugissement terrible l'accueillit, suivi d'un gémissement déchirant.

Soudain il reçut une gifle. Il eut peine à contrôler son réflexe de défense et de riposte : la gifle lui avait été administrée par une lanière de plastique suspendue à hauteur de son visage.

Les gémissements ne cessaient pas. A quelques centimètres de lui, se dressa un monstre aux écailles vertes vomissant un torrent de flammes.

En soi, c'était ridicule, et pourtant Langelot commençait à juger à leur véritable valeur les qualités professionnelles de l'Américain. Ce à quoi le Français se trouvait soumis était la meilleure des mises en condition ; en d'autres termes, dans quelques instants, il ne serait plus maître de ses réflexes : alors Butch interviendrait. En outre, le vacarme « martien » qui régnait sous la tente étoufferait tous les cris

du Français s'il essayait d'appeler à l'aide.

« Décidément, j'aurais mieux fait de rester dehors », pensa-t-il.

Dans une lumière verte, apparut un paysage lunaire, au milieu duquel se tordait un gigantesque serpent.

Un coup de tonnerre se fit entendre. Il y eut un instant de silence et d'obscurité totale.

Puis, sinistrement éclairé par le bas, un dinosaure vint balancer sa tête au-dessus de celle de Langelot, qui, raidi, attendait la suite des événements.

Une poigne vigoureuse l'avait saisi par l'épaule.

Son véhicule, par lequel il se laissait emporter, s'arrêta brusquement, si bien que Langelot fut presque projeté hors du siège. Une inscription phosphorescente apparut dans le noir : « Danger – attaque de Martiens ».

Des projecteurs hallucinants montrèrent alors un groupe de petits hommes verts, à têtes de chrysanthème, brandissant des armes étranges, qui se précipitaient à l'assaut de la chenillette.

Langelot savait bien qu'il s'agissait d'une illusion. Néanmoins il ne pouvait détacher son regard de la bande menaçante qui courait sus à lui. Instinctivement, il regretta une fois de plus de n'être pas armé.

Aussi soudainement qu'il s'était arrêté, le véhicule repartit. Mais Langelot, lui, ne repartit pas. Une poigne vigoureuse l'avait saisi par l'épaule et soulevé hors de la chenillette. L'instant d'après, il retomba au sol. Judoka accompli, il roula dans la poussière sans se faire mal.

La voix de Butch Rodgers prononça :

« Viens par ici, petit Français, qu'on s'explique un peu. »

Cette fois, Langelot se sentit empoigné au collet, soulevé de terre et secoué comme un prunier avec une vigueur telle qu'il en regretta la solidité de sa chemise.

« Alors on s'amuse à me pister, hein ? On attache des petites cordes de nylon à ma porte, hein ? On me soupçonne d'être un saboteur, hein ? » tonnait Butch.

Langelot avait beau agiter les jambes, il ne parvenait pas à toucher le sol avec les pieds. L'Américain secouait toujours ; alors Langelot tira sa chemise de son pantalon et, serrant les dents pour les empêcher de s'entrechoquer, commença à la déboutonner. Torse nu, il glissa par terre.

Avec un grognement de colère, Butch rejeta la chemise vide au loin.

Un véhicule transportant un couple enlacé parut, étrangement éclairé par un projecteur violet. Sur un écran, se montrèrent de nouveau les petits Martiens verts. La haute et pesante silhouette de Butch apparut en pleine lumière et l'expression de son visage était si féroce que la jeune femme assise dans la chenillette poussa un cri de terreur.

Langelot, cependant, avec la précision du combattant entraîné, en profita pour porter un coup de pied à l'estomac de son adversaire, qui

encaissa en faisant simplement :

« Han ! »

Langelot retomba en garde. L'obscurité régnait de nouveau. Haletant, Butch bondit en avant, et passa à quelques centimètres du Français qui s'esquiva. Des éclairs multicolores zébrèrent le noir : les deux garçons s'aperçurent un instant : Butch pourpre, Langelot indigo. Butch fonça en avant comme un taureau furieux. Langelot se déroba, bondit de côté, revint, et plaça un nouveau coup de pied à l'estomac.

« Han ! » fit Rodgers.

Mais il ne paraissait pas s'en porter plus mal. Le Français comprit que sa seule chance de victoire consistait à utiliser à son avantage la supériorité évidente de son adversaire : le poids. Pour un judoka expérimenté, cela ne présente guère de problème lorsqu'il a affaire à un profane, mais l'Américain était visiblement aussi bien entraîné que le Français : les projecteurs intermittents le montraient placé dans une position de garde intermédiaire entre le karaté et la boxe parfaitement au point. Il avançait en sautillant et en agitant ses poings gigantesques : si jamais l'un de ces poings atteignait le petit Langelot ne fût-ce qu'une fois, la partie était perdue pour lui.

L'agent du S.N.I.F., à la faveur d'un éclair orange, regarda autour de lui, et vit que le dinosaure qui l'avait menacé plus tôt consistait en une tête de papier mâché posée sur une pyramide faite de tringles de métal. Si cette pyramide était fixée au sol, l'avantage serait mince, mais si elle reposait simplement sur sa base, on pouvait peut-être l'utiliser…

Les gros poings de Rodgers voltigeaient en l'air. Langelot ne les évitait qu'en sautant de côté et d'autre. De temps en temps, il atteignait l'un d'eux d'un coup de pied bien placé, mais la longueur des bras de l'Américain empêchait le Français de tenter la moindre manœuvre offensive. Dans l'obscurité intermittente, seul le souffle puissant de Butch renseignait Langelot sur les mouvements de son adversaire.

Pas à pas, bond par bond, le snifien reculait vers le dinosaure de métal. Pas à pas, bond par bond, l'agent américain l'acculait dans ce coin d'où il ne pourrait plus s'enfuir.

Soudain, calculant sa distance, Langelot feinta du pied droit vers le bras gauche de Butch, retomba en garde, et lança son pied gauche dans le genou droit de son ennemi. Puis il rompit précipitamment, escomptant que l'effet de douleur serait suffisant pour faire perdre sa lucidité au gros Rodgers.

Un grondement de rage qui couvrit presque les coups de tonnerre martiens lui montra qu'il avait visé juste et atteint la rotule au point le plus douloureux. La réaction ne se fit pas attendre : l'Américain chargea.

« Pourvu qu'il n'y ait ni éclairs ni coups de projecteur ! » pensa Langelot, qui commençait à se fatiguer.

En même temps, il se laissa tomber à quatre pattes.

Butch n'eut pas le temps de s'arrêter : il s'attendait si peu à cette chute que son pied accrocha le corps de Langelot. Entraîné par son énorme poids, il alla donner de la tête contre le dinosaure de métal qu'il déséquilibra. Avec un grand bruit, le monstre roula au sol. Rodgers aussi, causant à peine moins de fracas.

Une chenillette se montra. Aussitôt un projecteur de cinéma entra en action et les Martiens défilèrent sur l'écran. Dans la lumière que l'écran réfléchissait, Langelot, qui s'était aussitôt relevé, vit Butch à terre, un bras pris dans les montants de la pyramide. L'Américain avait la bouche ouverte. Il rugissait.

Le Français allait lui porter à la gorge un hatémi qui aurait sans doute été définitif. Au dernier moment, le bras déjà levé, le tranchant

de la main tourné vers la pomme d'Adam du gros Butch, il s'arrêta : il s'était aperçu que le front du vaincu se couvrait de sang, à l'endroit où l'arcade sourcilière avait frappé le dinosaure de métal.

Langelot ne nourrissait aucun sentiment de sympathie pour celui qui avait tenté de tuer Virginia, peut-être réussi à tuer Ramon. Mais frapper un blessé était aussi odieux qu'inutile. Il s'agenouilla donc auprès de Butch pour le fouiller d'abord, lui porter secours ensuite.

Butch cependant avait cessé de rugir. D'une voix calme, où transparaissait même quelque humour, il se mit à parler. Langelot n'y retrouva plus rien du ton niais que l'Américain prenait d'ordinaire.

« Ça va, tu as gagné, petit Français, disait Rodgers. J'ai dû me fendre un peu le crâne et j'ai un bras cassé. Dans un instant tu vas me fouiller et tu sauras tout. Alors écoute-moi pendant qu'il n'est pas trop tard. Après tout, même si nos gouvernements ont des difficultés, nos deux peuples ont toujours été amis, pas vrai ? Depuis deux cents ans. Je suis un officier des services secrets américains. Mission : enquête sur les petits sabotages de la quinzaine passée ; accessoirement, protection de notre pavillon. Je suis arrivé à certains résultats que j'aurais bien voulu exploiter moi-même, mais, dans l'état où tu m'as mis, il est peu probable que j'y arrive. Je te demande de le faire pour moi.

— Tu ne me soupçonnes plus d'être le saboteur ?

— Moi ? Je ne t'ai jamais soupçonné d'être le saboteur. Je sais qui est le saboteur. Laisse-moi parler. Dès mon arrivée, j'ai eu des soupçons sur le Russe. Tu comprends, ces gens-là ont avantage à créer la méfiance de façon à poser des problèmes intérieurs. Tout ce qui va mal dans le monde leur profite. Voilà le motif. Maintenant, le Kabanov, je l'ai filé tant que j'ai pu, et il s'est conduit de façon plus que bizarre. Deux fois il est allé à la poste de Genève et il a déposé des messages pour la boîte postale 817.

— Tu es sûr du numéro ?

— Oui. Tu trouveras des photos au téléobjectif dans mon portefeuille… Hier soir… ç'a été bien autre chose. Il est allé à Genève dans un café. Il y a attendu un homme qui n'en finissait pas d'arriver. Enfin, l'homme est venu : cent kilos au moins, manières de manœuvre, chapeau de feutre. Ils ont marchandé quelque chose. Tu as les photos aussi, dans le portefeuille. Finalement Kabanov lui a donné de l'argent,

et l'homme lui a rendu une enveloppe en échange. Ensuite Kabanov est rentré dans un taxi. Je le suivais dans un autre. J'ai à peine eu le temps de me mettre en pyjama quand l'incendie a éclaté. »

L'explication donnée par Rodgers était logique : s'il avait passé la soirée à filer un agent adverse, il préférait que l'on crût qu'il n'était pas sorti de sa chambre.

« Que veux-tu que je fasse ? demanda Langelot.

— Je n'en sais rien. Mes idées commencent à devenir confuses. Prends tout ce que j'ai sur moi, pour que les médecins ne découvrent pas qui je suis. Envoie-moi une ambulance. Et puis débrouille-toi avec Kabanov. Si tu as le moyen de le faire enlever et interroger, ce serait une solution. Sinon, ne le lâche pas d'une semelle. A toi de jouer, quoi. »

L'officier américain parlait de plus en plus difficilement. Des silences coupaient ses phrases. Il faisait un effort héroïque pour demeurer conscient aussi longtemps que possible.

« Une chose encore fit Langelot. Que veut dire la phrase « Ne serai soupçonné d'aucune complicité. « L'Anglaise est assez bonne pour cela » que tu as écrite ?

— J'ai écrit ça, moi ?

— Tu l'as écrit et séché avec ton buvard. »

Un sourire ironique passa sur les lèvres blêmes de l'officier américain.

« Dis donc, le Français, murmura-t-il, nous ne sommes peut-être pas aussi forts que vous pour les services secrets, mais tout de même, il ne faudrait pas nous sous-estimer. Si j'avais écrit une idiotie pareille, tu crois que je l'aurais séchée avec un buvard que vous avez tous dû photographier une douzaine de fois ? »

Un nouvel éclair illumina la face de Butch qui avait perdu toute sa stupidité enfantine : c'était maintenant le visage d'un homme jeune, aux traits épais et volontaires, et l'expression de la souffrance se peignait dessus.

« Qu'as-tu fait de Ramon ? demanda durement Langelot.

— Je l'ai promené dans le labyrinthe jusqu'à ce qu'il se soit perdu. Tu vois, j'avais fait une ascension en ballon dirigeable au-dessus du labyrinthe, je l'avais photographié, et j'en avais appris par cœur les détours pour ce genre d'occasion.

— Tu n'as pas attaqué Ramon Herrera ?

— Tu veux rire. Il doit encore être en train de chercher la sortie.

— Et Virginia ?

— Ah ! l'Anglaise, je lui ai fait prendre un bain. Je lui avais demandé au préalable si elle savait nager.

— Pourquoi l'as-tu attaquée ? Pourquoi m'as-tu attaqué, moi ?

— Parce que… – la voix de l'Américain s'interrompait de plus en plus souvent – parce que vous commenciez à m'ennuyer, tous. Si je voulais continuer à filer Kabanov, je ne pouvais tout de même pas traîner derrière moi toute une procession ! Je voulais vous donner une bonne leçon… Vous apprendre… vous apprendre à ne pas marcher sur mes plates-bandes…

— Mais alors…

— Français, coupa Butch, n'oublie pas de me fouiller. Maintenant, je regrette, mais je crois… je crois que je vais perdre connaiss… »

Il perdit connaissance, en effet.

Langelot, aux sons du tonnerre martien et à la lumière des projecteurs qui s'allumaient et s'éteignaient, le fouilla méthodiquement, transvasant dans ses propres poches ce qu'il trouvait dans celles de Butch, en particulier un pistolet 7,65 dont l'Américain n'avait pas fait usage, ce qui laissait à penser que sa version des événements était vraie.

Puis, ayant retrouvé sa chemise, sautant dans une chenillette vide qui passait et ne prêtant plus la moindre attention aux divers monstres qui se levèrent encore sur son passage, le Français acheva sa visite de la planète Mars.

En sortant, il dit à la caissière :

« Madame, il y a un client qui s'est trouvé mal. Il est tombé de la chenillette. Il est près du dinosaure. Appelez de l'aide, vite. »

Puis il se mêla à la foule qui s'écoulait vers les sorties de la fête foraine. Il était deux heures moins dix.

7

DANS le minirail qu'il avait pris pour rentrer, Langelot fit l'inventaire du contenu des poches de Butch. Pistolet, couteau, mouchoir, menue monnaie, portefeuille. Il fit ensuite l'inventaire du portefeuille. Une centaine de francs suisses. Des papiers d'identité, un permis de conduire au nom de Butch Rodgers. Une carte d'officier américain au nom du lieutenant Barry Row. Un jeu de photos que Langelot examina attentivement.

Le pavillon américain… Le pavillon bolivien… Le pavillon siamois… Une main tenant une enveloppe sur laquelle on pouvait lire « B.P. 817 »… Un café à l'enseigne de *La Chesa*… Une enveloppe posée sur un comptoir et portant elle aussi l'inscription « B.P. 817 »… Vue aérienne d'un labyrinthe… Trois lichés représentant Oleg Kabanov attablé dans une brasserie à côté d'un homme au physique de tueur, portant chapeau. Sur l'un des trois clichés, les deux complices échangeaient un paquet d'argent contre un pli fermé.

Langelot remit le tout dans le portefeuille et regarda par la fenêtre du minirail. Les lumières de l'Expo s'étaient éteintes ; celles de la fête foraine s'éteignaient. Le lac ressemblait à une surface de marbre noir, à peine constellée de quelques feux. A quelque distance du rivage, Langelot reconnut un bouillonnement argenté : celui de l'hydroglisseur. Au loin, une vague brume colorée flottait au-dessus de Genève.

« Et maintenant, que vais-je faire ? » se demanda le snifien.

Sans trop savoir pourquoi, il avait le sentiment d'une urgence. Les

événements des derniers jours ne pouvaient s'expliquer que s'ils étaient les avant-coureurs d'un autre événement, plus dramatique, et qu'il fallait prévenir à tout prix, quel qu'il fût.

Songeur, Langelot descendit du minirail et regagna le bloc résidentiel. Il monta l'escalier, entra dans sa chambre, dissimula les photos et la carte militaire de l'Américain en les glissant dans le manche creux d'un blaireau dont il n'avait guère l'occasion de se servir car sa barbe ne faisait encore que de timides et rares apparitions. Puis il ressortit, alla crocheter la serrure de la chambre de Butch et fouilla cette chambre de fond en comble. Il y trouva un appareil photographique muni d'un téléobjectif, ce qui authentifiait en quelque sorte les photos de Kabanov, deux chargeurs de rechange pour le 7,65, un poste émetteur-récepteur à grande puissance, le tout caché dans le corps d'un appareil de radio à transistors. Cela fait, il s'assit sur le lit et réfléchit.

Au bout de quelques instants, il se leva, fit jouer la culasse du 7,65 de façon à glisser une balle dans le canon, remit le pistolet dans sa poche, et alla frapper à la porte de Kabanov.

A première vue, le Russe lui était plutôt sympathique, mais Butch avait raison de dire que tous les problèmes diplomatiques du monde occidental profitaient à l'Union Soviétique : Oleg Kabanov était donc le seul des sept délégués à avoir un motif évident pour essayer de semer le trouble dans l'exposition. Une franche explication où la prudence ne serait pas oubliée s'imposait, puisque le temps pressait.

A travers la porte, Oleg demanda :

« Qui est là ?

— Pichenet », répondit Langelot.

Quelques secondes s'écoulèrent, puis la porte s'ouvrit. Oleg, en pyjama marron foncé, se montra :

« Entre. »

Il venait sans doute de se réveiller, à en juger par ses traits bouffis ; mais ses yeux étaient parfaitement éveillés. Il se déplaçait avec une souplesse un peu lourde. Malgré sa petite taille, il avait l'air d'un fauve redoutable.

« Assieds-toi », dit-il à Langelot.

Le tutoiement lui était venu naturellement.

Langelot regarda le fauteuil que son hôte lui avançait, un fauteuil

très profond, d'où il devait être impossible de se lever avec quelque promptitude. Secouant la tête, le Français préféra se percher sur le montant du lit. Le Russe sourit.

« Ecoute-moi bien, Oleg, dit Langelot. Comme gars, ta figure me plaît plutôt, mais il y a des choses curieuses dans ton comportement. J'aimerais bien que tu les expliques. Sinon il va falloir que je réagisse brutalement. Je n'ai pas envie de te froisser, mais enfin je te demanderai de te tenir au milieu de la chambre, debout, et, si tu as une arme sur toi, de ne pas essayer de t'en servir. »

En parlant, Langelot avait lui-même glissé la main dans sa poche et refermé les doigts sur la crosse du 7,65.

« Je comprends, dit lentement Kabanov. Notre métier a ses exigences. »

Aussitôt, l'étrange camaraderie des agents secrets s'établit entre les deux garçons : ils servaient deux pays différents, mais leurs méthodes de combat se ressemblaient ; ils connaissaient les mêmes dangers, la même solitude ; ils pouvaient se comprendre et s'estimer.

« Bien, fit Langelot. Maintenant nous pouvons parler. Tu as porté deux fois des plis à la boîte postale 817 à Genève. Tu as versé une somme considérable à un personnage dont j'ai déjà envoyé la photo à mes patrons. En échange, ce personnage t'a remis un pli. Tu vois que je sais beaucoup de choses. Veux-tu compléter ? »

Le jeune Russe réfléchissait. Il essayait d'enregistrer tout ce que le Français lui avait dit, et d'en tirer des conclusions.

« Bien joué, fit-il enfin. On m'avait prévenu que les services secrets français étaient parmi les meilleurs du monde. Il y a vingt-cinq ans, tes parents et les miens se battaient contre un ennemi commun. Les ennemis communs, c'est encore beaucoup plus précieux que les amis communs. La politique change, mais les hommes demeurent les mêmes. J'aurais préféré remplir cette mission tout seul, mais s'il faut que j'embarque quelqu'un avec moi, il vaut mieux que ce soit toi qu'un autre. En fait, les intérêts de ton pays et ceux du mien sont les mêmes, comme nos gouvernants ont l'air de vouloir le comprendre… »

Il avait pris sa décision, et pourtant, comme tout agent de renseignements, il répugnait encore à livrer une information à un rival. Enfin :

« Une agence a pris contact avec moi, dit-il. Après quelques

pourparlers par correspondance, j'ai rencontré un représentant de cette agence qui m'a remis une pièce du plus haut intérêt. Cette pièce, la voici. »

Il se pencha pour prendre un porte-documents posé sur le secrétaire.

« Attention, le prévint Langelot. Pas de fantaisies déplacées, hein ? »

Le Russe sourit.

« Ce serait de bonne guerre, prononça-t-il, mais je n'ai pas la moindre intention de te faire aucun mal. Pour te rassurer je vais prendre ce pli de la main gauche. »

Il ramona le porte-documents, y fouilla, en tira un livre de chimie, en décolla deux pages d'un coup d'ongle et fit apparaître une photo qu'il tendit ensuite à Langelot, qui la regarda sans pour autant cesser d'observer Oleg.

La photo montrait Edeltraut Wolflocher tenant dans les mains un objet oblong qui portait des lettres et des chiffres.

« Bombe incendiaire allemande du modèle courant », commenta sèchement Kabanov.

Langelot prit la photo entre deux doigts.

« Qu'en déduis-tu ? demanda-t-il.

— Les Allemands ont tout avantage à créer des dissensions entre l'Est et l'Ouest, expliqua le Russe. Ils ont peur que nous ne signions enfin un traité perpétuant l'existence des deux Allemagnes… » Langelot inclina la tête. Ce que disait Oleg n'était pas absurde. Mais, en examinant la photographie, l'agent du S.N.I.F. y avait remarqué un détail pour le moins curieux : Edeltraut Wolflocher se tenait dans une chambre d'hôtel qui paraissait parfaitement impersonnelle, à un détail près : à droite, posée sur un meuble, on voyait la photo d'une petite fille. Et cette petite fille était l'une des sœurs du soi-disant Auguste Pichenet.

8

QUE pouvait signifier cette singularité ? Pourquoi la chanteuse wagnérienne brandissait-elle une bombe incendiaire au-dessus du portrait d'une petite Pichenet ? Langelot n'eut guère le temps de se le demander. Quelqu'un frappait à la porte.

D'un regard le Russe demanda la permission d'aller ouvrir. Langelot fit oui de la tête. Ce fut Edeltraut elle-même qui passa la tête par l'entrebâillement. Les deux garçons ne laissèrent rien paraître de leur surprise. L'Allemande paraissait surexcitée.

« Je réveille tout le monde, dit-elle. Vous connaissez la nouvelle ? »

Soudain elle aperçut Langelot.

« Vous êtes là, vous aussi ? demanda-t-elle avec étonnement.

— Oui, sauf erreur grossière de ma part », répondit Langelot.

Elle haussa les épaules :

« Votre pavillon est en train de brûler : soyez content.

— Quoi ? !

— Un incendie s'est déclaré au pavillon français.

— Comment le savez-vous ? »

Edeltraut eut un instant d'hésitation.

« Je n'arrivais pas à dormir, dit-elle. Je suis sortie me promener. J'ai vu les flammes. »

Langelot fit un effort pour maîtriser son angoisse :

« Mon laser, pensait-il, mon laser. »

Oleg promenait d'Edeltraut à Langelot un regard légèrement amusé.

« Merci, Oleg, dit le Français. Tu m'as traité en ami. Je te revaudrai ça un jour. »

Les deux garçons se serrèrent la main sous l'œil soupçonneux de la grande Allemande.

« Moi, dit Langelot, en affectant le calme, les incendies, ça m'amuse toujours. »

Lentement, très lentement, il sortit de la chambre et descendit l'escalier. Sur le perron, il prit subitement ses jambes à son cou et, en l'absence de moyen de locomotion plus perfectionné, fila au pas de course vers le pavillon français. S'il avait eu le moindre doute sur la direction à prendre, un grand flamboiement rouge qui palpitait dans le ciel, l'aurait renseigné.

« Pourvu, pensa-t-il, pourvu qu'ils aient eu le temps de sauver le laser. »

Le souffle court, malgré son entraînement du S.N.I.F., les tempes battantes, Langelot arriva en vue du pavillon français.

Bâti au bord même du lac, il était censé représenter le Grand Trianon, c'est-à-dire qu'il était constitué de deux corps principaux réunis par une colonnade de marbre rose. Toute l'aile droite – celle qui contenait le laser – était en flammes. Des voitures de pompiers déversaient sur l'incendie des trombes d'eau ; d'autres pompiers arrivaient parmi le ululement hystérique des sirènes et les craquements qui provenaient du pavillon. Etant donné l'heure avancée, peu de curieux observaient la scène. Langelot identifia plusieurs hommes qui devaient faire partie du personnel du pavillon ; il y avait aussi quelques personnages officiels et quelques journalistes, dont les silhouettes noires se découpaient sur le fond rouge de l'incendie.

Jamais Langelot n'avait vu des flammes aussi hautes ; jamais il n'avait entendu aussi fort leur vrombissement caractéristique. Il restait là, les bras ballants, ne sachant que faire pour aider les pompiers suisses à sauver le matériel de son pays.

Enfin, il se fraya un passage vers un monsieur imposant, en robe de chambre et chapeau, qui paraissait être le directeur du pavillon.

« Monsieur, le laser a-t-il été… ? »

Le monsieur considéra Langelot sans le voir. Puis il secoua douloureusement la tête.

« Le laser est perdu, fit-il. Et probablement aussi le gardien armé qui se trouvait dans la salle. »

Langelot sentit son cœur se dérober dans sa poitrine. Il ne lui était pas encore arrivé de manquer aussi lamentablement une mission. Il regarda les tourbillons de flammes qui jaillissaient par le toit de l'aile droite, les tourbillons de fumée qui montaient dans le ciel, les fantastiques reflets que le sinistre jetait dans le lac, et se détourna enfin d'un spectacle qui le blessait au plus profond de lui-même.

A pas lents, il reprit le chemin du bloc résidentiel.

Il revit l'époque, si proche par le temps mais qui lui semblait déjà si lointaine, où il avait accepté de devenir agent secret. Il repensa à tous les espoirs qui s'étaient alors éveillés en lui. Mener une vie pleine d'aventures et de dangers, au service de son pays, quoi de plus beau ?

« Quoi de plus beau en effet, se dit-il maintenant avec amertume, si l'on en est capable. Mais moi, je ne sais même pas garder un malheureux laser ! »

Langelot était injuste. A plusieurs reprises, il avait prouvé les capacités naturelles dont il disposait pour satisfaire aux exigences de

l'étrange métier qu'il avait choisi. Dans toutes les professions, les hommes les plus brillants connaissent des échecs, et il n'en va pas autrement des agents secrets. Mais Langelot était jeune : cette tache sur sa carrière jusque-là immaculée l'humiliait profondément.

A vrai dire, elle ne l'humilia pas longtemps. Il venait à peine de rentrer dans sa chambre qu'il s'apostropha lui-même non sans violence :

« Mon petit, tu me déçois. On croirait presque que tu as des nerfs ou quelque chose d'aussi déshonorant. Le laser français a brûlé ? C'est une perte irréparable ? C'est un échec personnel pour toi ? Bon, d'accord, c'est entendu. Tu ne vas pas tout de même passer ta vie à te désoler pour cela.

« La mission, c'était de préserver le laser. Mais si tu arrives à découvrir le méchant imbécile qui l'a saboté, ce ne sera tout de même pas si mal que cela. Primo, le méchant imbécile mérite un mauvais quart d'heure ; secundo, il faut le mettre hors d'état de nuire à la France une autre fois.

« Ah ! bien sûr, il n'est pas très agréable de penser à la tête que fera le capitaine Montferrand, demain matin, en apprenant qu'il n'y a plus de laser, et que son agent sur place s'est montré inepte et inapte. Il n'est pas agréable de penser aux remarques que s'attirera Snif en personne de la part du Premier ministre : « C'est pourtant à vous, Snif, « que la sécurité de ce laser avait été confiée... » Mais tout cela, je n'y puis plus rien. Concentrons notre attention sur les points où je peux encore quelque chose. »

Langelot passa sous sa douche. Il était si absorbé qu'il y passa plus d'une demi-heure. Lorsqu'il en ressortit, une idée nouvelle avait germé dans sa tête.

« Est-ce que je vais me coucher ou passer la nuit à réfléchir ? » se demanda-t-il.

Tout compte fait, il décida de se coucher.

« Quand on dort, le cerveau travaille sans qu'on s'en aperçoive. Donc, double profit. »

Il s'étendit, encore troublé, encore anxieux, mais avec l'espoir de tirer au clair l'affaire qui lui avait été confiée et de racheter au moins, par le châtiment des coupables, la perte de l'objet inestimable sur lequel il devait veiller.

9

LORSQU'IL s'éveilla, il était dix heures du matin.

« Trop tard pour aller à la conférence de M. Duchesne ! »

Ce fut sa première pensée.

D'ailleurs, la conférence de M. Duchesne l'intéressait fort peu. Ce qu'il souhaitait, c'était réfléchir. Il recourut de nouveau à la douche, et, au bout d'une vingtaine de minutes, en sortit, sans avoir trouvé la réponse du problème qui l'obsédait, mais en voyant du moins très clairement l'ensemble des questions qui constituaient ce problème, plus complexe sans doute qu'il n'en avait l'air.

Tout en se brossant allègrement les dents, et en essayant de ne pas trop penser au laser, Langelot se fit une liste de ces questions :

« 1° Pourquoi Edeltraut a-t-elle réveillé tout le monde quand elle a appris qu'il y avait un incendie au pavillon français ?

« 2° Pourquoi était-elle dehors à une heure pareille ?

« 3° Pourquoi M. Chevrette a-t-il confié au Comité des Sept la garde d'une chambre forte dans laquelle il n'y avait rien de précieux ?

« 4° Pourquoi le saboteur a-t-il mis le feu dans la chambre forte ?

« 5° Pourquoi les pavillons de Bolivie, d'Albanie, de Siam, de la Côte-d'Ebène ont-ils été incendiés ?

« 6° Pourquoi ont-ils été si peu touchés alors que le pavillon français a perdu une aile entière dans l'incendie d'hier ?

« 7° Pourquoi le gardien du pavillon français n'a-t-il pas pu empêcher cet incendie ?

« 8° Pourquoi Lina Canova a-t-elle menti sur l'heure où elle a réalisé l'enregistrement mettant en cause Ramon Herrera ?

« 9° Pourquoi Virginia Reynolds a-t-elle laissé traîner dans sa corbeille un message aussi compromettant ?

« 10° Pourquoi Lina Canova est-elle allée se laver les mains dans un café sans emporter son sac, alors que ce sac contenait un détonateur ?

« 11° Pourquoi Edeltraut Wolflocher lisait-elle Hansi ?

« 12° Qui est le titulaire de la boîte 817 à la poste de Genève ?

« 13° Pourquoi la photo d'une de mes fausses sœurs figure-t-elle sur un cliché représentant Edeltraut tenant dans ses mains une bombe incendiaire ?

« 14° Pourquoi n'ai-je pas encore reçu du S.N.I.F. l'identification du détonateur et du titulaire de la boîte 817 que j'avais pourtant demandée il y a trois jours ?

« 15° Est-il juste de penser que l'agence X ne m'a pas relancé parce qu'elle a découvert un acheteur plus docile en la personne d'Oleg Kabanov ?

« 16° Pourquoi le message trouvé dans la corbeille de Virginia – ou prétendu trouvé dans la corbeille de Virginia – était-il si facile à déchiffrer ?

« 17° Pourquoi Virginia a-t-elle affirmé avoir trouvé, sur le buvard de Butch, un texte que Butch n'a certainement pas écrit ?

« 18° Pourquoi le gouvernement chinois n'a-t-il pas envoyé de délégué au Comité des Sept alors qu'il y avait été invité ?

« 19° J'ai appris à l'école du S.N.I.F. cet axiome du contre-espionnage : « Dans toute affaire, si habile, expérimenté et savant que soit l'adversaire, il commet toujours au moins une faute dont on peut tirer parti. Cette faute apparaît quelquefois comme un manque de précaution, mais plus souvent il s'agit d'un excès de précaution qui se détache sur la trame générale de l'affaire comme un fil blanc sur un tissu noir. » Si cet axiome est vrai, quelle faute a commise mon adversaire actuel ?

« 20°... »

Langelot aimait les chiffres ronds et il aurait voulu trouver vingt questions à se poser. Mais la vingtième lui manquait.

« Curieux, pensa-t-il, il me semble bien pourtant que j'ai remarqué hier soir quelque chose de bizarre, sans vraiment en être conscient sur le moment. Une incohérence, une incongruité, je ne sais plus. Si

seulement je pouvais me rappeler… »

Le téléphone sonna à ce moment.

« Monsieur Pichenet, le président et M. Gros-homme voudraient vous voir immédiatement, dit la secrétaire de M. Chevrette. J'espère que je ne vous ai pas réveillé, ajouta-t-elle malicieusement.

— Qui est M. Groshomme ?

— Le policier qui est déjà venu hier. M. Duchesne est là aussi. »

Langelot monta au sommet du pavillon *Jeunesse*. Dans la salle de conférences aux murs de Plexiglas, cinq délégués sur sept étaient déjà réunis. L'Américain manquait. M. Chevrette, qui avait repris sa chemisette et son short verts, paraissait fort préoccupé. Sa secrétaire prenait des notes. M. Duchesne souriait paternellement à la cantonade. M. Gros-homme, le bien nommé, marchait de long en large, les mains derrière le dos.

« Asseyez-vous, fit-il sèchement à Langelot. Et Rodgers, on ne l'a toujours pas trouvé ? demanda-t-il à la secrétaire.

— Non, monsieur le commissaire, répondit-elle.

— Eh bien, tant pis ! fit le policier en donnant un grand coup de poing sur la table. Nous nous passerons de lui. Mesdemoiselles, messieurs, j'ai des choses désagréables à vous dire. Cette nuit, le pavillon français a flambé à moitié. Un instrument unique au monde a été détruit. Un gardien a péri dans l'incendie, les mesures de sécurité prises dans ce pavillon étaient telles que l'hypothèse de l'accident est exclue. Il s'agit d'un sabotage. D'ailleurs plusieurs témoins ont déclaré qu'ils avaient entendu des explosions précéder l'incendie proprement dit.

« M. Chevrette ici présent m'a, de son côté, et par l'intermédiaire de M. Duchesne, avoué ses inquiétudes concernant l'incendie qui a eu lieu ici même, et dont l'un de vous, m'a-t-il déclaré, est l'auteur.

« Il est difficile de ne pas mettre en rapport les deux incendies. Il convient peut-être d'y joindre les quatre autres sinistres qui ont éclaté il y a quinze jours. Et enfin tout permet de supposer que la disparition de votre camarade américain n'est pas sans relation avec tous ces regrettables événements, soit qu'il ait fui pour quelque raison, soit qu'il ait été assassiné par le criminel pour tel ou tel motif facile à imaginer.

« Mesdemoiselles, messieurs, je vous ai déjà questionnés

individuellement. De ces interrogatoires il ressort qu'aucun d'entre vous n'a un alibi pour l'heure des deux sinistres. Il ressort aussi que vous avez tous, les uns sur les autres, des soupçons assez précis. J'irai même jusqu'à vous dire que j'ai reçu des dénonciations formelles concernant certains d'entre vous.

« En conséquence, je vous signale que vous serez dès à présent soumis à une surveillance policière. Vous êtes libres de vous déplacer comme il vous convient, mais ne vous étonnez pas si vous êtes suivis.

« Enfin, j'adresse un appel solennel à ceux d'entre vous qui sont innocents, mais qui pourraient détenir des informations permettant d'appréhender le coupable : ces informations, ne les gardez pas pour vous.

— Et moi, ajouta M. Chevrette, j'adresse un appel encore plus solennel au coupable lui-même : la justice est plus clémente envers les criminels qui se dénoncent. A bon entendeur, salut.

— Vous pouvez disposer, dit M. Groshomme. Sauf vous », précisa-t-il en désignant Langelot.

Les délégués sortirent, jetant des regards surpris à leur camarade Pichenet, qui, de son côté, se demandait ce qui allait suivre. Il avait constaté avec soulagement la présence de Virginia et de Ramon, sains et saufs tous les deux, et qui lui avaient souri amicalement.

« ***Monsieur Pichenet, je n'ai pas l'intention de vous traiter comme les individus qui viennent de sortir.*** »

« Monsieur Pichenet, fit Groshomme lorsque les cinq délégués eurent quitté la salle, je n'ai pas l'intention de vous traiter comme les individus qui viennent de sortir. Je les soupçonne fort de faire partie des services de renseignements de leurs pays, mais ils l'ont tous nié avec la dernière énergie. Vous êtes le seul qui ayez agi honnêtement avec nous en révélant votre qualité à M. Duchesne dès le premier jour. En outre, comme c'est le pavillon français qui a le plus souffert des activités de l'incendiaire, je me propose de vous associer à mon enquête.

— Je vous remercie beaucoup, répondit l'agent secret.

— Possédez-vous quelques informations susceptibles de nous éclairer ?

— Rien encore de bien précis, monsieur le commissaire. Sauf sur un point. Le délégué américain doit se trouver dans un hôpital de la ville. Il a eu un accident hier, à la fête foraine.

— Un accident… accidentel ? »

Langelot répondit par un signe d'ignorance.

« Nous allons immédiatement faire le nécessaire pour le retrouver, dit M. Groshomme. Je vois bien que vous possédez des renseignements que vous ne tenez pas à mettre à notre disposition : votre métier veut cela. Rappelez-vous toutefois que nous sommes ici pour vous aider, et n'hésitez pas à faire appel à nous le cas échéant. Avez-vous au moins des soupçons que vous pourriez nous confier ? »

Langelot sourit. Il était reconnaissant au policier de ses offres de collaboration, mais il voyait que l'autre cherchait surtout à lui arracher des renseignements.

« Dès que je croirai savoir quelque chose de positif, je prendrai contact avec vous, monsieur le commissaire.

— Très bien. De mon côté, je vais vous ouvrir mes dossiers. C'est-à-dire que, pour vous donner l'exemple de la franchise, je vous révélerai le résultat de mes interrogatoires. Des dénonciations plus ou moins formelles ont été exprimées contre MM. Herrera et Rodgers ; contre Mlles Reynolds et Wolflocher. Mlle Reynolds a accusé M. Rodgers d'avoir attenté à sa vie. Aucun soupçon n'a été exprimé concernant Mlle Canova et M. Kabanov.

— Pourrai-je savoir de qui provenaient les dénonciations ?

— Je ne crois pas que ce soit très utile pour le moment, monsieur Pichenet, répondit le policier. Quand vous aurez décidé de nous faire part des renseignements que vous possédez vous-même, nous pourrons peut-être procéder à un échange.

— Ah ! très bien, fit l'agent secret.

— Toutefois, je veux bien vous donner encore une petite information gratis. Vous-même, monsieur Pichenet, vous avez été dénoncé comme incendiaire avec la dernière énergie. Des preuves décisives auraient été recueillies contre vous. Naturellement, je pense qu'il s'agit d'une erreur ou d'une calomnie, car je ne vois pas quel avantage un agent du Deuxième Bureau français aurait à brûler son propre pavillon. »

Langelot se leva. Il demanda en souriant :

« Cette dénonciation restera anonyme, comme les autres, je suppose ?

— Jusqu'à nouvel ordre », répondit Groshomme.

Langelot salua et sortit. La tête lui tournait. Il croyait avoir deviné qui était l'incendiaire.

10

IL rentra dans sa chambre et essaya de mettre ses idées en ordre. Oui, maintenant il pouvait répondre à toutes les questions qu'il s'était posées : aux dix-neuf premières et même à la vingtième. Il se rappelait quel point lui avait paru inexplicable la nuit passée, et il en connaissait à présent l'explication. Il ne restait plus que quelques détails à vérifier. Il prit le minirail et se rendit au pavillon chinois. Sou se promenait entre deux paravents laqués. Il sourit à Langelot dès qu'il l'eut aperçu.

« Je vous présente mes respects, monsieur le délégué au comité de sécurité, prononça-t-il, avec un pétillement particulier dans les yeux.

— Je vous présente mes devoirs, monsieur le délégué à rien du tout, répondit Langelot.

— Je viens de me promener dans l'exposition et j'ai vu l'état du pavillon français. Il est dommage que des objets d'une telle valeur aient été si inconsidérément détruits, dit Sou, souriant aux anges.

— C'est vrai, dit le Français en s'asseyant sur un banc, et en invitant le Chinois à s'asseoir près de lui. Sou, je suis venu pour vous demander un renseignement.

— Vous me faites beaucoup d'honneur, monsieur Pichenet. Je serais ravi d'obliger un représentant du pays qui a été l'un des premiers à reconnaître le mien. Mais je doute que cela soit en mon pouvoir.

— Je n'en doute pas, moi. Dites-moi simplement ceci : pourquoi votre pays a-t-il refusé d'envoyer un délégué au comité de sécurité ? »

L'Oriental médita longuement. Langelot le laissa faire. Enfin Sou

prononça, très lentement :

« Comme je vous l'ai dit, j'aimerais vous obliger. Néanmoins, il m'est difficile de vous apprendre ce que je ne sais pas et interdit de vous enseigner ce que je sais. Mon pays a des raisons précises pour tout ce qu'il fait. Mon pays se méfie beaucoup des indiscrets. Mon pays aime bien que les communications de ses représentants demeurent confidentielles.

— Les communications téléphoniques par exemple ?

— Par exemple.

— Combien de temps s'est-il passé entre le moment où M. Chevrette a demandé un délégué à la Chine et celui où la Chine a refusé ?

— Il s'est passé trois jours, si je ne me trompe.

— Vous étiez déjà ici ?

— Oui.

— Et vous faisiez déjà partie de l'Association des jeunes de bonne volonté ?

— J'appartiens à l'Association depuis deux ans.

— Vous aviez donc accès au pavillon *Jeunesse ?*

— Oui.

— Même aux bureaux ? Même à la chambre forte peut-être ?

— Non, pas à la chambre forte.

— Enfin, vous circulez librement dans le pavillon ?

— Assez librement.

— Vous y avez circulé beaucoup pendant ces trois jours ?

— J'y ai circulé un peu pendant ces trois jours.

— Résultat : votre pays a refusé d'envoyer un délégué au comité de sécurité.

— Mon pays a refusé d'envoyer un délégué au comité de sécurité, oui.

— Sou, connaissez-vous l'électronique ?

— Mon savoir est petit comparé aux domaines immenses ouverts à la connaissance humaine.

— Votre savoir concerne-t-il, entre mille autres choses, les centraux téléphoniques ?

— Les centraux téléphoniques sont des instruments complexes.

— Est-il possible de brancher un ou plusieurs appareils enregistreurs sur un central téléphonique sans que le centraliste s'en doute ?

— Pour un personnel compétent, ce serait facile, à condition d'avoir un central s'y prêtant.

— Eventuellement, un central s'y prêtant pourrait être substitué, sous un prétexte quelconque à un central ne s'y prêtant pas ?

— Cela me paraît évident.

— Merci, Sou, dit Langelot en se levant. Vous m'avez tiré une fameuse épine du pied. »

Il quitta le pavillon chinois et regagna le pavillon *Jeunesse*.

Il avait acquis maintenant la certitude que ses soupçons étaient justifiés, et il avait même une vague idée sur le moyen d'en acquérir une preuve tangible. Seulement le temps pressait. Il pressait comme jamais, si Langelot voulait racheter la bévue qu'il avait commise en laissant brûler le pavillon français. Il fallait donc prendre tous les risques possibles, pourvu qu'ils présentassent quelque chance de succès rapide.

« Oserai-je ou n'oserai-je pas ? » se demanda Langelot.

Le stratagème auquel il pensait était d'une audace extrême et, malgré tout son courage naturel, le jeune agent secret hésitait à courir des dangers aussi évidents.

« Enfin, quoi, se dit-il, je suis un officier français oui ou non ? Et puis, mon petit vieux, quand on a fait une gaffe, on la répare coûte que coûte. Donc, pas de mollesse ! »

Il s'assit à son secrétaire et écrivit un certain nombre d'invitations ainsi libellées :

Cher confrère (ou chère consœur selon le cas).

Votre présence est nécessaire à une séance extraordinaire du comité de sécurité. Cette séance se tiendra à 15 *heures, dans la nacelle du ballon de la fête foraine, de façon que nous soyons certains du secret. Cette invitation est individuelle. Je vous demande de la détruire immédiatement et de n'en parler à personne. Quittez le pavillon sans attirer l'attention.*

Sergent AUGUSTE PICHENET.

Il mit ces missives dans des enveloppes et alla les glisser sous les portes des destinataires.

Puis il déjeuna de bon appétit dans une cafétéria et se rendit à la fête foraine. Il y réserva le ballon pour trois heures, en réglant le passage de tous ses camarades et en expliquant à la caissière que le comité de sécurité de l'Association des jeunes de bonne volonté allait tenir une réunion extraordinaire dans le ciel.

A 15 heures, tous les délégués convoqués arrivèrent et grimpèrent dans la nacelle d'osier. L'immense ballon, peinturluré de toutes les couleurs pour imiter celui des frères Montgolfier à la fin du XVIIIe siècle, s'enleva dans les airs. Le pilote, sur la demande de Langelot était resté au sol. Lorsque les délégués auraient fini leur séance, ils feraient un signe : la corde qui rattachait le ballon à la terre serait enroulée sur son treuil et le ballon redescendrait.

Dans la nacelle, un banc courait le long des parois. Les délégués y avaient pris place. Ils se comptaient avec étonnement et se lançaient des regards sombres.

Langelot leur sourit amicalement à tous et prit la parole en ces termes :

« Mes chers camarades. Je vous donne ce nom parce que nous

sommes tous délégués au comité de sécurité. Je vous le donne aussi parce que – vos aveux ou vos dénégations ne peuvent rien à l'affaire – vous êtes comme moi, des agents de renseignements. Notre métier commun fait que nous sommes tous aussi intéressés les uns que les autres à capturer l'incendiaire. Moi un peu plus que vous peut-être à cause du dommage causé au pavillon français. Aussi, dans le plan que je vais vous soumettre, suis-je celui qui court le plus de risques. Maintenant, je vais vous exposer mes déductions, et je vous proposerai ensuite une idée de manœuvre. Vous me direz ce que vous en penserez. »

11

A QUATRE heures, la séance extraordinaire terminée, Langelot rentra au pavillon *Jeunesse,* décrocha son téléphone et appela un numéro à Paris.

Dans l'écouteur, un bourdonnement retentit, puis une voix fit :

« Allô ?

— Allô. Ici Sainte-Nitouche 2. Passez-moi Sainte-Nitouche 1. Urgence flash. »

Quelques secondes plus tard la voix familière du capitaine Montferrand se fit entendre.

« Ici Sainte-Nitouche 1. J'espère que vous voudrez bien m'expliquer… »

Langelot l'interrompit.

« Sainte-Nitouche 1, j'ai à vous parler du temps qu'il fait. »

Cette phrase constituait une expression code équivalent à : « Ne tenez aucun compte de cette communication. Explications suivront. »

« Ah ! c'est une idée, dit Montferrand. Parlez-moi donc du temps qu'il fait à Genève.

— Eh bien, il fait beau. Un peu trop chaud, je dois reconnaître. Mais ce n'est pas pour cela que je vous appelle. J'ai à vous rendre compte que l'affaire des incendies est terminée en ce qui me concerne.

— Terminée ?

— Affirmatif. J'en ai rédigé un rapport que j'ai déposé au lieu convenu. J'espère que votre correspondant pourra venir le prendre avant demain matin. Je ne veux pas vous en raconter trop au

téléphone, mais enfin je tiens des preuves formelles de culpabilité, et mieux encore. Nous avons tout lieu de nous réjouir.

— Alors réjouissons-nous.

— Oui. C'est ce que nous avons de mieux à faire. Vous verrez dans mon texte que je vous demande l'envoi de renforts. Je pourrai les guider au lieu qui nous intéresse. J'aimerais que vous les envoyiez dès que vous aurez reçu le texte de mon rapport.

— C'est entendu.

— Saluez de ma part la tour Eiffel. »

Il y eut un bref silence puis :

« Je n'y manquerai pas », dit Montferrand d'une voix changée.

Et il raccrocha.

« Saluez de ma part la tour Eiffel » signifiait : « Je pars pour une opération dangereuse. Vous recevrez un compte rendu par la poste. »

Langelot raccrocha à son tour. Il était songeur : une profonde amitié l'unissait à son chef et il savait que, mécontent de la perte du laser, Montferrand ne s'en inquiéterait pas moins pour son jeune subordonné.

« Allons, allons, pas de sentimentalité », grommela l'agent secret.

Il écrivit un bref compte rendu de mission, exposant ses conclusions et le stratagème qu'il était en train d'appliquer.

Il alla poster sa lettre au bureau de poste de l'Expo puis il revint au pavillon.

Ensuite il se remit à l'occupation ordinaire des agents secrets : il attendit.

A six heures, rien ne s'était passé. Langelot sortit, fit un tour de promenade, alla dîner à *La Planète Lucullus*.

« Après tout, c'est peut-être mon dernier dîner : autant qu'il soit bon. »

A huit heures et demie, il traversa l'exposition de bout en bout.

A neuf heures et demie il se coucha. Il commençait à s'inquiéter et devait faire effort sur lui-même pour conserver son sang-froid.

« Pourtant, je ne devrais pas m'étonner. Je n'attends rien de particulier avant minuit. Dormons, tiens ! »

Il avait une telle habitude des exercices de décontraction qu'il s'endormit au bout de quelques minutes.

A une heure du matin, la sonnerie du téléphone le tira de son

sommeil.

Une voix qu'il reconnut – c'était celle qui lui avait parlé de boîte 817 le jour de son arrivée – demanda :

« Sergent Pichenet ?

— Oui. Qu'est-ce que vous voulez encore ?

— Sergent Pichenet, nous vous appelons de la part de Mlle Reynolds.

— Mlle Reynolds ? Elle doit être en train de dormir dans la chambre voisine.

— Vous vous trompez, sergent Pichenet. Mlle Reynolds a disparu. Elle a disparu parce que nous l'avons enlevée. Mlle Reynolds vit encore, et nous ne demandons pas mieux que de la relâcher, mais nous aurions besoin de votre concours.

— Bande de crapules ! s'écria Langelot.

— Un petit échange, hein ? Qu'en pensez-vous ?

— Bon. Je vous attends.

— Ah ! non, nous n'allons pas nous déplacer. C'est vous qui devez venir nous voir. Un émissaire habilité à négocier se tiendra dans un quart d'heure près du pavillon français.

— Qu'est-ce qui me prouve que vous ne me tendez pas un piège ?

— Ecoutez, fit la voix, ce que nous en disions, c'était pour vous. Si vous préférez dormir tranquille pendant que Mlle Reynolds fait connaissance avec les petits poissons du lac de Genève, ça vous regarde. »

A l'autre bout, on raccrocha.

« Voix d'homme ? voix de femme ? Mystère », pensait Langelot tout en s'habillant.

Il descendit l'escalier d'un pas vif et traversa l'exposition, les mains dans les poches, en sifflotant un petit air.

Il arriva devant le pavillon français. Une aile demeurait intacte. De l'autre, il ne restait plus que quelques montants carbonisés entre lesquels miroitait le lac noir.

« Bonsoir, monsieur Pichenet », dit une voix sortant de l'ombre, à droite.

Langelot lit deux pas dans cette direction. A sa gauche, il sentit une présence. Une fraction de seconde plus tard, des bras puissants l'immobilisaient, tandis qu'un chiffon était vigoureusement appliqué sur son visage.

L'odeur du chloroforme se répandit dans l'air.

12

LORSQUE Langelot reprit connaissance, il était étendu sur une surface de béton, dans une obscurité complète.

Rapidement, il récapitula les événements de la soirée. Jusqu'à présent, tout s'était passé comme il s'y était attendu.

« C'est ingénieux de leur part, pensa-t-il, d'avoir utilisé l'absence de Virginia. Naturellement, ils ne pouvaient pas savoir… »

Il essaya ensuite de bouger les pieds et les mains. Il constata qu'on ne l'avait pas ligoté.

Puis il vérifia le contenu de ses poches. Elles étaient vides. Heureusement, il avait pris la précaution de ne rien emporter de compromettant.

Sa montre lui avait été retirée : il ne pouvait donc mesurer le temps écoulé depuis son enlèvement.

« Ça ne fait rien, pensa-t-il. Je ferai durer le plaisir autant que je pourrai. »

Il demeura parfaitement immobile mais les yeux ouverts. Quelques minutes se passèrent. Puis une porte s'ouvrit et un flot de lumière blanche inonda le local. Langelot vit qu'il se trouvait dans un garage.

« Ah ! il est éveillé, dit une voix que Langelot connaissait bien. Eh bien, je vais vous laisser avec lui. Faites vite : nous sommes pressés.

— Faites-moi confiance », répondit une autre voix.

Langelot la reconnut aussi : c'était celle qui lui avait parlé au téléphone. Elle appartenait à un homme à la carrure impressionnante, vêtu d'un chandail et d'un pantalon de travail ; il entra dans le garage et referma soigneusement la porte sur lui. C'était le personnage qui,

sur les photos prises par Butch, apparaissait aux côtés d'Oleg Kabanov. Il se tint à deux mètres de Langelot qui le regardait sans ciller.

« Allez, mon gars, fit l'homme de sa voix de fausset, décide-toi à parler. Autrement, moi, je t'assaisonne aux petits oignons. »

Se courbant lentement il déposa dans un coin un objet qui ressemblait étrangement à un chalumeau de soudeur.

« Qu'est-ce que tu veux savoir, gros père ? répondit Langelot, le plus agréablement du monde.

— Nous avons écouté ton coup de téléphone.

— C'était très indiscret de votre part.

— Tu peux garder tes commentaires pour toi. Nous savons que tu as déposé un rapport dans un endroit convenu. Nous voulons savoir où. Quand nous l'aurons, nous aviserons.

— Si je refuse de vous répondre ?... »

L'homme tapota amicalement son chalumeau :

« Nous avons des moyens de te faire parler, et nous sommes pressés.

— Eh bien, dit Langelot, comme tous les professionnels, je suis beau joueur. Le rapport se trouve accroché aux mailles du filet du ballon, à la fête foraine de l'Expo. Demain, à la première heure un correspondant de mes chefs viendra le prendre et transmettre le contenu par radio à Paris.

— J'espère que tu ne me racontes pas d'histoires, fit l'homme. Je l'espère pour toi. Si tu m'as menti, tu regretteras le jour où tu es né. Maintenant, précise-moi un peu ce qu'il y avait dans ce rapport, pour savoir si ça vaut la peine que nous allions le chercher.

— Oh ! il y avait des tas de choses, répondit Langelot feignant une nonchalance qu'il ne sentait pas. Des précisions sur Mussolini, en particulier.

— Ne fais pas ton malin avec moi. Raconte clairement ce que tu as écrit.

— Je le raconterais volontiers à votre chef, dit Langelot pour gagner du temps. Mais il y a quelques détails là-dedans que vous ne devez pas savoir. Faites-moi interroger par votre autorité et je ne ferai aucune difficulté pour parler. Vous voyez bien que je suis résolu à me montrer coopératif. »

L'homme fronça le sourcil.

« Ça me paraît louche, dit-il, mais l'autorité décidera. »
Elevant sa voix de fausset, il cria :
« Oh ! la direction ! »
La porte s'ouvrit.
Oleg Kabanov entra.

13

LA police helvétique, qui avait décidé de surveiller les délégués du Comité des Sept, eut fort à faire cet après-midi-là.

Elle retrouva facilement Butch Rodgers dans un hôpital de Genève. Mais il n'avait pas plus tôt été retrouvé qu'il disparaissait à nouveau. Trois agrafes au front, le bras dans le plâtre, il fut aperçu vers cinq heures au pavillon *Jeunesse*. Après être passé dans sa chambre il se rendit dans celle de Virginia Reynolds ; puis il descendit avec la jeune Anglaise, héla un taxi, et repartit pour Genève. Là, les deux jeunes gens louèrent une voiture, achetèrent une puissante longue-vue et deux petits postes émetteurs-récepteurs, ils franchirent ensuite la frontière française. Les policiers suisses n'avaient pas de raison de les appréhender, et les laissèrent passer en France où ils ne les suivirent pas. S'ils l'avaient fait, ils n'auraient pas manqué d'être surpris. Les jeunes gens s'engagèrent en effet dans la montagne du Salève, y cherchèrent un point d'observation situé exactement en face de l'Expo et s'y installèrent avec leur longue-vue posée sur un trépied.

Lina Canova et Ramon Herrera firent aussi une petite expédition à Genève, où ils louèrent également une voiture et achetèrent des postes de la même marque. Ils revinrent ensuite au pavillon *Jeunesse*. Ils allèrent dîner ensemble à *La Planète Lucullus* où dînait aussi, comme par hasard, l'agent secret français que les policiers n'avaient pas reçu mission de surveiller. Lina et Ramon ne firent pas mine d'avoir remarqué le Français qui ne parut pas non plus les avoir vus. Les jeunes regagnèrent le bloc résidentiel peu après le Français et se

retirèrent dans leurs chambres respectives.

Vers une heure du matin, le sergent Pichenet sortit du bloc et se dirigea vers l'exposition. Ramon et Lina le suivirent à bonne distance. Les policiers suivirent Ramon et Lina. Les jeunes gens s'arrêtèrent non loin du pavillon français. Quelques instants après, donnant les signes de la plus grande agitation, ils prirent le pas de course, sautèrent dans la voiture de sport qu'ils avaient louée et démarrèrent en trombe. Les policiers perdirent également leur trace à la frontière française.

En fait, les deux jeunes gens prirent eux aussi la route du Salève. Ramon conduisait avec toute la dextérité d'un pilote de course. Lina demeurait en écoute permanente et, de temps en temps, murmurait dans le micro :

« Bonne volonté équipe 2, bonne volonté équipe 2 appelle autres équipes, appelle autres équipes… »

Il n'y avait jamais de réponse.

La France semblait vraiment attirer les délégués du comité de sécurité ce soir-là, car Edeltraut Wolflocher et Oleg Kabanov, de même que leurs camarades, louèrent une voiture, achetèrent des postes et, après s'être livrés à d'étranges manœuvres, franchirent la frontière à huit heures du soir.

Dans son bureau de Genève, M. Groshomme reçut les rapports de ses subordonnés et commença à se ronger les ongles :

« Quelle débandade ! pensait-il. Qu'est-ce que cela peut bien signifier ? Ils ne pouvaient quand même pas être tous dans le coup ! Il est probable qu'ils ne reviendront pas en Suisse. Aurais-je dû les faire arrêter ? Mais je n'avais guère de motif. Je crois que je vais alerter Interpol… »

14

« BONNE volonté équipe 2 appelle autres équipes… Répondez », répétait Lina pour la centième fois.

La voiture de sport pilotée par Ramon s'était arrêtée au bord de la route. Trois cents mètres plus bas, sur la gauche, scintillait le lac. Au loin, on apercevait les lumières de Genève.

« Bonne volonté équipe 2 appelle autres équipes. Répondez.

— Ici équipe 3, fit distinctement la voix d'Edeltraut. Nous sommes arrivés au point P. Tout se déroule comme prévu. Nous avons suivi Sierra jusqu'ici. Pickwick a été débarqué il y a une heure et demie. Il nous a semblé inconscient.

— Où se trouve l'équipe 1 ?

— Nous avons pris contact radio avec l'équipe 1. Elle se dirige vers nous.

— Donnez vos coordonnées.

— Si vous avez pris la même route que nous, ce qui est probable, vous avez dû remarquer sur votre droite un château d'eau.

— Exact.

— A quelle distance vous trouvez-vous de ce château d'eau ?

— Environ trois kilomètres.

— Bien. Prenez la première route qui descendra vers le lac. Au bout d'un kilomètre vous trouverez sur la gauche une allée marquée « Propriété privée ». Dépassez-la. Allez garer votre voiture trois cents mètres plus loin. Puis revenez à pied. Je vous attendrai à l'entrée de la propriété. »

Dix minutes plus tard, Lina et Ramon remontaient à pied vers l'allée où Edeltraut devait les attendre.

Elle sortit de l'ombre à leur rencontre et leur fit signe de la suivre.

La nuit était noire. Les buissons, les arbres, le ciel, tout se confondait. A un détour de l'allée, les jeunes gens aperçurent une fenêtre éclairée trouant l'obscurité.

La voix d'Oleg Kabanov chuchota :

« L'équipe 1 vient d'arriver. Je vais les chercher. »

En silence, Lina, Ramon et Edeltraut attendirent quelques instants. Oleg descendit l'allée et la remonta accompagné de la petite Virginia et du grand Butch, qui, malgré son bras en écharpe, tenait à jouer son rôle dans l'assaut final.

« Nous avons eu le temps d'examiner la maison pendant qu'il faisait encore relativement clair, dit Oleg. Elle est carrée, a un étage, flanquée d'un garage sans fenêtre. Outre la porte du garage, qui doit communiquer avec l'intérieur de la maison, il y a une porte principale tournée vers nous, et une porte de derrière. Les fenêtres du rez-de-chaussée ont des volets. Celles de l'étage n'en ont pas. Il n'y a pas de chiens. La sentinelle se trouve au grenier ; elle se déplace d'une fenêtre à l'autre. Nous ne connaissons pas les effectifs exacts de la garnison. Néanmoins, nous savons que Sierra, le pilote de l'hydroglisseur, et deux autres hommes se trouvent à l'intérieur, sans compter la sentinelle. Voici le plan que je vous propose. Je traverse en courant l'espace découvert qui entoure la maison et, utilisant la gouttière d'angle, je grimpe sur le toit du garage. L'obscurité est telle que la sentinelle peut fort bien ne pas me voir. Si elle me voit, elle se penchera à l'extérieur par la fenêtre du grenier. Ouvrez le feu et donnez l'assaut aux deux portes à la fois : l'équipe 2 à la porte

principale ; l'équipe 1 à la porte de derrière. Mlle Wolflocher restera ici, en recueil. Dès que vous vous trouverez près des portes, vous serez dans un angle mort, et vous ne pourrez donc pas être atteints pendant que vous les ferez sauter. Tenez, voici deux lots d'explosifs qui doivent faire l'affaire. Mais, comme je vous l'ai dit, j'espère que la sentinelle ne me verra pas. Une fois sur le toit du garage, je compte m'introduire dans la maison par une des fenêtres de l'étage. A l'intérieur, j'aviserai. Si vous entendez tirer, intervenez. Sinon, attendez dix minutes et intervenez ensuite.

— Plan adopté à l'unanimité, dit Butch. Mes amis, certains d'entre nous peuvent fort bien rester sur le terrain. Je propose que nous nous serrions tous la main avant l'action. »

Des mains se tendirent dans l'obscurité, s'empoignèrent, se lâchèrent, en reprirent d'autres : mains carrées et robustes d'Oleg, grandes mains nerveuses d'Edeltraut, mains de guitariste de Ramon, douces mains de Lina, mains fines de Virginia, grosse patte de Butch.

Puis, silencieusement, les équipes allèrent se mettre en place.

Oleg regarda sa montre, glissa la main dans sa poche pour s'assurer que son pistolet en sortirait facilement, le moment venu.

Virginia, vrillant la nuit des yeux, parvint à repérer la porte de derrière qu'elle désigna du doigt à Butch. Butch inclina la tête, et tira de son étui le Colt que Kabanov – qui ne se déplaçait jamais sans deux armes au moins – lui avait prêté.

Edeltraut se coucha dans l'herbe, derrière un arbre abattu, qui lui servirait à la fois de bouclier et de support. Elle appuya son Pos entre deux branches et attendit.

Ramon et Lina se postèrent derrière un petit mur de pierres sèches. Ramon avait la main dans sa veste. Lina leva sa mitraillette Beretta et

la braqua vers la porte principale.

L'assaut allait commencer.

Soudain, souple comme un félin, le petit Russe trapu jaillit de l'ombre et traversa l'espace découvert qui entourait la maison. Il atteignit le garage sans encombre, saisit la gouttière qu'il avait repérée plus tôt, et grimpa.

Une fois sur le toit du garage, il demeura quelques instants immobile. Apparemment, l'ennemi ne s'était encore rendu compte de rien.

Oleg tâta le toit, qui était fait en tôle ondulée. Rampant prudemment, il atteignit le mur de la maison, se mit debout, et s'avança jusqu'au coin.

Tendant la main, il trouva le garde-fou d'une fenêtre. Il se suspendit à ce garde-fou, et, le tenant solidement des deux mains, laissa glisser son corps dans le vide. Puis, faisant une traction et un rétablissement, il parvint à se jucher inconfortablement sur l'appui de la fenêtre.

Prenant tout son temps, il tira de sa poche un diamant, découpa un carreau, passa la main à l'intérieur, tourna l'espagnolette, poussa la fenêtre, et parvint enfin à s'introduire dans la chambre.

La chambre paraissait vide. Un rai de lumière au ras du sol signalait la porte.

Oleg passa dans le couloir. Au bout du couloir se trouvait l'escalier. Il le descendit. Dans une des chambres du premier, dans une des salles du rez-de-chaussée, il entendit parler. Mais le ton de ces conversations ne suggérait pas l'interrogatoire : Kabanov ne s'y arrêta donc pas.

Il entra dans la cuisine, où une lumière était allumée. Personne. Une porte donnait sur le garage. Et derrière cette porte, une voix de fausset appelait :

« Oh ! La direction ! »

Oleg Kabanov poussa la porte et entra, le pistolet au poing.

15

« HÉ là ! qui êtes-vous ? fit le gros homme à la voix de fausset.

— Vous ne me reconnaissez pas ? demanda Oleg. C'est à moi que vous avez vendu très cher un mauvais renseignement. »

Sans crier gare, et avec une force prodigieuse, il lança le poing en avant ; retournant son pistolet, il frappa l'homme à la tempe, avec la crosse.

L'homme chancela.

« Du calme, prononça une voix derrière Oleg. Haut les mains et plus vite que ça. »

Kabanov se jeta au sol. Une détonation claqua. Kabanov riposta, tout en roulant sur le béton, le nouveau venu tira encore une fois. Un cri de douleur lui répondit. Le Russe avait été touché.

Cependant Langelot s'était dressé. Utilisant le gros corps de l'homme à moitié assommé comme bouclier, il le poussait en avant, vers le nouveau venu, qui n'était autre que le pilote de l'hydroglisseur. Soudain, plongeant en avant, Langelot saisit le chalumeau de soudeur et le lança à la tête du pilote qui se jeta de côté en tirant de nouveau. Il atteignit son propre camarade qui roula au sol.

Profitant de sa surprise, Langelot se pencha, ramassa le pistolet qui traînait à côté d'Oleg et fit feu. Le pilote, le poignet brisé, rugit :

« Vite ! Faites sauter l'engin.

— Ne t'occupe pas de moi, cria Oleg », qui se relevait péniblement.

En même temps, il ramassait le chalumeau, et le braquait sur le pilote.

« Toi, si tu bouges, je te brûle » lui dit-il.

Langelot se précipita dans la cuisine. Il entendit une rafale de mitraillette.

« Ce n'est pas une Beretta, pensa-t-il, ce n'est donc pas Lina. La sentinelle a ouvert le feu, probablement. »

Un homme bondit dans la cuisine à la rencontre de Langelot. Voyant le prisonnier qui s'évadait, il tira. Le Français sauta de côté, riposta, vit l'homme porter la main à son épaule, et se jeta dans le couloir. Un escalier conduisait à l'étage. Un autre à la cave. Où courir ?

La fusillade faisait rage de tous côtés. L'ennemi, pris par surprise et de plusieurs côtés à la fois, se sentait débordé.

Une explosion retentit, et la porte de la façade s'effondra. Ramon, suivi de Lina, se rua dans le vestibule. Ramon brandissait son poignard, Lina, sa Beretta.

Une autre explosion annonça la chute de la porte de derrière. Butch, le bras en écharpe, et Virginia entrèrent à leur tour.

Au rez-de-chaussée, ils trouvèrent trois blessés, et leur camarade Oleg. Ramon en tête, ils montèrent à l'étage. Les trois hommes qui s'y trouvaient se rendirent sans combattre. Ils furent immédiatement désarmés.

Langelot avait disparu.

« Il doit être à la cave », suggéra le pilote de l'hydroglisseur prisonnier.

Les délégués y coururent.

Dans une salle bétonnée, ils trouvèrent un énorme canon de verre sous lequel étaient posés trois extincteurs d'incendie. Un soupirail assez grand pour laisser passer un homme s'ouvrait sur la nuit.

« Le laser ! cria Butch.

— Eh oui ! il avait raison sur toute la ligne, notre Pichenet, dit Lina.

— Mais où est-il donc passé ? » demanda Virginia.

Trois coups de pistolet provenant de l'extérieur du jardin lui répondirent.

« C'est le Pos d'Edeltraut : je reconnais les détonations », déclara Oleg, qui, malgré sa blessure, avait suivi ses camarades.

Ramon et Lina se glissèrent dehors par le soupirail, tandis que les autres remontaient l'escalier en courant.

« Pichenet ! Pichenet ! criaient-ils. Que t'est-il arrivé ? »

16

« AMIS, dit M. Chevrette, je ne comprends rien du tout à toute votre histoire. »

Il était assis derrière son immense bureau dans la salle de conférences en Plexiglas, en haut du pavillon *Jeunesse*.

« C'est assez compliqué, en effet, reconnut Langelot. Voyez-vous, lorsque j'ai exposé mes conclusions à mes camarades, ils se sont tous ralliés à mon point de vue, et ils ont accepté de m'aider à capturer l'incendiaire et à récupérer le laser.

« Alors j'ai pu répartir les missions entre eux. Virginia avait pour mission d'aller sur le Salève observer les mouvements de l'hydroglisseur pour le cas où, une fois enlevé, je n'aurais pas été transporté à l'endroit où se tiendrait l'incendiaire. Heureusement, l'ennemi n'avait qu'une seule base, si bien que le laser, l'incendiaire et moi-même, nous nous sommes retrouvés au même point, ce qui a simplifié la besogne de mes camarades. En outre, Butch, qui a voulu sortir de l'hôpital, s'est joint volontairement à Virginia : elle l'a mis au courant, et il a accepté de participer à notre aventure.

« Ramon et Lina avaient pour mission de me filer, de façon à pouvoir être témoins de mon enlèvement, et à suivre mes ravisseurs, au cas où je n'aurais pas été transporté à bord de l'hydroglisseur.

« Edeltraut et Oleg devaient suivre l'incendiaire qui, ne se doutant pas que nous savions déjà tout, n'a pris qu'un minimum de précautions.

— Vous vous êtes donc fait enlever exprès ? demanda M. Chevrette

en enroulant sa barbiche autour de ses doigts.

— Oui. Je devinais que le temps pressait, que le laser allait partir pour une destination inconnue très rapidement. Je n'avais donc pas le temps de procéder d'une façon plus orthodoxe. En me faisant enlever, je forçais l'ennemi à sortir de son inaction et à révéler au moins une de ses bases : celle où il m'interrogerait.

— Mais comment avez-vous procédé pour vous faire enlever ?

— Voyez-vous, j'avais déjà constaté que mon courrier ne m'arrivait pas normalement, car une réponse que j'attendais de mes chefs ne m'avait pas été remise. J'en ai déduit que nos communications étaient surveillées par l'ennemi. J'ai demandé son avis au Chinois Sou, qui est le garçon le mieux renseigné de l'Expo, et il a confirmé mon impression. J'ai donc appelé mes chefs au téléphone et je leur ai dit que j'avais percé le secret des incendies et que mon rapport se trouvait dans un certain endroit où ils pouvaient le prendre. L'ennemi, qui écoutait cette conversation, était donc naturellement amené à m'enlever pour pouvoir récupérer ce rapport.

— C'est logique.

— Eh bien, voilà, c'est tout, monsieur. Je ne vois pas très bien ce que je pourrais encore vous expliquer d'autre, fit Langelot non sans malice.

— Je dois avouer que certains points me paraissent encore obscurs, monsieur Pichenet, répondit M. Chevrette. Ne pourriez-vous pas, par exemple, me raconter toute l'histoire depuis le commencement ? Ou me dire comment vous avez réussi à deviner l'identité du criminel ?

— J'ai tout compris lorsque M. Groshomme m'a énuméré les dénonciations qu'il avait reçues. Ce qui m'a immédiatement frappé, c'est que nous avions tous été accusés, sauf Lina et Oleg. Qui avait des soupçons contre Oleg ? Butch. Butch qui n'était pas là pour le dénoncer. Qui avait des soupçons contre Lina ? Moi, qui n'avais l'intention de dénoncer personne. Cela étant acquis, tout l'enchaînement de l'affaire devenait clair. Je soupçonnais Lina qui soupçonnait Ramon qui soupçonnait Virginia qui soupçonnait Butch qui soupçonnait Oleg qui soupçonnait Edeltraut qui me soupçonnait moi. C'était un cercle, mais les cercles ne mènent nulle part. Naturellement, des tas de choses m'ont apparu clairement quand je les ai considérées à partir de ce nouveau point de vue. Commençons par

Lina. Elle avait laissé son sac sur cette table parce qu'elle savait que j'allais le fouiller, et qu'elle voulait m'inspirer confiance en me montrant qu'il n'y avait rien de suspect dans ce sac.

— Mais il y avait un détonateur ! protesta M. Chevrette.

— Mais je n'en savais rien, dit Lina.

— Quant à l'enregistrement que Lina affirmait avoir réalisé à 15 heures 04…

— Je l'avais réellement réalisé à cette heure-là. Quelqu'un avait enregistré cette communication de Ramon la nuit précédente et puis, s'apercevant que j'espionnais Ramon, avait placé un magnétophone dans sa chambre en profitant de son absence et m'avait fait écouter et enregistrer une seconde fois ce qui n'était qu'une bande et que j'ai pris pour une conversation réelle.

— Eh oui, dit Langelot. C'était très simple, et cela donnait à penser que toutes nos communications étaient enregistrées. Continuons. Virginia affirmait n'avoir jamais écrit le message que Ramon affirmait avoir trouvé dans sa corbeille.

— Je disais la vérité, fit Ramon.

— Et moi aussi, ajouta Virginia.

— Moi, dit Langelot, j'aime bien faire confiance aux gens. En admettant qu'ils ne mentaient ni l'un ni l'autre, il fallait en conclure que quelqu'un avait placé ce message dans la corbeille, de même que quelqu'un avait enregistré l'entretien téléphonique de Ramon. Virginia avait volé un bout du buvard de Butch. Butch prétendait n'avoir pas écrit le texte qu'elle y lisait.

— Je ne racontais pas de blagues, remarqua Butch.

— Je ne mentais pas, dit Virginia.

— Donc, quelqu'un avait écrit ce texte pour rendre Butch suspect à Virginia. »

M. Chevrette s'épanouissait de plus en plus en écoutant Langelot.

« Si je comprends bien, dit-il, vous êtes arrivé à démasquer le criminel simplement en admettant ce que je me tue à répéter depuis cinquante ans, à savoir que la bonne volonté, l'honnêteté, la gentillesse, courent les rues ?

— A peu près, monsieur. Butch soupçonnait Oleg parce qu'Oleg avait des agissements bizarres. Oleg lui-même ne cherchait qu'à se renseigner. Cette photo d'Edeltraut brandissant une bombe

incendiaire lui paraissait une preuve de la culpabilité de notre amie. Mais en fait – le portrait de l'une de mes sœurs, qu'on voyait sur la photo, l'indiquait clairement – le cliché avait été pris dans ma chambre. Que pouvait bien faire Edeltraut dans ma chambre avec une bombe incendiaire ? De toute évidence, elle venait de fouiller mes affaires et elle y avait trouvé cette bombe que quelqu'un y avait placée. La même personne ou la même organisation, au moyen d'une caméra dissimulée, avait pris la photo. Résultat : Edeltraut était persuadée que j'étais l'incendiaire, et Oleg, que c'était Edeltraut.

— Jusque-là, je vous suis, dit M. Chevrette.

— Bien. Ajoutez à cela un détail que j'ai remarqué la nuit de mon combat contre Butch. Les horaires affichés sur la colonne Morris indiquaient que l'hydroglisseur ne circulait plus après minuit. Or, il était deux heures, et il circulait toujours. Ajoutez-y Ransi, Mussolini, cette chambre forte où il n'y avait rien de précieux, et la merveilleuse réputation dont vous jouissez dans le monde entier, et il n'y avait plus de doute possible sur l'identité du coupable. Comme je ne suis pas très malin, j'aurais peut-être encore hésité, si le coupable lui-même ne m'avait pas aidé en prenant sur un point précis trois précautions alors qu'une seule aurait suffi. Lorsque, à la lumière de tout ce que je venais de découvrir, je me suis rappelé un axiome du… du Deuxième Bureau concernant les excès de précaution, j'en ai immédiatement déduit que le coupable ne pouvait être que votre secrétaire.

« Maintenant, si vous permettez, je vais vous faire entendre l'enregistrement des aveux complets qu'elle nous a faits dans la voiture, en rentrant du Salève. »

Langelot enfonça le bouton Lecture d'un magnétophone qu'il avait apporté avec lui : c'était un trophée saisi dans la maison où il avait été tenu prisonnier.

La voix décidée de la secrétaire de M. Chevrette se fit entendre.

17

MAIS oui, je vais tout vous dire. Quand on est professionnel, on sait s'avouer battu.

« Je suis une espionne de métier. Je ne travaille pas pour un pays quelconque : je travaille pour moi. Quand je trouve une bonne affaire, je la fais, et je vends mon butin au plus offrant.

« La presse avait annoncé longtemps à l'avance que le clou de l'exposition *Avenir du monde* serait le laser français. J'ai pensé que si je voulais le laser, je n'aurais que l'embarras du choix pour savoir à qui le vendre : l'Est, l'Ouest, la Chine, – on se l'arracherait, pour en refaire de pareils.

« Il fallait donc que je me trouve une situation à l'Expo. Une situation respectable qui écarterait de moi tous les soupçons. J'ai réussi à me faire embaucher comme secrétaire par cet imbécile de Chevrette, qui dirige cette association d'enfants de chœur. Je lui ai donné satisfaction : je crois que j'étais une excellente secrétaire de direction. De son côté, il m'a bien fait rire avec son short, sa barbiche et sa bonne volonté.

« Pendant la préparation de l'Expo, j'ai eu accès à tous les plans, et j'ai constaté que le pavillon français se trouvait près du lac. C'était un avantage. J'ai donc décidé que le laser, une fois dérobé, pourrait être transporté par eau jusqu'en un point où des spécialistes viendraient le démonter. En conséquence, j'ai acheté un hydroglisseur qu'un des membres de mon agence d'espionnage a appris à piloter ; avec la protection de M. Chevrette, il a acquis le droit de faire de cet

hydroglisseur une des attractions de l'Expo. En même temps j'achetais la vieille maison près de laquelle vous m'avez capturée.

« Voler un laser, c'est difficile. Le cacher, après l'avoir volé, c'est encore plus difficile, vu le prix et la taille de l'objet. J'ai pensé que si je parvenais à faire accroire aux gens que ce laser était détruit, on ne le chercherait pas, et je pourrais donc le dissimuler plus facilement. Il fallait pour cela organiser un sinistre dans lequel disparaîtrait une bonne partie du pavillon français. Mais je ne me faisais pas d'illusions : le laser serait gardé et bien gardé.

« Le sinistre le plus facile à déclencher est l'incendie. Les bombes incendiaires n'ont pas été inventées pour les chiens. Seulement, une bombe incendiaire, ça se remarque. Il fallait inventer une cachette. »

La voix de Langelot interrompit celle de la secrétaire.

« Les extincteurs ?

— Oui, mon grand. Les extincteurs.

— J'ai remarqué qu'il y en avait un peu trop dans la salle du laser. Et puis, cet extincteur dans cette chambre forte m'avait semblé curieux.

— Tu es un petit génie. Les extincteurs, c'était une cachette épatante. Je ne reculais pas devant la dépense. J'ai fait faire de faux extincteurs, qui contenaient une bombe, un exploseur et un récepteur radio. Lorsque les vrais extincteurs ont été posés, je les ai fait remplacer de nuit par mes hommes. Comme les pavillons étaient encore vides, personne ne songeait à les garder.

« Je suis une personne très prudente. Je trouvais que ce n'était pas suffisant de faire disparaître le laser dans un incendie. Il fallait d'autres incendies, pour détourner encore plus l'attention générale du laser, et il fallait des suspects, pour que la police se casse les dents sur eux et ne s'occupe pas de moi.

« Les autres incendies – Bolivie, Siam, Albanie, Côte-d'Ebène – je les ai fait allumer au hasard, et sans utiliser d'extincteurs truqués. Mes gens laissaient des cigarettes un peu partout : certaines ont pris, d'autres non, voilà tout. Mais ce que je voulais obtenir, moi c'était un nombre de suspects limité, qui s'accuseraient tous les uns les autres, et parmi lesquels la police pourrait choisir celui qu'elle aimerait le mieux – je me comprends.

« J'ai donc commencé par inventer ce comité de sécurité. Bien

entendu, ce nigaud de Chevrette, qui faisait tout ce que je voulais, a sauté sur mon idée comme si elle était remarquable – ce qu'elle était en effet, mais pour d'autres raisons que celles qu'il croyait. Cette idée consistait en réalité à exploiter les préjugés nationaux qui existent chez la plupart des gens. Il y a en particulier des peuples qui se détestent et qui croient réciproquement tout le mal possible les uns des autres. J'avais conçu plusieurs groupes constitués de personnes qui se soupçonneraient. Certains pays ont refusé d'envoyer des délégués au comité, ce qui m'a forcée à utiliser des antagonismes quelquefois moins vigoureux que ceux que j'aurais aimés. Du moins ai-je fait mon possible pour les envenimer. Les Italiens se méfient naturellement des Espagnols ; les Espagnols ont depuis longtemps des ennuis sérieux avec l'Angleterre ; l'Angleterre ne porte pas précisément les Etats-Unis dans son cœur ; les Etats-Unis craignent la Russie actuelle ; les Russes n'ont pas encore pardonné la dernière guerre à l'Allemagne ; et certains Allemands sont persuadés que les Français sont leurs ennemis héréditaires. Les Français sont passablement chauvins aussi, mais généralement leur antipathie naturelle s'oriente plutôt vers les Anglais ou les Allemands. Moi, pour que mon cercle de suspicion tourne comme je le voulais, j'avais besoin que le délégué français se méfiât du délégué italien. C'est pourquoi je lui ai raconté que j'étais veuve de guerre, et que mon mari avait été tué par les Italiens. Je comprends maintenant que c'était là une précaution superflue et qui a attiré son attention sur moi : j'aurais mieux fait de me taire.

« Ces antipathies traditionnelles, je les ai attisées comme j'ai pu. J'ai glissé dans les tables de nuit des délégués des lectures judicieusement choisies. L'histoire de Mussolini ne pouvait qu'exciter Pichenet contre les Italiens ; celle de Hansi devait dresser Mlle Wolflocher contre la France. Les autres délégués ont reçu des livres du même genre.

« Bien entendu, je me doutais de ce que les gouvernements intéressés enverraient des délégués faisant partie de leurs services de protection respectifs. Je comptais miser là-dessus, pour rendre les délégués aussi suspects que je pourrais les uns aux autres. Lorsqu'ils se sont presque tous réciproquement dénoncés, j'ai compris que j'avais gagné ; du moins, je le croyais.

« Pour exciter leurs soupçons, j'ai fait appeler certains d'entre eux

au téléphone pour leur proposer, par l'intermédiaire de ma bande, des renseignements sur leurs camarades. J'ai fait dire à M. Pichenet que le saboteur était une saboteuse pour l'inciter à surveiller Mlle Canova qui devait déjà lui être suspecte comme Italienne. J'ai aussi introduit un détonateur dans le sac de Mlle Canova, un faux cryptogramme volontairement facile à déchiffrer dans la corbeille de Mlle Reynolds ; j'ai fait entendre l'enregistrement d'une communication de M. Herrera à Mlle Canova ; j'ai séché un texte compromettant avec le buvard de M. Rodgers ; j'ai dissimulé une bombe incendiaire dans la valise de M. Pichenet et j'ai aiguillé les recherches de Mlle Wolflocher de ce côté. Elle a été photographiée au moment où elle trouvait la bombe, par un dispositif camouflé dans le conditionneur d'air. La boîte 817, réservée à la poste centrale de Genève au nom de l'un de mes hommes, me permettait de communiquer par écrit avec les délégués. Vos soupçons réciproques m'ont permis de brouiller les pistes avec efficacité. Par exemple, la nuit de l'incendie au pavillon français, Edeltraut Wolflocher qui soupçonnait Pichenet était partie le chercher à la fête foraine. Mais son absence la rendait suspecte elle-même. Elle a feint de réveiller tous les délégués…

— Pour voir s'ils étaient dans leurs chambres, intervint Edeltraut.

— Et ils n'ont pas manqué de trouver cela curieux. Mais ce que j'ai inventé de plus réussi, indéniablement, c'était de persuader M. Chevrette de faire garder la chambre forte par le comité. Lorsque l'incendie s'est déclaré dans la chambre forte, le doute ne vous était plus permis : l'un de vous était l'incendiaire.

« En réalité, il m'a suffi d'appuyer sur le bouton d'un poste émetteur réglé sur la longueur d'onde du récepteur caché dans l'extincteur : la bombe incendiaire s'est enflammée, et le feu a pris.

« J'ai agi à peu près de la même façon avec le pavillon français. Les charges avaient été soigneusement calculées par mes spécialistes. Les deux premières étaient explosives : elles ont emporté une fraction de mur. Mes hommes se trouvaient à proximité, avec leur poste émetteur. Ils sont entrés dans le pavillon, ont tué le gardien et ont emporté le laser qu'ils ont chargé à bord de l'hydroglisseur. Puis ils ont déclenché l'allumage des quatre autres charges qui étaient incendiaires. Pendant que le pavillon flambait, l'hydroglisseur transportait le laser dans notre retraite du Salève.

« En cas d'attaque, j'avais pris la décision de faire exploser le laser. C'est ce que j'ai essayé de faire lorsque j'ai compris que nous étions découverts. Je me suis précipitée à la cave, mais le sergent Pichenet m'y a poursuivie. J'ai dû fuir par le soupirail. Mlle Wolflocher m'a coupé la route. Ensemble ils m'ont maîtrisée.

« J'espère avoir plus de chance la prochaine fois. »

La confession de l'espionne était terminée. Langelot arrêta le magnétophone. M. Chevrette, la barbiche éloquente, se leva de son siège.

« Amis, dit-il, je me plais à saluer en vous la première communauté internationale forgée dans l'action et le danger. Ma secrétaire et d'autres personnes malintentionnées peuvent bien me traiter d'imbécile, de naïf, d'illuminé. Mais vous, amis, vous savez bien qu'il n'en est rien. Par l'amitié, la confiance, l'idéalisme qui vous a spontanément unis, vous avez assuré l'un des plus brillants triomphes de l'Association des jeunes de bonne volonté. »

Les sept délégués échangèrent des regards amusés. Langelot donna le signal des applaudissements.

« Vive M. Chevrette ! cria-t-il.

— Bravo ! fit Lina.

— Vivat ! Vivat ! tonna Edeltraut de sa voix de chanteuse.

— Ole ! rugit Ramon.

— *For he's a jolly good fellow*.

— *Which nobody can deny !* entonnèrent d'une seule voix Virginia et Butch.

— Portons-le en triomphe ! » proposa Oleg.

Sur quoi les sept délégués saisirent M. Chevrette par les bras et les jambes et le hissèrent sur leurs épaules.

A ce moment, journalistes et photographes firent irruption dans la salle de conférences. Les flashes mitraillèrent la scène.

« Une déclaration ! une déclaration ! » suppliaient les reporters.

Sans descendre de son perchoir vivant, M. Chevrette fit un geste noble.

« Vous pouvez annoncer au monde, déclara-t-il, que le laser français a été retrouvé par les soins de l'Association des jeunes de bonne volonté. »

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN
7, bd Romain-Rolland – Montrouge.
Usine de La Flèche, le 15-02-1978.
1507-5 – Dépôt légal n° 5778, Ier trimestre 1978.
20 – 01 – 3342 – 07 ISBN : 2 – 01 – 000866 – 9
Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse. Dépôt : décembre 1968.

---

[1] Voir *Langelot et le satellite* et *Une Opération signée Langelot*.
[2] Voir *Langelot contre Monsieur T*
[3] Voir *Langelot et l'inconnue*.